






Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



# ŒUVRES

DE

REGNIER.

# ŒUVRES
## DE
# REGNIER.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

M. DCC. XLVI.



# AU ROY.

## SIRE,

*JE m'estois jusques icy résolu de tesmoigner par le silence, le respect que je doy à Vostre Majesté. Mais ce que l'on eust tenu pour révérence, le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu, me faisant du bien, m'inspirer, avec un desir de vertu,*

REMARQUES.

*Au Roy.*) Henry le Grand. Dans la premiere édition on lisoit: *Epistre limineaire, au Roy.*

*Me faisant du bien.*) Le Roy l'avoit gratifié d'une pension de deux mille livres sur l'Abbaye des Vaux de Cernay, dans le Diocèse de Paris. Il est parlé de cette pension dans une piece faite alors contre Regnier, intitulée, *Le combat de Regnier & de Bertelot.*

*celuy de me rendre digne de l'aspect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Ethyopie il y avoit une statue qui rendoit un son armonieux, toutes les fois que le Soleil levant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE) avez-vous faict en moy, qui touché de l'Astre de V. M. ay reçeu la voix & la parole. On ne trouvera donc estrange, si me ressentant de cet honneur, ma Muse prend la hardiesse de se mettre à l'abri de vos Palmes; & si témerairement elle ose vous offrir, ce qui par droict est desja vostre, puis que vous l'avez fait naistre dans un sujet qui n'est animé que de vous, & qui aura éternelle-*

REMARQUES.

*Regnier ayant sur les épaules*
*Satin, Velous, & Taffetas,*
*Méditoit, pour le bien des Gaules,*
*D'estre envoyé vers les Etats;*
*Et mériter de la Couronne*
*La pension qu'elle lui donne.*

*On lit qu'en Ethiopie, il y avoit une Statuë.*) La Statuë de Memnon.

*ment le cœur, & la bouche ouverte à vos louanges; faisant des vœux & des prieres continuelles à Dieu, qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites ça bas en terre.*

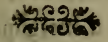
Vostre très-humble, & très-obéïssant, & très-obligé sujet & serviteur,

REGNIER.

REMARQUES.

*Ça bas*) On à commencé à mettre, *ici bas*, dans l'édition de 1642.

On trouve encore *ça bas*, dans l'édition de Paris, 1645.



# AVERTISSEMENT.

DE tous les Auteurs célebres, dont les Ouvrages ont été multipliés par un grand nombre d'éditions, Regnier eſt peut-être celui qui a le plus ſouffert de la négligence des Imprimeurs, de l'ignorance des Copiſtes, & de la témérité des Editeurs.

Ajoutons à cela, que ſes Poëſies contiennent quantité de Faits hiſtoriques, & d'Alluſions, que l'éloignement des temps a dérobés à notre connoiſſance ; ſans parler de l'obſcurité qui réſulte de l'embarras même de ſon expreſſion : défaut, que l'on voudroit bien pouvoir excuſer dans ce Poëte, d'ailleurs ſi ſenſé, & ſi énergique.

Voilà ce qui m'a déterminé à employer quelques momens à préparer une édition

correcte de ses Œuvres ; avec un Commentaire qui en pût rendre la lecture plus facile & plus agréable.

J'ai corrigé le Texte exactement. Pour cet effet, j'ai eu la patience de rassembler & de conférer toutes les éditions, au nombre de quinze ou seize, dans chacune desquelles il y a des différences fort notables ; outre qu'il n'y en a aucune, qui ne soit remplie de fautes essentielles. Je n'en excepte pas même celles qui ont été faites pendant la Vie de l'Auteur : elles donnent lieu de croire que son indifférence pour ses ouvrages, alloit jusqu'à n'en pas revoir les épreuves.

J'ai recueilli avec soin toutes les Imitations. Et il ne faut pas s'imaginer qu'elles soient en petit nombre : car, outre les fréquentes Imitations des Poëtes Latins, Regnier a pris des Piéces presque entiéres

des Poëtes Italiens; & ces larcins, qu'il a faits chez les Etrangers, ne ſont connus preſque de perſonne: en quoi les envieux de la gloire de Mr. Deſpréaux, ont eu grand tort de lui oppoſer Regnier, comme un Poëte original, qui ne devoit rien qu'à ſon génie, & qui avoit tout trouvé dans ſon propre fonds.

A l'égard des Notes, je n'en ſaurois promettre d'auſſi remplies que celles qu'on a données ſur les Œuvres de Mr. Deſpréaux. La raiſon de cette différence eſt bien ſenſible. L'Auteur de celles-ci a eu le bonheur de travailler ſous les yeux de Mr. Deſpréaux lui-même, & de concert avec lui: au lieu que les Eclairciſſemens ſur Regnier ne viennent que plus d'un Siécle après ſa mort. Il a fallu tout tirer des Ecrivains de ce temps-là, & ſouvent ſe contenter de ſimples conjectures.

J'ose dire néanmoins, que j'ai recueilli, à peu près, tout ce qui peut avoir rapport à l'ancien Satirique François, soit pour les faits personnels, soit pour la Critique ; & bien loin d'avoir négligé les secours qui se présentoient d'eux-mêmes, j'ai recherché avec soin ceux que les conseils & les lumiéres de mes Amis ont pû me fournir.

On ne doit pourtant rien craindre de l'inconvénient dans lequel auroit pû me faire tomber un peu trop d'exactitude à éclaircir mon Auteur. J'aurois voulu pouvoir couvrir d'épaisses ténébres les endroits peu modestes, que la licence de ses mœurs, ou de son siécle, a laissé malheureusement échapper à sa plume. Il faut toûjours qu'un Ecrivain soit honnête-homme ; mais cela doit paroître surtout, quand il a entrepris d'expliquer un Auteur licentieux.

Il y a ici plusieurs Piéces qui n'ayant pas

été publiées pendant la Vie de Regnier, ont été inserées dans les diverſes éditions qui ont paru après ſa mort. Comme elles ont été ajoutées aux précédens Ouvrages, ſucceſſivement, & à meſure qu'elles ſe preſentoient, on ne s'étoit attaché, juſqu'à préſent, ni à les ranger dans leur ordre naturel, ni à leur donner les titres qui leur convenoient. J'ai crû devoir faire l'un & l'autre. J'ai diſtribué tous les Ouvrages de Regnier, en ſix Claſſes différentes, ſous les Titres de Satires, Epîtres, Elégies, Poëſies mêlées, Epigrammes, & Poëſies Spirituelles.

Après avoir donné une connoiſſance générale du plan que j'ai ſuivi, il me reſte à rapporter ce que j'ai pû recueillir touchant la Vie de mon Auteur.

Inutilement en chercheroit on des particularités dans les Auteurs contemporains: ils ſe ſont contentés de louer ſon talent,

& de citer ſes Ouvrages, ſans parler de ſa perſonne. Ce que j'en vais dire, eſt tiré des papiers journaux de ſa famille, dont on m'a communiqué des Extraits.

MATHURIN REGNIER nâquit dans la ville de Chartres, le 21 de Décembre, 1573, & fut baptiſé dans l'Egliſe Parroiſſiale de Saint Saturnin. Il étoit fils aîné de Jacques Regnier, Bourgeois de la même Ville; & de Simonne Deſportes, ſœur de l'Abbé Deſportes, fameux Poëte : tous deux Enfans de Philippe Deſportes, & de Marie Edeline. Jacques Regnier dans ſon Contrat de mariage, paſſé le 5 de Janvier, 1573, fut qualifié *honorable Homme*, titre qui, dans ce temps-là, ne ſe donnoit qu'aux plus notables Bourgeois.

Il eut trois enfans de ce mariage : Mathurin, qui eſt notre Poëte; Antoine, qui épouſa Anne Godier; & Marie Regnier,

qui fut mariée à Abdénago de la Palme, Officier de la Maison du Roy.

Antoine Regnier fut Conseiller-Elu dans l'Election de Chartres ; & Madame de Nemours *, Duchesse de Chartres, le gratifia de la remise du quart-denier de sa charge.

Jacques Regnier leur pere, qui étoit un homme de plaisir, fit bâtir, en 1573, dans la Place des Halles, un Jeu de paume, des démolitions de la Citadelle de Chartres, qui lui furent données par le crédit de l'Abbé Desportes son Beau-frere : & comme ce Tripot a porté le nom de *Tripot-Regnier*, tant qu'il a subsisté, c'est apparemment ce qui a donné lieu de dire que Regnier le Satirique étoit fils d'un *Tripotier*.

Jacques Regnier & Simonne Desportes moururent de la Contagion, mais non pas en même temps, ni en même lieu. Le Mari

* Anne d'Est.

mourut le 14 de Février, 1597, à Paris, où il avoit été député pour les intérêts de la Ville de Chartres, dont il étoit actuellement Echevin; & fut enterré dans l'Eglise de Saint Hilaire. Simonne Desportes sa femme, morte le 20 de Septembre, 1629, fut enterrée au Cimetiere de Saint Saturnin, hors de la Ville de Chartres.

Maturin Regnier leur fils aîné, fut tonsuré le 31 de Mars, 1582. par Nicolas de Thou, Evêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un Canonicat dans l'Eglise de Notre-Dame de la même Ville: ayant prouvé que le Resignataire de ce Bénéfice, pour avoir le temps de faire admettre sa Résignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours, la mort du dernier Titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une bûche, qui fut depuis portée en terre, à la place du corps

qu'on avoit fait enterrer secrettement. Regnier prit possession de ce Canonicat, le 30 de Juillet 1604.

Il eut encore d'autres Bénéfices, & une Pension de deux mille livres, qu'Henry IV. lui donna en 1606, sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay, après la mort de l'Abbé Despor-tes, qui en étoit revêtu.

La tradition à Chartres est, que Regnier, dès sa premiere jeunesse, marqua son inclination à la Satire. Les vers qu'il faisoit contre divers particuliers, obligérent son pere à l'en châtier plus d'une fois, en lui recommandant de ne point écrire, ou du moins d'imiter son Oncle, & de fuir la médisance.

Le déréglement dans lequel il vécut, ne le laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen, dans sa quarantieme année, le 22 d'Octobre, 1613, en l'hôtellerie de l'Ecu d'Orleans, où il étoit logé. Ses entrailles

furent portées en l'Eglise Paroissiale de Sainte Marie de Rouen; & son corps ayant été mis dans un cercueil de blomb, fut transporté à l'Abbaye de Royaumont, lieu qu'il aimoit beaucoup, & où il voulut être enterré.

Le P. Garasse, dans sa *Recherche des Recherches*, p. 648. dit que Regnier *se bastit jadis cette Epitaphe à soy-mesme, en sa jeunesse débauchée, ayant desespéré de sa santé, & estant, comme il pensoit, sur le point de rendre l'ame:*

*J'ay vécu sans nul pensement,*
*Me laissant aller doucement*
*A la bonne Loy naturelle:*
*Et si m'étonne fort pourquoy*
*La Mort osa songer à moy*
*Qui ne songeay jamais à elle.*

Au reste, ce n'est ni cette Epitaphe, ni

quelques autres Poëſies licentieuſes de notre Auteur, qui doivent ſervir de regle, pour porter un Jugement déciſif ſur ſes ſentimens & ſur ſes mœurs.

Il eſt peu de Poëtes, dont la jeuneſſe n'ait été infectée de cette malheureuſe contagion; mais on pardonne aiſément, on oublie même, leurs égaremens paſſagers, quand ces Auteurs ont mérité l'indulgence du Public par des ouvrages ſérieux, & par une conduite plus réguliére.

Les Poëſies Spirituelles de Regnier, dont quelques-unes furent compoſées longtemps avant ſa mort, portent des marques édifiantes de ſon repentir. Il y fait paroître des ſentimens véritablement dignes d'un Chrétien, & d'un Chrétien pénitent.

# TABLE
# DES PIECES
## Contenues dans le premier Volume.

*Fin de la Table des pieces du premier Volume.*

DISCOURS



# DISCOURS
## AU ROY.
## SATIRE I.

PUISSANT Roy des François, Aſtre vivant de Mars,
Dont le juſte labeur ſurmontant les hazards,
Fait voir par ſa vertu que la grandeur de France,
Ne pouvoit ſuccomber ſouz une autre vaillance:

REMARQUES.

Ce Diſcours, adreſſé à Henry IV. & compoſé après l'entiere extinction de la Ligue, n'eſt pas le premier Ouvrage de Regnier: il avoit déja fait quelques Satires, comme il le dit lui-même dans la ſuite. Il a écrit partout, *Satyre*; mais ce mot ſe doit écrire par un *i*, du Latin *Satira*.

Mr. Deſpréaux, à l'imitation de Regnier, a auſſi donné le titre de *Diſcours au Roy*, à la premiere de ſes piéces, qui précede les Satires.

Vrai fils de la valeur de tes peres, qui ſont
Ombragés des Lauriers qui couronnent leur front;
Et qui, depuis mille ans, indomptables en guerre,
Furent tranſmis du Ciel pour gouverner la Terre:
Attendant qu'à ton rang ton courage t'eût mis,
En leur Trône élevé deſſus tes ennemis;
Jamais autre que toi, n'eût avecque prudence,
Vaincu de ton ſujet l'ingrate outrecuidance;
Et ne l'eût, comme toi, du danger préſervé:
Car étant ce miracle à toi ſeul réſervé,
Comme au Dieu du pays, en ſes deſſeins parjures,
Tu faits que tes bontés excedent ſes injures.

Or après tant d'exploits finis heureuſement,
Laiſſant aux cœurs des tiens, comme un vif monument,

REMARQUES.

*Vrai fils de la valeur de tes Peres*) *Fils*, c'eſt-à-dire, héritier: *Filius, ergo heres.*

*Vaincu de ton ſujet.*) Le Singulier pour le Plurier: *De tes ſujets.*

*Comme au Dieu du pays, en ſes deſſeins parjures.*) *Ses deſſeins*, ſe rapportent à *ton ſujet*, du douzieme vers. Ces quatre ou cinq vers auroient eu plus de netteté, ſi dans le vers douzieme l'Auteur avoit mis, *tes ſujets*, au lieu de, *ton ſujet*, en conſtruiſant la ſuite de cette maniere:

*Jamais autre que toi, n'eût avecque prudence,*
*Vaincu de tes ſujets l'ingrate outrecuidance,*
*Ne les eût, comme toi, du danger préſervé:*
*Car étant ce miracle à toi ſeul réſervé,*
*Comme au Dieu du pays, en leurs deſſeins parjures,*
*Tu fais que tes bontés excedent leurs injures.*

Avecques ta valeur ta clémence vivante,
Dedans l'Eternité de la race ſuivante ;
Puiſſe-tu, comme Auguſte, admirable en tes faits,
Rouller tes jours heureux en une heureuſe paix ;
Ores que la juſtice icy bas deſcenduë,
Aux petits, comme aux grands, par tes mains eſt renduë ;
Que, ſans peur du larron, trafique le Marchand ;
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meſchant ;
Et que de ta Couronne en palme ſi fertile
Le miel abondamment, & la manne diſtile,
Comme des cheſnes vieux aux jours du ſiecle d'or,
Qui renaiſſant ſous toy reverdiſſent encor.

Aujourd'huy que ton fils, imitant ton courage,
Nous rend de ſa valeur un ſi grand teſmoignage,

REMARQUES.

*Ores que la Juſtice ici bas deſcenduë,*
*Aux petits, comme aux grands, par tes mains eſt renduë.*)

Dans le premier vers, *la Juſtice* eſt priſe pour une Divinité ; & dans le ſecond, pour le Droit des particuliers.

*Que l'Innocent ne tombe aux aguets du meſchant.*) *Aguets*, vieux mot qui ſignifioit *Embuches* ; d'où vient le terme de *Guet-appens*, formé de l'ancienne expreſſion, *Aguet-appensé.*

*Comme des cheſnes vieux, aux jours du Siecle d'or.*) Virg. Egl. 4. ℣ 30.

*Et dura quercus ſudabunt roſcida mella.*

*Aujourdhuy que ton Fils,*) Le Dauphin, qui fut enſuite

Que jeune de ses mains la rage il déconfit,
Etouffant les serpens ainsi qu'Hercule fit;
Et domtant la Discorde à la gueule sanglante,
D'impiété, d'horreur, encore frémissante,
Il lui trousse les bras de meurtres entachés,
De cent chaînes d'acier sur le dos attachés;

REMARQUES.

le Roi Louis XIII, né à Fontainebleau, le 27 de Septembre, 1601.

*Etouffant les serpens, ainsi qu'Hercule fit.*) Pendant la nuit qui suivit la naissance d'Hercule, Junon envoya deux serpens, pour le dévorer dans son berceau. Mais ce jeune Enfant les étoufa.

*Et domtant la Discorde*, &c.) L'heureuse naissance du Dauphin appaisa les troubles, en étoufant les projets, auxquels la stérilité de Marguerite de Valois, premiere femme d'Henry IV. avoit donné lieu.

*Ce sera vous qui, de nos villes,*
*Ferez la beauté refleurir;*
*Vous qui, de nos haines civiles,*
*Ferez la racine mourir:*
*Et par vous la paix assurée*
*N'aura pas la courte durée*
*Qu'esperent infidelement,*
*Non lassez de notre souffrance,*
*Ces Francois, qui n'ont de la France*
*Que la Langue & l'habillement.*

*Pour vous un Dauphin nous va naître*, &c.

C'est la prédiction que Malherbe faisoit, dans une Ode, qu'il présenta en 1600. à Marie de Médicis, quand elle vint en France, épouser Henry le Grand.

Sous des monceaux de fer dans ſes armes l'enterre,
Et ferme pour jamais le temple de la guerre :
Faiſant voir clairement par ſes faits triomphants,
Que les Roys & les Dieux ne ſont jamais enfants.
Si bien que s'eſlevant ſous ta grandeur proſpere,
Généreux héritier d'un ſi généreux pere,
Comblant les bons d'amour, & les meſchans d'effroy,
Il ſe rend au berceau déja digne de toy.
Mais c'eſt mal contenter mon humeur phrénétique,
Paſſer de la Satire en un Panégyrique,
Où mollement diſert, ſouz un ſujeſt ſi grand,
Dès le premier eſſay mon courage ſe rend.

REMARQUES.

*Et ferme pour jamais le temple de la guerre.*) Le temple de Janus, bâti à Rome par Numa Pompilius. On ne fermoit jamais ce Temple que pendant la paix.

*Il ſe rend au berceau déja digne de toy.*) Ovid. *in Deianira :*

*Tene ferunt geminos preſſiſſe tenaciter angues,*
*Cùm tener in cunis jam Jove dignus eras?*

Idem Ovide.

——*Manibuſque ſuis Tyrinthius angues*
*Preſſit, & in cunis jam Jove dignus erat.*

Dès que le Dauphin fut né, le Roy ſon pere mit ſon épée à la main du jeune Prince, pour le ſervice de l'Egliſe, & pour le bien de l'Etat.

*Paſſer de la Satire en un Panégyrique.*) Ce vers fait connoître que l'Auteur avoit déja compoſé des Satires, avant ce Diſcours.

Aussi plus grand qu'Ænée, & plus vaillant qu'Achille,
Tu surpasses l'esprit d'Homere, & de Virgile,
Qui leurs vers à ton los ne peuvent égaler,
Bien que Maîtres passés en l'art de bien parler.
Et quand j'égalerois ma Muse à ton mérite,
Toute extrême louange est pour toi trop petite:
Ne pouvant le fini joindre l'infinité;
Et c'est aux mieux disants une témérité
De parler où le Ciel discourt par tes oracles,
Et ne se taire pas où parlent tes miracles;
Où tout le monde entier ne bruit que tes projects,
Où ta bonté discourt au bien de tes sujects,
Où notre aise, & la paix, ta vaillance publie;
Où le discord éteint, & la loi rétablie,
Annoncent ta Justice: où le vice abbatu
Semble, en ses pleurs, chanter un Hymne à ta vertu.
Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on révere,
Phœbus, Roy des Chansons, & des Muses le pere;
Au plus haut de l'Autel se voit un Laurier sainct,
Qui sa perruque blonde en guirlandes estraint;

REMARQUES.

*Où tout le monde entier ne bruit que tes projects.*) *Bruire* est un verbe neutre, qui n'a point de régime: cependant il est employé ici comme actif.

*Semble en ses pleurs chanter un Hymne à ta vertu.*) Mr. De la Rochefoucaut, Auteur des Maximes morales, a dit, que *l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.* Maxime 355.

Que nul Prestre du Temple en jeunesse ne touche,
Ny mesme prédisant ne le masche en la bouche:
Chose permise aux vieux, de sainct zele enflammez,
Qui se sont par service en ce lieu confirmez,
Dévots à son Mistere, & de qui la poictrine
Est pleine de l'ardeur de sa verve divine.
Par ainsi, tout esprit n'est propre à tout suject.
L'œil foible s'esbloüit en un luisant object.
De tout bois, comme on dit, Mercure on ne façonne,
Et toute médecine à tout mal n'est pas bonne.
De même, le Laurier, & la Palme des Rois,
N'est un arbre où chacun puisse mettre les doigts;
Joint que ta vertu passe, en loüange féconde,
Tous les Roys qui seront, & qui furent au monde.
 Il se faut reconnoistre, il se faut essayer,
Se sonder, s'exercer, avant que s'employer:
Comme fait un Luiteur entrant dedans l'arene,
Qui se tordant les bras, tout en soy se démene,
S'alonge, s'accourcit, ses muscles estendant,
Et, ferme sur ses pieds, s'exerce en attendant

REMARQUES.

*De tout bois.... Mercure on ne faconne.*) Ancien Proverbe, dont Pythagore est l'inventeur, selon Apulée, dans sa premiere Apologie. Les Latins avoient emprunté ce proverbe: *Non è quovis ligno Mercurius fingi potest.* Voyez Erasme dans ses Adages. Chil. 2. *Cent.* 5. *Adag.* 47.

*Comme fait un Luiteur, &c.*) Aujourdhui on dit *Lutteur*, & *Lutte.*

Que ſon ennemy vienne, eſtimant que la gloire
Jà riante en ſon cœur luy don'ra la victoire.
Il faut faire de meſme, un œuvre entreprenant,
Juger comme au ſujeſt l'eſprit eſt convenant;
Et quand on ſe ſent ferme, & d'une aiſle aſſez forte,
Laiſſer aller la plume où la verve l'emporte.
Mais, Sire, c'eſt un vol bien eſlevé pour ceux
Qui, foibles d'exercice, & d'eſprit pareſſeux,
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere,
Chanterent ta valeur d'une façon groſſiere:
Trahiſſant tes honneurs, avecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy plus retenu, la raiſon m'a fait craindre;
N'oſant ſuivre un ſujeſt où l'on ne peut atteindre,
J'imite les Romains encore jeunes d'ans,
A qui l'on permettoit d'accuſer impudens
Les plus vieux de l'eſtat, de reprendre, & de dire
Ce qu'ils penſoient ſervir pour le bien de l'Empire.
Et comme la jeuneſſe eſt vive, & ſans repos,
Sans peur, ſans fiction, & libre en ſes propos:
Il ſemble qu'on luy doit permettre d'avantage.
Auſſi que les vertus fleuriſſent en cet âge,

REMARQUES.

*Jà riante en ſon cœur lui don'ra la victoire.*) *Jà* pour *Déjà*. *Don'ra*, pour *donnera*, par ſyncope.

Qu'on doit laiſſer meurir ſans beaucoup de rigueur ;
Afin que tout à l'aiſe elles prennent vigueur.

C'eſt ce qui m'a contraint de librement eſcrire ;
Et ſans picquer au vif me mettre à la Satire,
Où pouſſé du caprice, ainſi que d'un grand vent,
Je vais haut dedans l'air quelque fois m'eſlevant ;
Et quelque fois auſſi, quand la fougue me quite,
Du plus haut au plus bas mon vers ſe précipite,
Selon que du ſujeƈt touché diverſement,
Les vers à mon diſcours s'offrent facilement.
Auſſi que la Satire eſt comme une prairie,
Qui n'eſt belle ſinon en ſa biſarrerie ;
Et comme un pot-pourry des freres Mendians,
Elle forme ſon gouſt de cent ingrediens.

REMARQUES.

*Auſſi que la Satire*, &c.) Dans ce Vers & les trois ſuivans, Regnier fait le caractere de l'ancienne Satire, qui conſiſtoit en la ſeule variété des matieres : car la Satire nouvelle, dont Lucilius fut l'inventeur, eſt un poëme railleur, ou piquant, composé pour critiquer les ouvrages, ou pour reprendre les mœurs. *Satira dicitur carmen apud Romanos nunc quidem maledicum, & ad carpenda hominum vitia Archaæ Comædiæ caractere compoſitum, quales ſcripſerunt Lucilius & Horatius & Perſius. Sed olim Carmen, quod ex variis poematibus conſtat, Satira vocabatur, quales ſcripſerunt Pacuvius & Ennius.* Diomed. ex Lib. 3. Grammat.

*Et comme un pot-pourri*, &c.) Un mélange de viandes, & de proviſions : en Italien & en Eſpagnol, *podrida olla.*

Or, grand Roy, dont la gloire en la terre espanduë,
Dans un dessein si haut rend ma Muse esperduë:
Ainsi que l'œil humain le Soleil ne peut voir,
L'esclat de tes vertus offusque tout sçavoir;
Si bien que je ne sçay qui me rend plus coulpable,
Ou de dire si peu d'un suject si capable,
Ou la honte que j'ay d'estre si mal appris,
Ou la témérité de l'avoir entrepris.
Mais quoy, par ta bonté qui toute autre surpasse,
J'espere du pardon, avecque ceste grace
Que tu liras ces vers, où jeune je m'esbas
Pour esgayer ma force: ainsi qu'en ces combats
De fleurets on s'exerce; & dans une barriere,
Aux pages l'on réveille une adresse guerriere,
Follement courageuse, afin qu'en passe-temps
Un labeur vertueux anime leur printemps;
Que leur corps se desnouë, & se désengourdisse,
Pour être plus adroit à te faire service.
Aussi je fais de mesme en ces caprices fous:
Je sonde ma portée, & me taste le pous;
Afin que s'il advient, comme un jour je l'espere,
Que Parnasse m'adopte, & se dise mon pere,

REMARQUES.

*Que Parnasse m'adopte*) C'est ainsi qu'il faut lire, *m'adopte*, suivant l'édition de 1608. & non pas *m'adore*, comme il y a dans les éditions de 1612. & 1613.

Emporté de ta gloire, & de tes faits guerriers,
Je plante mon Lierre au pied de tes Lauriers.

REMARQUES.

faites pendant la vie même de l'Auteur, & dans la plupart des éditions suivantes.

*Je plante mon Lierre au pied de tes Lauriers*) Mr. Ménage a ainsi déguisé ce Vers, pour l'insérer dans son Eclogue à la Reine Christine :

*Rampe notre Lierre au pied de tes Lauriers.*

C'est ce qui lui est reproché par Gilles Boileau, dans son *Avis à Ménage.*



# A MONSIEUR LE COMTE DE GARAMIN (1).

## SATIRE II. (2)

COMTE, de qui l'esprit pénétre l'Univers,
Soigneux de ma fortune, & facile à mes vers;
Cher soucy de la Muse, & sa gloire future,
Dont l'aimable génie, & la douce nature,

REMARQUES.

(1) Ou plutôt, à Mr. le Comte de *Cramail*, nom qui, selon Mr. Ménage, dans son Dictionaire Etymologique, & dans ses Observations sur la Langue Françoise, se dit par corruption, pour *Carmain*, changé en *Cramail*, dans l'édition de 1642. & dans toutes celles qui l'ont suivie. On lit *Garamin* dans les éditions précédentes, à remonter jusqu'à la premiere de 1608. où il y a *Caramain*. On peut voir l'Etymologie de ce mot, dans Catel, *p.* 345. de ses Mémoires du Languedoc.

Adrien de Monluc, Comte de *Cramail*, un des beaux esprits de la Cour de Louis XIII. étoit né l'an 1568. de Fabien de Monluc, fils du fameux Maréchal Blaise de Monluc. C'est à ce Comte de Cramail, que la Comédie des Proverbes est attribuée. Il avoit composé *les jeux de l'Inconnu*, ouvrage dont le Cardinal de Richelieu s'étoit fort mocqué; & avec raison: car c'est un tissu perpétuel de quolibets & de turlupinades. Il fut imprimé en 1630. sous le nom de Guillaume Devaux, Ecuyer, sieur de Dos-Caros. Le Cardinal de Retz, au

Fait voir, inacceſſible aux efforts médiſans,
Que vertu n'eſt pas morte en tous les Courtiſans :
Bien que foible & débile, & que mal reconnuë,
Son habit découſu la montre à demi nuë ;
Qu'elle ait ſeche la chair, le corps amenuiſé,
Et ſerve à contre-cœur le vice auctoriſé,
Le vice qui pompeux tout mérite repouſſe,
Et va, comme un Banquier, en carroſſe & en houſſe.

REMARQUES.

commencement de ſes Mémoires (p. m. 44.) fait entrer le Comte *de Cramail*, de moitié avec lui dans une conſpiration contre le Cardinal de Richelieu, qui fit mettre ce Comte à la Baſtille, d'où il ne ſortit qu'après la mort de ce Miniſtre. Il mourut en 1646. âgé de 78 ans.

(2) Dans cette Satire, l'Auteur ſe plaint des injuſtices de la Fortune qui comble de ſes faveurs l'Ignorance, & le Crime ; tandis que la Science & la Vertu ſont mépriſées. Enſuite il ſe jette ſur les Poëtes, dont il décrit la miſere, la biſarrerie, l'orgueil, & les autres vices.

*Comte, de qui l'eſprit*, &c.) Les douze premiers Vers contiennent une Apoſtrophe imparfaite, dont le ſens n'eſt point fini. Pour éviter ce défaut, le Poëte n'avoit qu'à changer ainſi le quatrieme Vers :

*Ton aimable génie, & ta douce nature*
*Fait voir*, &c.

*Et va, comme un Banquier, en carroſſe. & en houſſe*) *En houſſe*, c'eſt-à-dire, *à cheval.* Du tems de Regnier les Carroſſes n'étoient pas ſi communs qu'ils le ſont devenus dans la ſuite. Les perſonnes de diſtinction qui alloient par la ville, étoient montées ſur des chevaux, couverts d'une grande houſſe, qui deſcen-

Mais c'eſt trop ſermoné de vice, & de vertu.
Il faut ſuivre un ſentier qui ſoit moins rebatu;
Et, conduit d'Apollon, reconnoiſtre la trace
Du libre Juvenal: trop diſcret eſt Horace,
Pour un homme picqué; joint que la paſſion,
Comme ſans jugement, eſt ſans diſcretion.
Cependant il vaut mieux ſucrer noſtre moutarde:
L'homme, pour un caprice, eſt ſot qui ſe hazarde.
Ignorez donc l'Autheur de ces vers incertains,
Et, comme enfans trouvez, qu'ils ſoient fils de putains.

REMARQUES.

doit preſque juſqu'à terre. On lit dans les *Diverſes Leçons* de Loys Guyon, Contemporain de Regnier, L. 2. c. 5. que les vieillards de ſon temps diſoient *n'étre convenable aux jeunes gens, de ſe pourmener par la ville en bouſſe à cheval, principalement ſur mules; de porter fourrures de pellices en hyver, robbes longues au printemps; de porter un bonnet*, &c. Cet uſage s'eſt maintenu fort long-temps parmi les Médecins de Paris: témoin ce vers de Mr. Deſpréaux, Satire VIII. en 1667.

*Courir chez un malade un Aſſaſſin en bouſſe.*

*Cependant il vaut mieux ſucrer notre moutarde*) Expreſſion proverbiale, bien énergique.

*Ignorez donc l'Auteur de ces vers incertains*) Ce vers fait juger que c'eſt ici la premiere Satire de Regnier, qui ne vouloit pas alors que l'on ſçût qu'il en étoit l'Auteur.

*Et comme enfans trouvez*) Ce Vers eſt un de ceux qui ont fait dire à Mr. Deſpréaux, dans le ſecond Chant de ſon Art poëtique, que Regnier *du ſon hardi de ſes rimes cyniques, allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.*

Exposez en la ruë, à qui mesme la mere,
Pour ne se descouvrir, fait plus mauvaise chere.

Ce n'est pas que je croye, en ces temps effrontez,
Que mes vers soient sans pere, & ne soient adoptez;
Et que ces rimasseurs, pour feindre une abondance,
N'approuvent impuissans une fausse semence:
Comme nos Citoyens de race desireux,
Qui bercent les enfans qui ne sont pas à eux.
Ainsi, tirant profit d'une fausse doctrine,
S'ils en sont accusez, ils feront bonne mine;
Et voudront, le niant, qu'on lise sur leur front,
S'il se fait un bon vers, que c'est eux qui le font.
Jaloux d'un sot honneur, d'une batarde gloire,
Comme gens entendus, s'en veulent faire accroire:
A faux titre insolens, & sans fruict hazardeux,
Pissent au benestier, afin qu'on parle d'eux.

REMARQUES.

——*Fait plus mauvaise chere.*) *Chere*, accueil, visage: du Latin *Cara*, pour *facies*, *vultus*. Corrippus de laudibus Justini, Lib. 2.

——*Postquam venêre verendam*
*Cæsaris ante caram.*

V. Du Cange, Ménage, &c.

*S'il se fait un bon Vers, que c'est eux qui le font.*) Ce vers est composé de monosyllabes.

*Pissent au benestier, afin qu'on parle d'eux.*) Autre expression proverbiale, qui signifie, qu'il y a des gens qui affectent de faire des folies éclatantes, & même

Or avecq' tout cecy, le point qui me console,
C'est que la pauvreté comme moy les affole;
Et que, la grace à Dieu, Phœbus & son troupeau,
Nous n'eusmes sur le dos jamais un bon manteau.
Aussi lors que l'on voit un homme par la ruë,
Dont le rabat est sale, & la chausse rompuë,
Ses gregues aux genoux, au coude son pourpoint;
Qui soit de pauvre mine, & qui soit mal en point:

REMARQUES.

des actions criminelles, pour faire parler d'eux. Les Grecs avoient un proverbe semblable, Ε'ν Πυθίε χέσαι, qu'on peut rendre ainsi en Latin: *In Pythii templo cacare.* Erasm. Adag. Chil. 4. Cent. 2. 65. *Pissent au benestier*: Anciennement on disoit *Benoitier*, & *Benêtier*: aujourd'hui on ne dit que *Benitier*. V. les Observ. de M. Ménage. Tom. 1. ch. 9. & T. 2. ch. 89.

*La pauvreté comme moi les affole.*) Les foule, les blesse, les incommode. *Affoler*, en ce sens, n'est plus en usage.

*Encor est-ce un confort à l'homme malheureux,*
*D'avoir un compagnon au malheur qui l'affole.*

C'est la fin d'un des Sonnets de Philippe Desportes, *Amours de Diane*, Sonnet 14.

*Et que, la grace à Dieu*, &c.) On dit maintenant *Graces à Dieu*, mais *la grace à Dieu*, étoit la façon de parler usitée du temps de Regnier, & même plus anciennement. Car dans les *nouvelles Récréations de Bonaventure Des Periers*, imprimées en 1561. & dont le Privilége est de 1557. on lit: *Le bon homme lui respond, qu'il n'en avoit point été malade, & qu'il avoit tousjours bien ouy, la grace è---Dieu.* Nouv. 10. p. 42.

Sans

Sans demander son nom, on le peut reconnoistre;
Car si ce n'est un Poëte, au moins il le veut être.
Pour moy, si mon habit, par tout cicatricé,
Ne me rendoit du peuple & des grands mesprisé,
Je prendrois patience, & parmi la misere
Je trouverois du goust; mais ce qui doit desplaire

REMARQUES.

*Car si ce n'est un Poëte.*) Regnier fait toûjours ce mot, *Poëte*, de deux syllabes, quoiqu'il en ait trois, suivant son Etymologie, Ποιητὴς, *Poëta*; & suivant l'usage. Dans la premiere édition de 1608. ce même mot est partout imprimé avec une Diphtongue, en cette maniere: *Pœte.* Notre Auteur n'a fait ce mot de trois syllabes, que dans un seul endroit, qui est le vers 49. de la Satyre 12. L'usage de faire, *Poëte*, & *Poëme*, de deux syllabes, s'est conservé long-temps après Regnier. *Tout vient dans ce grand Poëme admirablement bien*, dit Th. Corneille. *Comme un Poëte fameux il se fait regarder.* P. Corneille. Quintilien (*Instit. Orat.* L. 1. c. 5.) cite un vers de Varron, où ce Poëte avoit aussi resserré deux syllabes en une, dans le mot *Phaëton*, qui en a trois:

*Cùm te flagranti dejectum fulmine Phæton.*

——*Si mon habit par tout cicatricé.*) Edition de 1608, *cycatrisé.* Celle de 1612, *cicatrisé.* J'ai préféré *cicatricé*, qu'on lit dans l'édition de 1613, la derniere qui fut faite pendant la vie de l'Auteur. D'ailleurs *cicatricé* est plus juste; il signifie *plein de cicatrices, recousu en divers endroits*: au lieu que *cicatrisé* ne se dit que d'une playe qui est presque guérie & fermée. Mr. Despréaux a fort bien distingué ces deux sens, quand il a dit, Epitre IV. en parlant d'un vieux Guerrier: *son front cicatricé.*

A l'homme de courage, & d'eſprit relevé,
C'eſt qu'un chacun le fuit ainſi qu'un réprouvé.
Car, en quelque façon, les malheurs ſont propices.
Puis les gueux, en gueuſant, trouvent maintes délices,
Un repos qui s'eſgaye en quelque oiſiveté.
Mais je ne puis pâtir de me voir rejetté.
C'eſt donc pourquoy, ſi jeune abandonnant la France,
J'allay, vif de courage, & tout chaud d'eſpérance,
En la cour d'un Prélat, qu'avec mille dangers
J'ai ſuivi, Courtiſan, aux pays étrangers.
J'ai changé mon humeur, altéré ma nature.
J'ay beu chaud, mangé froid, j'ai couché ſur la dure.

REMARQUES.

*Mais je ne puis pâtir de me voir rejetté.*) *Pâtir* eſt hors d'uſage, dans le ſens de ce Vers ; on dit à préſent, *ſouffrir*, mot qu'on a ſubſtitué à l'autre, dans l'édition de 1642, & dans les ſuivantes.

*En la cour d'un Prélat.*) Ne ſeroit-ce pas François de Joyeuſe, Cardinal en 1583. & Archevêque de Touloufe en 1585 ? Ce Prélat fit pluſieurs voyages à Rome, où Regnier, en 1583. n'ayant encore que vingt ans, le ſuivit, & s'attacha à lui, juſqu'à la fin de 1603. ſans en avoir tiré de récompenſe ; puiſque le premier Bénéfice qu'il ait eu, & qu'il obtint par une autre voye, fut un Canonicat de Chartres, en poſſeſſion duquel il entra le 30. de Juillet, 1604. J'ajoute à ces conjectures le mot *Cour*, dont le Poëte uſe ici,& l'idée de la magnificence du Prélat, qu'il donne, Vers 75, & 76.

*J'ai beu chaud, mangé froid*, &c.) Monſieur Rouſſeau, Epigr. 25. Liv. 2. définit ainſi un Courtiſan :

Je l'ay, ſans le quitter, à toute heure ſuivy.
Donnant ma liberté je me ſuis aſſervy,
En public, à l'Egliſe, à la chambre, à la table;
Et penſe avoir eſté maintefois agréable.
Mais inſtruict par le temps, à la fin j'ay connu,
Que la fidélité n'eſt pas grand revenu;
Et qu'à mon temps perdu, ſans nulle autre eſpérance,
L'honneur d'eſtre ſujeƈt tient lieu de récompenſe:
N'ayant autre intéreſt de dix ans jà paſſez,
Sinon que ſans regret je les ai deſpenſez.
Puis je ſçay, quant à lüy, qu'il a l'ame Royale,
Et qu'il eſt de nature & d'humeur liberale.
Mais, ma foi, tout ſon bien enrichir ne me peut,
Ny dompter mon malheur, ſi le Ciel ne le veut.
C'eſt pourquoi, ſans me plaindre en ma deſconvenuë,
Le malheur qui me ſuit, ma foy ne diminuë,
Et rebuté du ſort, je m'aſſervy pourtant,
Et ſans eſtre avancé je demeure content:
Sçachant bien que fortune eſt ainſi qu'une louve,
Qui ſans choix s'abandonne au plus laid qu'elle trouve;

REMARQUES.

*——————C'eſt un Eſtre,*
*Qui ne connoit rien de froid, ni de chaud;*
*Et qui ſe rend précieux à ſon Maitre,*
*Par ce qu'il coûte, & non par ce qu'il vaut.*

*Le malheur, qui me ſuit, ma foy ne diminue.*) Ne diminue point ma foy, c'eſt-à-dire, ma fidélité.

Qui releve un pédant de nouveau baptiſé,
Et qui par ſes larcins ſe rend authoriſé ;
Qui le vice annoblit, & qui tout au contraire,
Ravalant la vertu, la confine en miſere.
Et puis je m'iray plaindre après ces gens icy ?
Non, l'exemple du temps n'augmente mon ſoucy.
Et bien qu'elle ne m'ait ſa faveur départie,
Je n'entends, quand à moi, de la prendre à partie :
Puiſque, ſelon mon gouſt, ſon infidélité
Ne donne & n'oſte rien à la félicité.
Mais que veux-tu qu'on face en ceſte humeur auſtére?
Il m'eſt, comme aux putains, mal-aiſé de me taire.
Il m'en faut diſcourir de tort & de travers.
Puis ſouvent la colere engendre de bons vers.

REMRRQUES.

*Qui releve un Pédant de nouveau baptiſé.* ) Parvenu à quelque dignité. Ce vers & le ſuivant deſignent quelqu'un, qui nous eſt inconnu. Mr. Deſpreaux a dit de même, dans ſa premiére Satire :

*Et que le ſort burleſque, en ce ſiecle de fer,*
*D'un Pédant, quand il veut, ſait faire un Duc & Pair.*

*Puis ſouvent la colére engendre de bons vers.* ) Mr. Deſpreaux, Satire I, Vers 144.

*Et ſans aller rêver dans le ſacré Vallon,*
*La colere ſuffit, & vaut un Apollon.*

Regnier & Boileau ont imité ce vers fameux de Juvenal, Satire I. Vers 79.

*Si natura negat, facit indignatio verſum.*

Mais, Comte, que ſçait-on? Elle eſt peut-eſtre ſage,
Voire, avecque raiſon, inconſtante & volage;
Et Déeſſe aviſée aux biens qu'elle départ,
Les adjuge au mérite, & non point au hazard.
Puis l'on voit de ſon œil, l'on juge de ſa teſte,
Et chacun en ſon dire a droict en ſa requeſte:
Car l'amour de ſoy-même, & noſtre affection,
Adjouſte avec uſure à la perfection.
Toûjours le fond du ſac ne vient en évidence,
Et bien ſouvent l'effet contredit l'apparence.
De Socrate à ce point l'oracle eſt my-party;
Et ne ſçait-on au vray qui des deux a menty:

REMARQUES.

*De Socrate à ce point, l'oracle eſt my-party.*) Ce vers a beaucoup varié. Dans la premiere édition, faite en 1608, on lit, *De Socrate à ce point l'arreſt eſt my-party.* Dans celles de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur, & dans les éditions ſuivantes, il y a, *l'oracle*, au lieu de *l'arreſt.* Dans celle de 1642. & les autres qui ont été faites après, on a mis: *De Socrate en ce point*, &c. L'expreſſion de ce vers, & des trois ſuivans, eſt embarraſſée. L'oracle d'Apollon avoit déclaré que Socrate étoit le plus ſage des hommes. Mais notre Auteur inſinue que, nonobſtant cet oracle, la vertu de Socrate avoit été ſoupçonnée. Ciceron a tourné ce ſoupçon en plaiſanterie: *Quid? Socratem nonne legimus quemadmodum notârit Zopyrus?---addidit etiam mulieroſum: in quo Alcibiades cachinnum dicitur ſuſtuliſſe.* Cic. *de Fato.*

*Et ne ſçait-on au vrai qui des deux à menty.*) Eſt-ce l'Oracle qui a menti, en donnant le titre de ſage à

Et si philosophant le jeune Alcibiade,
Comme son Chevalier, en receut l'accolade.
Il n'est à décider rien de si mal aisé,
Que sous un sainct habit le vice desguisé.
Par ainsi j'ay donc tort, & ne doy pas me plaindre,
Ne pouvant par mérite autrement la contraindre
A me faire du bien, ny de me départir
Autre chose à la fin, sinon qu'un repentir.

REMARQUES.

Socrate? Ou Socrate lui-même, qui fut soupçonné d'avoir démenti ce titre par sa conduite? La réputation de Socrate étoit équivoque à un point, que de deux opinions, qu'elle offroit de lui, l'une bonne, l'autre mauvaise, on ne sçavoit laquelle choisir. C'est le sens de ce Vers. Boileau, dans sa quatorzieme Satire, vers 150, a eu en vue cet endroit de Regnier.

*Et Socrate l'honneur de la profane Grece,*
*Qu'étoit-il en effet de près examiné,*
*Qu'un mortel par lui-mesme au seul mal entrainé?*
*Et malgré la vertu dont il faisoit parade,*
*Très-équivoque ami du jeune Alcibiade.*

*Et si philosophant le jeune Alcibiade.*) Ce vers est écrit tout de suite, & sans virgule après *philosophant*, dans les éditions qui ont paru avant celle de 1642. Apparemment Regnier avoit écrit par maniere d'inversion: *Et si philosophant le jeune Alcibiade*, pour, *Et le jeune Alcibiade philosophant*, sans virgule après ce verbe, qu'il faisoit participe; mais qui, en vertu de la virgule qu'on s'est avisé d'y mettre, est devenu un gérondif équivoque, en ce qu'il peut également se rapporter au Maître & au Disciple.

Mais quoy, qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'ose pendre?
Encor faut-il avoir quelque chose où se prendre,
Qui flatte, en discourant, le mal que nous sentons.
Or laissant tout cecy, retourne à nos moutons,
Muse, & sans varier, dy nous quelques sornettes,
De tes enfans bastards, ces tiercelets de Poëtes,
Qui par les carrefours vont leurs vers grimassans,
Qui par leurs actions font rire les passans;

## REMARQUES.

——*Retourne à nos moutons.*) C'est un Proverbe, pris de la Farce de Papelin, dans laquelle est introduit un Marchand Drapier, qui plaidant contre son Berger, pour des moutons que ce Berger lui avoit volés, sortoit de fois à autre de son propos, pour parler du drap que l'Avocat de sa partie lui avoit volé aussi: ce qui obligea le Juge d'ordonner au Drapier de retourner à ses moutons: *Suz, revenons à nos moutons.* Martial, L. 6. 19. a dit de même: *Jam dic, Postume, de tribus capellis.* V. Henri Estienne en son Dial. du nouveau Langage Franç. Ital. édit. d'Anvers, 1579. p. 137. Et Pasquier, Recherches, L. 8. c. 59. On pourroit, touchant ce proverbe, remonter jusqu'à celui-ci: *Alia Menecles, alia porcellus loquitur*, & voir l'explication qu'Erasme en donne. Rabelais a employé plus d'une fois ce Proverbe, *Retourner à ses moutons*: L. 1. c. 1. & 11. L. 3. c. 33. Cette Note est tirée de son Commentateur.

*De tes enfans bastards, ces tiercelets de Poëtes.*) Parmi les oiseaux de Fauconnerie, les Femelles portent le nom de l'espéce, parce qu'elles surpassent les mâles en grandeur de corps, en courage, & en force. Leurs mâles sont nommez *Tiercelets*, parce qu'ils sont un tiers plus petits qu'elles. Tiercelet de Faucon, d'Autour, &c.

Il y a une faute d'impres-

Et quand la faim les poind, se prenant sur le vôtre,
Comme les estourneaux, ils s'affament l'un l'autre.
 Cependant sans souliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche & troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent accoster comme personnes yvres,
Et disent pour bon-jour, Monsieur, je fais des livres.
On les vend au Palais, & les Doctes du temps
A les lire amusez, n'ont autre passe-temps.
De là, sans vous laisser, importuns ils vous suivent,
Vous alourdent de vers, d'allegresse vous privent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquérir
Du crédit, de l'honneur, avant que de mourir;
Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes,
Au prix de la vertu n'estime point les hommes:
Que Ronsard, du Bellay, vivants ont eu du bien,
Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien.

REMARQUES.

sion dans le Dictionnaire de Ménage, qui dit que le Tiercelet *est un tiers plus grand.* Cette faute n'étoit pas dans la premiére édition.

Rabelais a dit, *Tiercelet de Job.* Pantagr. 3. 9.

*Et disent pour bon jour, Monsieur, je fais des livres.)* Horace dans sa Satire de l'Importun. L. 1. Sat. 9.

*Noris nos, inquit, docti sumus.*

Puis

Puis sans qu'on les convie, ainsi que vénérables,
S'assient en Prélats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents discourant,
Semblent avoir des yeux regret au demeurant.
Or la table levée, ils curent la machoire.
Après graces Dieu beut, ils demandent à boire;

REMARQUES.

*S'assient en Prélats.*) Dans les éditions de 1608. & 1612. on lit *s'assiessent*. Celle de 1613. & suivantes *s'assient*.

——*Regret au demeurant.*) *Demourant*, edit. de 1608.

*Après graces Dieu beut.*) Un Auteur grave (Boetius Epo) dit que les Allemans, fort adonnez à la débauche, ne se mettoient point en peine de dire graces après leurs repas. On eut beau y exhorter les Chanoines & les Moines, dans un Concile de Mayence, tenu l'an 847. *Hortantes eos . . . . sumere cibum cum benedictione & laude Domini, secundùm Apostolum dicentem : sive manducetis, sive bibatis, omnia in Dei laudem facite. Synod. Mogunt. sub Rabano, de Cleric. vita, sive Monach. cap.* 13. *in fine :* Ces exhortations furent inutiles. Ainsi pour réprimer cet abus, le Pape Honorius III. donna des Indulgences aux Allemans qui boiroient un coup après avoir dit graces. *Boetius Epo*, Comment. sur le chap. des Decretal. *Ne Clerici vel Monachi*, &c. *Cap.* 1. *n.* 13.

L'origine de cette façon de parler, *Après graces Dieu bût*, ne vient-elle point plutôt de cet endroit de l'Evangile ? *Et accepto calice, gratias agens dedit eis, & biberunt ex illo omnes.* Mr. de la Monnoye, qui a enrichi ce Commentaire de plusieurs Remarques, croit qu'il faut peut-être lire: *Après Graces-Dieu bue, ils demandent à boire*; pour donner à entendre que non contens d'avoir bû le coup d'après Gra-

Vous font un sot discours, puis au partir de là,
Vous disent : mais Monsieur, me donnez-vous cela?
C'est tousjours le refrein qu'ils font à leur balade.
Pour moy je n'en voy point que je n'en sois malade ;
J'en perds le sentiment, du corps tout mutilé,
Et durant quelques jours j'en demeure opilé.

Un autre, renfrongné, resveur, mélancolique,
Grimassant son discours, semble avoir la colique,
Suant, crachant, toussant, pensant venir au point,
Parle si finement que l'on ne l'entend point.

Un autre, ambitieux, pour les vers qu'il compose,
Quelque bon bénéfice en l'esprit se propose ;
Et dessus un cheval, comme un singe, attaché,
Méditant un Sonnet, médite un Evesché.

Si quelqu'un, comme moi, leurs ouvrages n'estime,
Il est lourd, ignorant, il n'aime point la rime ;

REMARQUES.

ces, ils demandent à boire sur nouveaux frais. Ainsi, boire *Grace-Dieu*, ce seroit boire un coup, après avoir dit ses Graces.

——*Médite un Evesché.*) Dans l'éditon de 1608. on lit, *une Evesché* ; Toutes les autres éditions portent, *un Evesché* ; mais dans la Satire 3. vers 175. notre Auteur a fait *Evêché* du genre féminin : *Et si le faix léger d'une double Evesché.* Quarante ans après la composition de cette satire, le genre du mot *Evêché* n'étoit pas encore bien déterminé : car M. Ménage, dans sa *Requête des Dictionnaires*, imprimée en 1649. assure qu'il n'y avoit que les *Puristes* qui dissent *une Evesché.*

Difficile, hargneux, de leur vertu jaloux,
Contraire en jugement au commun bruit de tous;
Que leur gloire il desrobe, avec ses artifices.
Les Dames cependant se fondent en délices,
Lisant leurs beaux escrits, & de jour, & de nuict,
Les ont au cabinet souz le chevet du lict;
Que portez à l'Eglise, ils valent des matines:
Tant, selon leurs discours, leurs œuvres sont divines.
Encore après cela, ils sont enfants des Cieux,
Ils sont journellement carrousse avecq' les Dieux:
Compagnons de Minerve, & confis en science,
Un chacun d'eux pense estre une lumiere en France.
Ronsard, fay-m'en raison, & vous autres esprits,
Que pour estre vivants en mes vers je n'escrits.
Pouvez-vous endurer que ces rauques Cygalles
Esgallent leurs chansons à vos œuvres Royalles,
Ayant vostre beau nom laschement démenty?
Hâ! c'est que notre siecle est en tout perverty.

REMARQUES.

Ils veulent, malgré la raison,
Qu'on dise aujourd'hui *la poison*,
*Une Epitaphe*, *une Epigramme*,
*Une Navire*, *une Anagrame*,
*Une reproche*, *une Duché*,
*Une mensonge*, *une Evesché*.

*Ils sont journellement carrousse.*) Ce mot a vieilli. Il signifie *Débauche de Vin*, du mot Allemand *Garauff*, *tout vuidé*, on sous-entend, *le verre*. Ménage.

Mais pourtant quel eſprit, entre tant d'inſolence,
Sçait trier le ſçavoir d'avecques l'ignorance,
Le naturel de l'Art; & d'un œil aviſé
Voit qui de Calliope eſt plus favoriſé?
  Juſte poſtérité, à teſmoin je t'appelle,
Toy qui, ſans paſſion, maintiens l'œuvre immortelle,
Et qui ſelon l'eſprit, la grace, & le ſçavoir,
De race en race au peuple un ouvrage fais voir:
Venge ceſte querelle, & juſtement ſépare
Du cigne d'Apollon la corneille barbare,
Qui croaſſant par tout d'un orgueil effronté,
Ne couche de rien moins que l'immortalité.

REMARQUES.

*Sçait trier le Sçavoir*, &c.) *Trier*, c'eſt ainſi qu'il faut lire, ſuivant la premiere édition de 1608. & non pas *tirer*, qui eſt dans les autres éditions.

*Juſte poſtérité, à teſmoin je t'appelle.*) Ce vers a été employé par Mr. Deſmareſtz de St. Sorlin:

*Car le Siecle envieux juge ſans équité;*
*Mais j'en appelle à toy, juſte Poſtérité.*

Deſmareſtz, dans une Ode qui eſt à la tête de ſon Poëme de Clovis; & dans un ouvrage de ſa façon, intitulé: *La Comparaiſon de la Langue & de la Poëſie Franç.* &c. 1670.

*Ne couche de rien moins que l'immortalité.*) Ce vers eſt ainſi dans l'édition de 1608. & il doit être ainſi, à moins qu'on n'aime mieux lire: *Ne couche rien de moins.* D'autres éditions portent: *Ne couche de rien moins de l'immortalité.* C'eſt-à-dire, *Ne viſe, n'aſpire à rien moins qu'à l'immortalité.*

Mais, Comte, que sert-il d'en entrer en colere ?
Puis que le temps le veut, nous n'y pouvons rien faire.
Il faut rire de tout : aussi bien ne peut-on
Changer chose en Virgile ou bien l'autre en Platon.

Quel plaisir penses-tu que dans l'ame je sente,
Quand l'un de ceste troupe, en audace insolente,
Vient à Vanves à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnasse François, & boire de son eau ;

REMARQUES.

—*Nous n'y pouvons rien faire.*) Edit. de 1642. & suivantes : *Nous n'y pouvons que faire.*

*Changer chose en Virgile, ou bien l'autre en Platon.*) Le sens de ce vers est obscur. On avoit mis dans l'édition de 1642. *Changer chose en Virgile, ou reprendre Platon* ;& dans celle de 1655. *Changer rien dans Virgile, ou reprendre en Platon*:leçon qui a été suivie dans l'édition de 1667. Mais il faut retenir la premiere leçon, qui offre un sens bon & suivi, qui est tel : *Il faut rire de tous ces ridicules qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes. Aussi bien seroit ce inutilement qu'on voudroit faire* de chose, *c'est-à-dire*, d'un Tel, *mauvais Poëte, un Virgile ; ou d'un Tel, mauvais Philosophe, un Platon.* C'est le cas du Proverbe, *Non ex omni ligno fit Mercurius.* A quoi sert de critiquer les mauvais Ecrivains, puisque nous ne les rendrons pas meilleurs ; & qu'en les critiquant nous n'en ferons ni des Virgiles, ni des Platons ?

L'expression de Regnier auroit été bien moins obscure, s'il avoit écrit :

*Changer l'un en Virgile, ou bien l'autre en Platon.*

*Vient à Vanves.*) Village près de Paris, qu'on appelle aujourd'hui *Vanvre.* Ce Village est renommé pour le beurre excellent qu'il fournit.

Que froidement receu, on l'escoute à grand peine;
Que la Muse en groignant luy deffend sa fontaine;
Et se bouchant l'oreille au récit de ses vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de travers;
Et pour fruit de sa peine aux grands vents dispersée,
Tous ses papiers servir à la chaise percée?

Mais comme eux je suis Poëte, & sans discretion
Je deviens importun avec présomption.
Il faut que la raison retienne le caprice,
Et que mon vers ne soit qu'ainsi qu'un exercice
Qui par le jugement doit estre limité,
Selon que le requiert, ou l'âge ou la santé.

REMARQUES.

*Hic truncis ubi burra fluunt Vanvaa cavatis.*

Ant. de Arena, Poëma Macaronic. de bello Huguenotico. François I. pour se mocquer de la longue Liste de titres qu'étaloit l'Empereur Charles-quint, ne prenoit d'autre qualité, dans ses réponses, que celle de Roi de France, Seigneur de Gonesse, & de *Vanves*. Au reste ce vers 201. fait présumer que le Comte de Cramail avoit une maison à Vanvre, & que cette maison étoit ouverte aux Gens de Lettres, & aux Poëtes célébres.

*Que froidement reçeu, on l'escoute.*) L'hiatus qui se trouve à la césure de ce vers, pouvoit se sauver facilement, en mettant: *Que reçeu froidement.* Mais du tems de Regnier la rencontre de deux voyeles dans les vers, n'étoit pas regardée comme un défaut.

*Tous ses papiers servir à la chaise percée.*) Si, au lieu du premier mot, *Tous*, on lisoit, *Vont*, le sens paroîtroit plus net.

Je ne sçay quel Démon m'a fait devenir Poëte :
Je n'ay, comme ce Grec, des Dieux grand interprete,
Dormy sur Helicon, où ces doctes mignons
Naissent en une nuict, comme les champignons.
Si ce n'est que ces jours, allant à l'adventure,
Resvant comme un oyson allant à la pasture,
A Vanves j'arrivay, où suivant maint discours,
On me fit au jardin faire cinq ou six tours.
Et comme un Conclaviste entre dans le conclave,
Le sommelier me prit, & m'enferme en la cave,
Où beuvant, & mangeant, je fis mon coup d'essay;
Et où, si je sçay rien, j'appris ce que je sçay.
Voila ce qui m'a fait, & Poëte, & Satyrique,
Réglant la médisance à la façon antique.
Mais à ce que je voy, simpatisant d'humeur,
J'ay peur que tout à fait je deviendray rimeur.
J'entre sur ma loüange, & bouffy d'arrogance,
Si je n'en ay l'esprit, j'en auray l'insolence.
Mais retournons à nous, & sages devenus,
Soyons à leurs despens un peu plus retenus.

REMARQUES.

*Je n'ay, comme ce Grec, des Dieux grand interprete*, &c.) On raconte, qu'Hésiode s'étant endormi sur le mont Hélicon, & qu'ayant bû de l'eau d'Hippocrene, il devint Poëte, par une faveur singuliere des Muses. Il a composé un Poëme intitulé la Théogonie, ou la naissance des Dieux.

Or, Comte, pour finir, ly doncq' ceste Satyre,
Et voy ceux de ce temps que je pince sans rire;
Pendant qu'à ce printemps retournant à la Cour,
J'iray revoir mon maistre, & luy dire bon-jour.

REMARQUES.

*Et voy ceux de ce temps que je pince sans rire.* ) Ces derniers mots font allusion à un jeu d'enfans assez connu: *Je vous pince sans rire.*

*J'iray revoir mon maistre.*) Voyez la Note sur le vers 61.



# A MONSIEUR LE MARQUIS DE CŒUVRES.

## SATIRE III.

MARQUIS, que doy-je faire en ceste incertitude?
Dois-je las de courir me remettre à l'estude,
Lire Homere, Aristote, & disciple nouveau,
Glaner ce que les Grecs ont de riche, & de beau;
Reste de ces moissons que Ronsard, & Desportes,
Ont remporté du champ sur leurs espaules fortes;

REMARQUES.

François Annibal d'Estrées, Marquis de Cœuvres, frere de la belle Gabrielle, Duchesse de Beaufort; s'est rendu célebre par ses Ambassades, sur tout par celle de Rome. Il fut fait Maréchal de France en 1624. & depuis ce temps-là on le nomme le Maréchal d'Etrées. Il mourut à Paris le 5. de May 1670. âgé d'environ cent ans.

Dans cette Satire, Regnier délibere, s'il doit s'engager à la Cour, ou se remettre à l'étude.

——*Ronsard & Desportes.*) Pierre de Ronsard, & Philippes Desportes, Poëtes fameux. Ronsard, surnommé le Prince des Poëtes François, fut fort estimé non seulement des Savans de son siecle, mais encore des Rois Henri II. François II. Charles IX. & Henri III. Il mourut en 1585. âgé de 61 ans. L'Abbé Desportes étoit natif de Chartres, & oncle de Regnier. Il fut Chanoine de la Sainte Chapelle, Abbé de Tiron, de Bonport, de Josaphat, des Vaux de Cernay & d'Aurillac. Il mourut en 1606.

Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entassé,
Esgallant leurs honneurs, aux honneurs du passé ?
Ou si, continuant à courtiser mon Maître,
Je me doy jusqu'au bout d'espérance repaistre,
Courtisan morfondu, frénétique & resveur,
Portrait de la disgrace, & de la defaveur ;
Puis, sans avoir du bien, troublé de resverie,
Mourir dessus un coffre en une hostellerie,
En Toscane, en Savoye, ou dans quelque autre lieu,
Sans pouvoir faire paix, ou tresve avecques Dieu ?
Sans parler je t'entends : il faut suivre l'orage ;
Aussi bien on ne peut où choisir avantage.
Nous vivons à tastons, & dans ce monde icy
Souvent avecq' travail on poursuit du soucy :
Car les Dieux courroussez contre la race humaine
Ont mis avecq' les biens, la sueur & la peine.
Le monde est un berlan ou tout est confondu.
Tel pense avoir gaigné qui souvent a perdu.
Ainsi qu'en une blanque où par hazard on tire ;
Et qui voudroit choisir souvent prendroit le pire.

REMARQUES.

——*A courtiser mon maistre.* ) Voyez la Note sur le vers 61. de la Satire précedente.

*En Toscane, en Savoye.* ) Notre Poëte avoit passé par ces Pays-là, dans son voyage de Rome. Il y a apparence que cette Satire ne fut faite qu'après son retour.

Tout despend du destin, qui sans avoir esgard,
Les faveurs & les biens en ce monde départ.
  Mais puis qu'il est ainsi que le sort nous emporte,
Qui voudroit se bander contre une loy si forte ?
Suivons doncq' sa conduite en cet aveuglement.
Qui peche avecq' le Ciel peche honorablement.
Car penser s'affranchir, c'est une resverie.
La liberté par songe en la terre est chérie.
Rien n'est libre en ce monde, & chaque homme dé-
pend.
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus
grand.
Tous les hommes vivants sont icy bas esclaves ;
Mais suivant ce qu'ils sont ils different d'entraves.
Les uns les portent d'or, & les autres de fer :
Mais n'en desplaise aux vieux : ny leur philosopher,
Ny tant de beaux escrits, qu'on lit en leurs escoles,
Pour s'affranchir l'esprit ne sont que des paroles.
  Au joug nous sommes nez, & n'a jamais esté
Homme qu'on ait veu vivre en pleine liberté.
  En vain me retirant enclos en une estude,
Penscroy-je laisser le joug de servitude ;
Estant serf du desir d'apprendre, & de sçavoir,
Je ne feroy sinon que changer de devoir.
C'est l'arrest de nature, & personne en ce monde
Ne sçauroit contrôler sa sagesse profonde.

Puis, que peut-il servir aux mortels icy bas,
Marquis, d'estre sçavant, ou de ne l'estre pas ?
Si la science pauvre, affreuse & mesprisée
Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée ;
Si les gens de Latin, des sots sont denigrez,
Et si l'on n'est Docteur sans prendre ses degrez ?
Pourveu qu'on soit morgant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand pannache,
Qu'on parle barragoüyn, & qu'on suive le vent :
En ce temps du jourd'huy l'on n'est que trop sçavant.

## REMARQUES.

*Si la Science pauvre, affreuse & mesprisée, &c.*) Notre Poëte a parodié ces deux vers, dans le second Discours au Roy, vers 111 & 112. Joachim du Bellay, Sonnet à Remy Belleau :

*La Science à la table est des Seigneurs prisée,*
*Mais en chambre, Belleau, elle sert de risée.*

*Qu'on parle barragoüyn, & qu'on suive le vent.*) Regnier a semé ses Poësies de ces façons de parler populaires & passageres. Sorel l'en a repris dans ses Remarques sur le XIV. Livre du *Berger Extravagant*, p. 553. « Que si au reste, *dit-il*, « j'ay quelques proverbes, « tous ceux qui parlent « bien, les disent aussi bien « que moy. Que seroit-ce « donc, si je disois comme « Renyer : *C'est pour vostre* « *beau nez que cela se fait* ; « *Vous parlez barragouin* ; « *Vous nous faites des bonadiez* ; *Vous mentez par* « *vostre gorge* ; *Vous faites* « *la figue aux autres* ; *Je ré-* « *ponds d'un ris de Saint* « *Médard* ; *Je suis parmy* « *vous comme un homme*

Du ſiecle les mignons, fils de la poulle blanche,
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche;
En credit eſlevez ils diſpoſent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoy, me diras-tu, il t'en faut autant faire.
Qui oſe, a peu ſouvent la fortune contraire.
Importune le Louvre, & de jour, & de nuict,
Perds pour t'aſſujettir & la table, & le lict:
Sois entrant, effronté, & ſans ceſſe importune:
En ce temps l'impudence eſleve la fortune.

Il eſt vray, mais pourtant je ne ſuis point d'avis
De deſgager mes jours pour les rendre aſſervis,

REMARQUES.

« *ſans verd.* Voila les meilleurs mots de ce Poëte Satyrique; mais je n'en voudrois pas uſer: car poſſible que d'icy à dix ans l'on ne les entendra plus; & dès maintenant il y a pluſieurs perſonnes qui ne les entendent pas.

*Du ſiécle les mignons.*) Du temps de Regnier, on diſoit *Mignon*, pour Favori: *Les Mignons du Roy.*

Même vers. *Fils de la poulle blanche.*) Expreſſion tirée du Proverbe Latin: *Gallinæ filius albæ.* Juven. Sat. 13. v. 141. Voyez les Adages d'Eraſme, p. m. 67.

*Que le fils de la poule blanche,*
*L'heureux Seigneur d'Angervilliers*, &c.

Dit Mr. l'Abbé Regnier Deſmarais, dans une Lettre à Madame Deſmarets.

*Sois entrant, effronté.*) *Entrant*, hardi, entreprenant. Notre Auteur employe le même mot ci-après, vers 94. *Je ne ſuis point entrant,*

Et souz un nouvel astre aller, nouveau Pilotte,
Conduire en autre mer, mon navire qui flotte,
Entre l'espoir du bien, & la peur du danger,
De froisser mon attente, en ce bord estranger.
Car pour dire le vray, c'est un pays estrange,
Où comme un vray Prothée à toute heure on se change;
Où les loix par respect sages humainement,
Confondent le loyer avecq' le chastiment;
Et pour un mesme fait, de mesme intelligence,
L'un est justicié, l'autre aura récompence.
Car selon l'interest, le crédit ou l'appuy
Le crime se condamne, & s'absout aujourd'huy.
Je le dy sans confondre en ces aigres remarques
La clémence du Roy, le miroir des Monarques,
Qui plus grand de vertu, de cœur & de renom,
S'est acquis de Clément, & la gloire, & le nom.
Or, quant à ton conseil qu'à la Cour je m'engage,
Je n'en ay pas l'esprit, non plus que le courage.

REMARQUES.

*L'un est justicié, l'autre aura récompense.*) Juven. Sat. 13. v. 104.

——— *Multi*
*Committunt eadem diverso crimina fato:*
*Ille crucem pretium sceleris tulit, hic diadema.*

*Or, quant à ton conseil qu'à la Cour je m'engage,* &c.) Ce qui suit est imité de Juvenal, Sat. 3. v. 41.

Il faut trop de ſçavoir, & de civilité,
Et, ſi j'oſe en parler, trop de ſubtilité.
Ce n'eſt pas mon humeur, je ſuis mélancolique,
Je ne ſuis point entrant, ma façon eſt ruſtique;
Et le ſurnom de bon me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ay pas l'eſprit d'eſtre meſchant.

## REMARQUES.

*Quid Romæ faciam? mentiri neſcio*, &c.

Voyez Martial, Liv. 3. Ep. 38. *Atria magna colam*, &c.

*Et le ſurnom de bon.*) C'eſt effectivement le ſurnom qu'on donnoit à notre Poëte, & qui s'eſt perpétué juſqu'à nous: car on dit encore, *Le bon Regnier*. Au reſte, la bonté n'eſt point incompatible avec l'eſprit de la Satire: témoin nos deux plus célebres Satiriques, Regnier, & Boileau. Celui-ci, ſelon lui-même, & ſelon la vérité,

*Fut un Eſprit doux, ſimple, ami de l'Equité,*
*Qui cherchant dans ſes vers la ſeule vérité,*
*Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices.* Ep. X.

Horace étoit doux, affable, & poli. A l'égard de Perſe, l'Auteur de ſa vie, aſſûre, que ce Poëte ſatirique étoit *morum leniſſimorum, verecundiæ virginalis, formæ pulchræ, pietatis erga matrem, & ſororem, & amitam, exemplo ſufficientis. Fuit frugi & pudicus.*

Même vers. *Me va-t-on reprochant.*) Dans toutes les éditions il y a: *Me va tout reprochant*, ce qui eſt une faute remarquable. J'ai mis: *me va-t-on reprochant*, qui m'a paru la ſeule bonne leçon, & la leçon même de l'Auteur. Vraiſemblablement il l'avoit écrit ainſi; mais dans la premiere édition de 1608. l'Imprimeur avoit mis, *me va tou*, par le renverſement de la Lettre *n*, changée en *u*: ſur quoi les Imprimeurs, dans les

Et puis, je ne ſçaurois me forcer ny me feindre,
Trop libre en volonté je ne me puis contraindre :
Je ne ſçaurois flatter, & ne ſçay point comment
Il faut ſe taire accort, ou parler fauſſement,
Benir les favoris de geſte & de parolles,
Parler de leurs ayeux, au jour de Cerizolles,
Des hauts faits de leur race, & comme ils ont aquis
Ce titre avecq' honneur de Ducs, & de Marquis.

Je n'ay point tant d'eſprit pour tant de menterie :
Je ne puis m'adonner à la cageollerie :
Selon les accidents, les humeurs, ou les jours,
Changer comme d'habits tous les mois de diſcours.
Suivant mon naturel je hay tout artifice,
Je ne puis deſguiſer, la vertu, ny le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'un propos menteur;
Dire, pardieu, Monſieur, je vous ſuis ſerviteur;

REMARQUES.

éditions ſuivantes, ont cru qu'il falloit, *tout.*

——— *Au jour de Cerizoles.*) *Au jour* pour à la *Journée.* Bataille fameuſe, gagnée en 1545. par l'armée de François I. commandée par le Duc d'Enguien, ſur celle de l'Empereur Charlequint. On dit abſolument, *Journée* pour *Bataille. Le vendredi* 11. *Mars* 1523. *fut faite une proceſſion grande, & ce à Saint Germain de l'Auxerrois, pour ce que nos gens devoient avoir Journée delà les Monts celui jour.* MS. des Mém. de Paris cité par Borel. Les Latins diſoient auſſi *Dies*, pour *Journée*, ou *Bataille.*

Pour

Pour cent bonadiez s'arrester en la ruë,
Faire sus l'un des pieds en la sale la gruë ;
Entendre un marjollet qui dit avecq' mespris,
Ainsi qu'asnes, ces gens sont tous vestus de gris,
Ces autres verdelets aux perroquets ressemblent,
Et ceux cy mal peignez devant les Dames tremblent :
Puis au partir de là, comme tourne le vent,
Avecques un bon-jour amis comme devant.
Je n'entends point le cours du Ciel, ni des planetes,
Je ne sçay deviner les affaires secretes,
Connoistre un bon visage, & juger si le cœur
Contraire à ce qu'on voit, ne seroit point mocqueur.

REMARQUES.

*Pour cent bonadiez.*) Mot francisé, du Latin *Bona Dies*, bon jour. On fait aussi ce mot *bonadiez* de trois syllabes ; c'est pourquoi dans l'édition de 1642. & dans les éditions suivantes, on a mis, *Et pour cent bonadiez.* Le même mot, réduit à trois syllabes, avoit été employé dans le Testament de Pathelin : *Quand on me disoit bonadies.* Rabelais, L. 1. c. 19. fait dire à Janotus de Bragmardo, *mna dies*, pour *bona dies* ; & il le fait dire ainsi, pour charger le ridicule de la Harangue Latine qu'il met dans la bouche de cet Orateur, ou pour se moquer de la prononciation vicieuse, qui régnoit dans les Ecoles, comme l'a conjecturé le Commentateur de Rabelais.

*Je n'entends point le cours du Ciel, ny des Planetes.*) Juvenal, Sat. 3. v. 42.

*Motus astrorum ignoro.*

De porter un poullet je n'ay la suffisance ;
Je ne suis point adroit, je n'ay point d'éloquence
Pour colorer un fait, ou destourner la foy,
Prouver qu'un grand amour n'est suject à la loy,
Suborner par discours une femme coquette,
Luy conter des chansons de Jeanne, & de Paquette ;
Desbaucher une fille, & par vive raisons
Luy monstrer comme Amour fait les bonnes maisons,
Les maintient, les esleve, & propice aux plus belles
En honneur les avance, & les fait Damoyselles ;
Que c'est pour leur beaux nez que se font les ballets ;
Qu'elles sont le subject des vers, & des poullets ;

REMARQUES.

*De porter un poulet.*) Billet doux, Lettre d'amour. Juvenal, Sat. 3. v. 45.

——*Ferre ad nuptam quæ mittit adulter,*
*Quæ mandat, norunt alii.*

On lit dans le Glossaire Bourguignon, au mot *Poulô*, que *Poulet*, en ce sens-là, n'a guere été en usage, parmi nous, que depuis 1610. jusqu'à 1670. tout au plus. Mais nous trouvons des exemples un peu plus anciens de ce mot : car on fait dire à Henry IV. en 1597. que Mademoiselle de Guise sa niece, *aimoit bien autant les Poulets en papier, qu'en fricassée.* Mém. de Sully, Part. 2. p. 114. Et alors on appelloit *Porte-poulet*, un Entremetteur d'amour. *ibid. Tome 2. ch. 82. p.* 248.

*Lui conter des chansons de Jeanne & de Paquette.*) Façon de parler populaire, pour marquer les discours que l'on tient du tiers & du quart ; de celle ci, & de celle-là.

Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante ;
Qu'elles ont à leur ſuite une trouppe béante
De langoureux tranſis ; & pour le faire court,
Dire qu'il n'eſt rien tel qu'aimer les gens de Court :
Allégant maint exemple en ce ſiecle où nous ſommes,
Qu'il n'eſt rien ſi facile à prendre que les hommes ;
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy,
Pourveu qu'elle ſoit riche, & qu'elle ait bien dequoy.
Quand elle auroit ſuivy le camp à la Rochelle,
S'elle a force ducats elle eſt toute pucelle.
L'honneur eſtropié, languiſſant, & perclus,
N'eſt plus rien qu'un idole en qui l'on ne croit plus.
  Or pour dire cecy il faut force miſtere ;
Et de mal diſcourir il vaut bien mieux ſe taire.
Il eſt vray que ceux-là qui n'ont pas tant d'eſprit,
Peuvent mettre en papier leur dire par eſcrit ;
Et rendre par leurs vers, leur Muſe maquerelle ;
Mais, pour dire le vray, je n'en ay la cervelle.
  Il faut eſtre trop prompt, eſcrire à tous propos,
Perdre pour un Sonnet, & ſommeil, & repos.

REMARQUES.

*Quand elle auroit ſuivi le camp à la Rochelle.*) Les Calviniſtes s'étant emparez de la Rochelle, cette ville fut aſſiegée en 1573. par Henri Duc d'Anjou, frere du Roi Charles IX. Mais Henri, ayant été appellé à la couronne de Pologne, abandonna ce Siege.

Puis ma Muſe eſt trop chaſte, & j'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner un ouvrage.
Pour moy j'ay de la court autant comme il m'en faut:
Le vol de mon deſſein ne s'eſtend point ſi haut:
De peu je ſuis content, encore que mon maiſtre
S'il luy plaiſoit un jour mon travail reconnoiſtre
Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen
D'eſlever ma fortune & me faire du bien.
Ainſi que ſa Nature à la vertu facile
Promet que mon labeur ne doit eſtre inutile,
Et qu'il doit quelque jour, malgré le ſort cuiſant,
Mon ſervice honorer d'un honneſte preſent,
Honneſte, & convenable à ma baſſe fortune,
Qui n'abaye, & n'aſpire, ainſi que la commune,
Après l'or du Perou; n'y ne tend aux honneurs,
Que Rome départit aux vertus des Seigneurs.
Que me ſert de m'aſſeoir le premier à la table,
Si la faim d'en avoir me rend inſatiable?
Et ſi le faix léger d'une double Eveſché
Me rendant moins contant me rend plus empeſché?

REMARQUES.

*Et ſi le faix d'une double Eveſché*, &c.) Alluſion à ces vers de Ronſard, addreſſez au Miniſtre de Mont-Dieu:

*Or ſus, mon frere en Chriſt, tu dis que je ſuis Prêtre;*
*J'atteſte l'Eternel que je le voudrois être,*
*Et d'avoir tout le dos & le chef empêché*
*Deſſous la peſanteur d'une bonne Evêché.*

Si la gloire & la charge à la peine adonnée
Rend ſouz l'ambition mon ame infortunée ?
Et quand la ſervitude a pris l'homme au colet,
J'eſtime que le Prince eſt moins que ſon valet.
C'eſt pourquoy je ne tends à fortune ſi grande :
Loin de l'ambition, la raiſon me commande ;
Et ne prétends avoir autre choſe ſinon
Qu'un ſimple bénéfice, & quelque peu de nom :
Afin de pouvoir vivre, avec quelque aſſeurance,
Et de m'oſter mon bien, que l'on ait conſcience.
 Alors vrayment heureux, les livres feüilletant,
Je rendrois mon deſir, & mon eſprit content.
Car ſans le revenu l'eſtude nous abuſe,
Et le corps ne ſe paiſt aux banquets de la Muſe.
Ses mets ſont de ſçavoir diſcourir par raiſon,
Comme l'ame ſe meut un temps en ſa priſon ;
Et comme délivrée elle monte divine
Au Ciel, lieu de ſon eſtre, & de ſon origine ;
Comme le Ciel mobile, eſternel en ſon cours,
Fait les ſiecles, les ans, & les mois, & les jours ;
Comme aux quatre Elements, les matieres encloſes,
Donnent, comme la mort, la vie à toutes choſes.

REMARQUES.

Aujourd'hui *Evêché*, eſt du genre maſculin. Voyez la Remarque ſur le vers 162. de la Satire précédente.

Comme premierement les hommes disperſez,
Furent par l'armonie, en troupes amaſſez,
Et comme la malice en leur ame gliſſée,
Troubla de nos ayeux l'innocente penſée;
D'où naſquirent les loix, les bourgs, & les citez,
Pour ſervir de gourmette à leurs meſchancetez;
Comme ils furent enfin réduits ſous un Empire,
Et beaucoup d'autre plats qui ſeroient longs à dire.
Et quand on en ſçauroit ce que Platon en ſçait,
Marquis, tu n'en ſerois plus gras, ny plus refait.
Car c'eſt une viande en eſprit conſommée,
Légere à l'eſtomach, ainſi que la fumée.
 Sçais tu, pour ſçavoir bien, ce qu'il nous faut ſçavoir?
C'eſt s'affiner le gouſt, de cognoiſtre & de voir,
Apprendre dans le monde, & lire dans la vie,
D'autres ſecrets plus fins que de Philoſophie;
Et qu'avecq' la ſcience il faut un bon eſprit.
 Or entends à ce point ce qu'un Grec en eſcrit:

REMARQUES.

*Et beaucoup d'autres plats.*) *Et beaucoup d'autres faits*, dans l'édition de 1642. & dans les ſuivantes.

*Or entends à ce point ce qu'un Grec en eſcrit.*) Regnier ſuppoſe que cette Fable étoit originairement Grecque, parce que les Fables le ſont preſque toutes. Celle-ci pourtant n'eſt pas du nombre, autant qu'on en peut juger par les citations que Ménage a curieu-

Jadis un loup, dit-il, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort rencontre une Lionne,
Rugissante à l'abord, & qui montroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
Furieuse elle approche, & le loup qui l'advise,
D'un langage flateur luy parle & la courtise :
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.
Luy, dy-je, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.

REMARQUES.

sement ramassées là dessus, pag. 9. & 34. de ses *Modi di dire*, à la fin de ses Origines Italiennes, édition de Geneve, où il cite trois Auteurs Italiens, qui ont raconté cette Fable, chacun à leur maniere : ce qui fait comprendre que Regnier étant à Rome l'avoit pû lire dans leurs Ecrits. Ces trois Auteurs sont celui du *Novelliere antico*, Novella 91. Stefano Guazzo; dans ses Dialogues, & Scipione Ammirato dans ses Proverbes.

*Jadis un loup ...... rencontre une Lionne.* ) Selon les trois Auteurs Italiens qu'on vient de citer, les Acteurs de cette Fable, sont le Renard, le Loup, & le Mulet. La Fontaine, qui l'a mise en vers François, L. 5. fab. 8. introduit le Cheval & le Loup. Elle est aussi d'une autre maniére, sous le nom du Renard, du loup, & du Cheval, dans le Recueil imprimé chez Barbin, en 1694. liv. -. Fab. 17. Ménage l'a tournée en vers Latins, dans ses *modi di dire*, p. 34.

*Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.* ) La Fontaine de la Fable du Loup & de l'Agneau :

*La raison du plus fort est toûjours la meilleure.*

Mais enfin le hazard ſi bien le ſecourut,
Qu'un mulet gros & gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent diſpos, croyant la table preſte,
Et s'approchent tous deux aſſez près de la beſte.
Le loup qui la connoiſt, malin, & deffiant,
Luy regardant aux pieds, lui parloit en riant :
D'où es-tu ? qui es-tu ? quelle eſt ta nourriture,
Ta race, ta maiſon, ton maiſtre, ta nature ?
Le mulet eſtonné de ce nouveau diſcours,
De peur ingenieux, aux ruſes eut recours ;
Et comme les Normans, ſans luy reſpondre ; voire :
Compere, ce dit-il, je n'ay point de mémoire.
Et comme ſans eſprit ma grand-mere me vit,
Sans m'en dire autre choſe, au pied me l'eſcrivit.
Lors il leve la jambe au jarret ramaſſée ;
Et d'un œil innocent il couvroit ſa penſée,

REMARQUES.

*Et comme les Normans, ſans lui répondre, voire.*) Le Mulet lui répondit en Normand. *Voire* eſt un adverbe affirmatif, fort uſité en Normandie, qui ſignifie *vraiment.*

*Compere, ce dit-il,*) C'eſt ainſi qu'il faut lire ſuivant l'Edition de 1608. On avoit mis, *Et comme, ce dit-il*, dans toutes les Editions ſuivantes avant celle de 1642. ce qui eſt une faute d'autant plus groſſiere, qui il y auroit trois vers de ſuite qui commenceroient par *Et comme.* Dans celle de 1645, *Mais comment, ce dit-il.*

Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup qui l'apperçoit, se leve de devant,
S'excusant de ne lire, avecq' ceste parolle,
Que les loups de son temps n'alloient point à l'écolle.
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage & le dessein,
S'approche, plus sçavante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, & du grand coup qu'il tire,
Luy enfonce la teste, & d'une autre façon,
Qu'elle ne sçavoit point, lui apprit sa leçon.
Alors le loup s'enfuit voyant la beste morte;
Et de son ignorance ainsi se réconforte :
N'en desplaise aux Docteurs, Cordeliers, Jacobins,
Pardieu les plus grands Clercs ne sont pas les plus fins.

REMARQUES.

*S'approche, plus savante, en volonté de lire.*) Les trois Auteurs Italiens, cités sur le vers 216. ajoutent, que le Loup crut que les cloux attachés au fer du Mulet, étoient des Lettres.

*Pardieu les plus grands Clercs ne sont pas les plus fins.*) Ce vers est composé de monosyllabes. Il est proverbial, & on l'exprime par ce mauvais Latin : *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.* Rabelais, L. 1. c. 24. Autrefois, *Clerc* signifioit un homme de Lettres. Les Italiens ont un proverbe semblable : *Tutti quei ch'anno lettere, non son' savi.* Voyez la Note sur le vers 19. de la Satire XIII.

# A MONSIEUR MOTIN.

## SATIRE IV.

Motin, la Muse est morte, ou la faveur pour elle.
En vain dessus Parnasse Apollon on appelle,
En vain par le veiller on acquiert du sçavoir,
Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut avoir
Ny honneur, ny crédit, non plus que si nos peines
Estoient fables du peuple inutiles & vaines.

### REMARQUES.

Pierre Motin de la ville de Bourges, étoit des amis de l'Auteur, comme il paroît par l'Ode qui est à la tête des Satires de Regnier. On a imprimé les Poësies de Motin dans divers Recueils, avec celles de Malherbe, de Maynard, de Racan, &c. Balzac, Lettre 5. du 22. Livre, fait mention de certains vers Latins du P. Teron Jésuite, qu'Henri IV. ordonna à Motin de traduire. Mr. Despréaux parle de Motin comme d'un Poëte très-froid. *V. le vers* 40. *du* 4. *Chant de l'Art poëtique, & les Remarques.*

Cette Satire tend à prouver que les Sciences, & surtout la Poësie, bien loin d'être un moyen pour acquérir des Richesses, sont presque toujours des obstacles à la fortune.

Or va, romps toy la teste, & de jour & de nuict
Pallis dessus un livre, à l'appétit d'un bruict
Qui nous honore après que nous sommes souz terre;
Et de te voir paré de trois brins de lierre:
Comme s'il importoit, estans ombres là bas,
Que nostre nom vescust ou qu'il ne vescust pas.
Honneur hors de saison, inutile mérite,
Qui vivants nous trahit, & qui morts ne profite,
Sans soin de l'avenir je te laisse le bien
Qui vient à contre-poil alors qu'on ne sent rien;
Puis que vivant icy de nous on ne fait conte,
Et que notre vertu engendre nostre honte.

Doncq' par d'autres moyens à la Cour familiers,
Par vice, ou par vertu, acquérons des lauriers;
Puis qu'en ce monde icy on n'en fait différence,
Et que souvent par l'un l'autre se récompense.

REMARQUES.

*Pallis dessus un livre.*) *Pallis*, lisez *Pâlis*. Perse, Sat. 4. *Juvat impalescere chartis.* Mr. Despréaux Sat. 8. vers 215. *Après cela, Docteur, va pâlir sur la Bible.*

*Qui nous honore après que nous sommes souz terre.*) Martial, I. Epigr. 26.

*Cineri gloria sera venit.*

*Et de te voir paré de trois brins de Lierre.*) La couronne de lierre étoit donnée aux Poëtes. Horace, Liv. I. Ep. 3.

*Prima feres hederæ victricis præmia.*

Aprenons à mentir, mais d'une autre façon
Que ne fait Calliope, ombrageant sa chanson
Du voile d'une fable, afin que son mystére
Ne soit ouvert à tous, ny cognu du vulgaire.
Apprenons à mentir, nos propos desguiser,
A trahir nos amis, nos ennemis baiser,
Faire la cour aux grands, & dans leurs antichambres,
Le chapeau dans la main, nous tenir sur nos membres,
Sans oser ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir,
Et nous couchant au jour, leur donner le bon-soir.
Car puisque la fortune aveuglément dispose
De tout, peut-estre enfin aurons nous quelque chose
Qui pourra destourner l'ingratte adversité,
Par un bien incertain à tastons débité:
Comme ces Courtisans qui s'en faisant accroire,
N'ont point d'autre vertu sinon de dire, voire.
Or laissons doncq' la Muse, Apollon, & ses vers,
Laissons le luth, la lyre, & ces outils divers,
Dont Apollon nous flatte, ingratte frénésie!
Puisque pauvre & quaymande on voit la poësie,

REMARQUES.

*Puisque pauvre & quaymande*) Edition de 1608. *quémande*. On écrit *caimande*, de *caimander*, formé du Latin *mendicare*, par transposition de lettres: *mendier*.

Où j'ay par tant de nuicts mon travail occupé.
Mais quoy ? je te pardonne, & si tu m'as trompé,
La honte en soit au siecle, où vivant d'âge en âge,
Mon exemple rendra quelqu'autre esprit plus sage.
Mais pour moy, mon amy, je suis fort mal-payé
D'avoir suivy cet Art. Si j'eusse estudié,
Jeune laborieux sur un banc à l'escole,
Galien, Hippocrate, ou Jason, ou Bartole,
Une cornette au col debout dans un parquet,
A tort & à travers je vendrois mon caquet :
Ou bien tastant le poulx, le ventre & la poictrine,
J'aurois un beau teston pour juger d'une urine ;
Et me prenant au nez, loûcher dans un bassin,
Des ragousts qu'un malade offre à son Médecin ;

REMARQUES.

*Une cornette au col, &c.*) On a appelé Cornette, le Chaperon que les Docteurs & les Avocats portoient autrefois sur leur téte ; dans la suite, on le mit autour du cou, comme le dit notre Auteur ; & maintenant on le porte sur l'épaule. Ce nom de *Cornette* lui est venu, de ce que ses extrémités formoient deux petites cornes.

*Je vendrois mon caquet.*) Sénéca :

*Hic clamori rabiosa fori*
*Jurgia vendens.*

*J'aurois un beau teston.*) Ancienne Monnoye de France, qu'on a commencé à fabriquer sous le regne de Louis XII. & qui fut abolie en 1575. par Henri III. Elle valoit environ quinze sous, & étoit appellée *Teston*, parce qu'elle représentoit au revers la tête du Roy.

En dire mon advis, former une ordonnance,
D'un réchape s'il peut, puis d'une révérence,
Contre-faire l'honneste, & quand viendroit au point,
Dire, en serrant la main, Dame il n'en falloit point.
Il est vray que le Ciel, qui me regarda naistre,
S'est de mon jugement tousjours rendu le maistre;
Et bien que, jeune enfant, mon pere me tansast,
Et de verges souvent mes chansons menassast,
Me disant de despit, & bouffy de colére:
Badin, quitte ces vers, & que pense-tu faire?
La Muse est inutile; & si ton oncle a sceu
S'avancer par cet Art; tu t'y verras deceu.

REMARQUES.

*Dire, en serrant la main, Dame il n'en falloit point.*) Rabelais, Liv. 3. ch. 33. parlant d'un Médecin *Rondibilis*, dont le vrai nom étoit *Rondelet*, dit, que Panurge le voulant consulter, *luy mit à la main, sans mot dire, quatre Nobles à la roze*, qui estoient quatre piéces d'or. *Rondibilis les print très-bien; puis lui dit en effroy, comme indigné: hé, hé, hé, Monsieur, il ne falloit rien. Grandmercy toutefois. De meschantes gens jamais je ne prends rien*, &c.

*C'est de mon jugement.*) De mon génie.

*Et bien que, jeune enfant, mon pere me tansast.*) Ovide, Trist. 4. Eleg. 10.

*Sæpe pater dixit: studium quid inutile tentas?*
*Mæonides nullas ipse reliquit opes.*

*La Muse est inutile.* Allusion à cette façon de parler: *Les Muses nous amusent.* V. Ménage au mot, *Muser.*

*Et si ton oncle a sceu*, &c. Philippe Desportes, oncle de Regnier, Poëte fameux sous le regne de Charles IX. &

Un mesme astre tousjours n'esclaire en ceste terre :
Mars tout ardent de feu nous menasse de guerre,

REMARQUES.

d'Henry III. Le métier de la Poësie lui avoit fait une fortune à laquelle aucun autre Poëte n'est peut-être jamais parvenu. Claude Garnier dans sa *Muse infortunée*, & Colletet, rapportent que Charles IX. donna à Desportes huit cens écus d'or pour la petite piece du Rodomont ; & Henri III. dix mille écus d'argent comptant, pour mettre au jour un très-petit nombre de Sonnets. Balzac, dans un de ses *Entretiens*, dit que l'Amiral de Joyeuse donna à Desportes une Abbaye pour un Sonnet ; & que la peine qu'il prit à faire des vers, lui acquit un loisir de dix mille écus de rente. « Mais « *ajoute Balzac*, dans cette « même cour, où l'on exer-« çoit de ces libéralités, & « où l'on faisoit de ces for-« tunes, plusieurs Poëtes « étoient morts de faim, « sans conter les Orateurs « & les Historiens, dont le « destin ne fut pas meilleur. « Dans la même Cour Tor-« quato Tasso a eu besoin « d'un Ecu, & l'a demandé « par aumône à une Dame « de sa connoissance. Il rap-« porta en Italie l'habille-« ment qu'il avoit apporté « en France, après y avoir « fait un an de séjour. Et « toutefois je m'assure qu'il « n'y a point de Stance de « Torquato Tasso, qui ne « vaille autant, pour le « moins, que le Sonnet qui « valut une Abbaye. Con-« cluons, *dit toujours Bal-« zac*, que l'exemple de « Mr. Desportes est un dan-« gereux exemple ; qu'il a « bien causé du mal à la na-« tion des Poëtes ; qu'il a « bien fait faire des Sonnets « & des Elégies à faux, bien « fait perdre des rimes & « des mesures. Ce loisir de « dix mille écus de rente, « est un écueil, contre le-« quel les espérances de dix « mille Poëtes, se sont bri-« sées. C'est un prodige de « ce temps-là ; c'est un des « miracles de Henri III. & « vous m'avouerez que les « miracles ne doivent pas « être tirés en exemple.

*Mars tout ardent de feu nous menasse de guerre.*)

Tout le monde frémit, & ces grands mouvements,
Couvent en leurs fureurs de piteux changements.
Pense-tu que le luth, & la lyre des Poëtes
S'accorde d'harmonie avecques les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extravaguant des musiques d'enfer ?
Toute chose a son regne, & dans quelques années,
D'un autre œil nous verrons les fieres destinées.
Les plus grands de ton temps dans le sang aguerris,
Comme en Thrace seront brutalement nourris,
Qui rudes n'aimeront la lyre de la Muse,
Non plus qu'une viele, ou qu'une cornemuse.
Laisse donc ce mestier, & sage prends le soin
De t'acquérir un Art qui te serve au besoin.
Je ne sçay, mon amy, par quelle prescience,
Il eut de nos destins si claire connoissance ;
Mais pour moy, je sçay bien que, sans en faire cas,
Je mesprisois son dire, & ne le croyois pas ;
Bien que mon bon Démon souvent me dist le mesme.
Mais quand la passion en nous est si extrême,

REMARQUES.

Les guerres civiles de la Ligue, qui avoient affligé la France pendant la jeunesse de Regnier.

*Comme en Thrace seront brutalement nourris.*) Mars, le Dieu de la Thrace, où il étoit particulierement adoré. *Thrace bello furiosa*, dit Horace.

Les advertiſſements n'ont ny force ny lieu ;
Et l'homme croit à peine aux parolles d'un Dieu.
Ainſi me tanſoit-il d'une parolle eſmeuë.
Mais comme en ſe tournant je le perdoy de veuë,
Je perdy la mémoire avecques ſes diſcours,
Et reſveur m'eſgaray tout ſeul par les deſtours
Des Antres & des Bois affreux & ſolitaires,
Où la Muſe, en dormant, m'enſeignoit ſes miſtéres,
M'apprenoit des ſecrets, & m'eſchauffant le ſein,
De gloire & de renom relevoit mon deſſein.
Inutile ſcience, ingrate, & meſpriſée,
Qui ſert de fable au peuple, & aux grands de riſée !
Encor' ſeroit-ce peu, ſi, ſans eſtre avancé,
L'on avoit en cet Art ſon âge deſpenſé,
Après un vain honneur que le temps nous refuſe ;
Si moins qu'une putain l'on n'eſtimoit la Muſe.
Euſſe-tu plus de feu, plus de ſoin, & plus d'Art,
Que Jodelle n'eut-oncq', des-Portes, ny Ronſard,
L'on te fera la mouë, & pour fruict de ta peine,
Ce n'eſt ce dira-t'on, qu'un Poëte à la douzaine.
Car on n'a plus le gouſt comme on l'eut autrefois.
Apollon eſt geſné par de ſauvages loix,

REMARQUES.

*M'apprenoit des ſecrets.* ) Ou *ſes ſecrets.* Edition de 1655. 1667.

Qui retiennent souz l'Art sa nature offusquée,
Et de mainte figure est sa beauté masquée.
Si pour sçavoir former quatre vers empoullez,
Faire tonner des mots mal joincts & mal collez,
Amy, l'on estoit Poëte, on verroit (cas estranges!)
Les Poëtes plus espois que mouches en vendanges.
Or que dès ta jeunesse Apollon t'ait apris,
Que Calliope mesme ait tracé tes escrits,
Que le neveu d'Atlas les ait mis sur la lyre,
Qu'en l'antre Thespéan on ait daigné les lire;

REMARQUES.

*Que le Neveu d'Atlas.*) Mercure, fils de Jupiter, & de la Nymphe Maïa, fille d'Atlas. Ainsi Mercure étoit petit-fils d'Atlas, *Nepos Atlantis*, Horace I. Ode 10. Mais *Nepos* ne signifie pas *Neveu* comme l'a traduit Regnier. V. Menage, Etymol. au mot *Neveu.*

Même vers. *Les ait mis sur la Lyre.*) Mercure fut l'inventeur de la Lyre: *curvæque lyræ parentem*: Horace dans la même Ode.

*Qu'en l'antre Thespéan on ait daigné les lire.*) Près du mont Hélicon, dans la Béotie, Province de la Grece, il y avoit une Ville nommée Thespies, *Thespiæ*, consacrée aux Muses, en l'honneur desquelles on y célébroit des jeux, & l'on donnoit des prix à ceux qui les avoient mérités par la beauté de leurs chants & de leurs vers. Ciceron dit, qu'on alloit voir par curiosité dans la ville de Thespies une belle figure de Cupidon, faite par Praxitele. *In Verrem*, *lib.* 4. *de Signis.* L'analogie semble demander qu'on dise *Thespien*, de *Thespies*, & non pas *Thespéan.* Cependant, comme la ville de Thespies est nommée Θέσπεια, 2. Iliad. vers 5. du *dénombrement des vaisseaux*, Regnier a très-bien pu former *Thespéan*, à la maniére de Ron-

Qu'ils tiennent du sçavoir de l'antique leçon,
Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson;
Si quelqu'un les regarde, & ne leur sert d'obstacle,
Estime, mon amy, que c'est un grand miracle.
L'on a beau faire bien, & semer ses escrits
De civette, bainjoin, de musc, & d'ambre gris:
Qu'ils soyent pleins, relevez, & graves à l'oreille,
Qu'ils facent sourciller les doctes de merveille;
Ne pense, pour cela, estre estimé moins fol,
Et sans argent contant, qu'on te preste un licol;
N'y qu'on n'estime plus (humeur extravagante!)
Un gros asne pourveu de mille escus de rente.
Ce mal-heur est venu de quelques jeunes veaux,
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux;
Et ravalant Phœbus, les Muses, & la grace,
Font un bouchon à vin du laurier de Parnasse;

REMARQUES.

sard, qui a dit *Grynéan*, *Pataréan*, &c. *L'Antre Thespéan*, c'est la grotte où les Muses font leur séjour. Le mot *Antre* donne souvent, parmi les Grecs & les Latins, une idée fort agréable.

*Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson.*) Mamert Patisson, natif d'Orléans, Imprimeur à Paris, très-habile dans sa profession, & savant en Grec, & en Latin. Il avoit épousé la veuve de Robert Estienne, pere de Henry, en 1580. & imprima plusieurs Livres qui sont fort recherchés, à cause des beaux caracteres & du beau papier qu'il y employoit. Il mourut avant l'année 1606. laissant Philippe Patisson, son fils, aussi Imprimeur.

A qui le mal de teste eſt commun & fatal,
Et vont bizarrement en poſte en l'hoſpital :
Diſant, s'on n'eſt hargneux, & d'humeur difficile,
Que l'on eſt meſpriſé de la troupe civile ;
Que pour eſtre bon Poëte, il faut tenir des fous,
Et deſirent en eux, ce qu'on meſpriſe en tous.
Et puis en leur chanſon, ſottement importune,
Ils accuſent les grands, le Ciel & la fortune,
Qui, fuſtez de leurs vers, en ſont ſi rebattus,
Qu'ils ont tiré cet art du nombre des vertus ;
Tiennent à mal d'eſprit leurs chanſons indiſcrettes,
Et les mettent au rang des plus vaines ſornettes.

Encore quelques grands, afin de faire voir,
De Mœcene rivaux, qu'ils aiment le ſçavoir,
Nous voyent de bon œil, & tenant une gaule,
Ainſi qu'à leurs chevaux, nous en flattent l'eſpaule ;
Avecque bonne mine, & d'un langage doux,
Nous diſent ſouriant : & bien que faictes vous ?
Avez vous point ſur vous quelque chanſon nouvelle ?
J'en vy ces jours paſſez de vous une ſi belle,
Que c'eſt pour en mourir : ha ! ma foy, je voy bien,
Que vous ne m'aimez plus, vous ne me donnez rien.

REMARQUES.

*Qui, fuſtez de leurs vers.*) Qui ſont *fournis* de leurs vers. Un homme *futé*, eſt celui qui ne manquant de rien, eſt en état de parer à tout. *Fuſt*, du Latin *Fuſtis*, bâton, s'eſt pris généralement pour *arme* ; & *Fûter*, pour *armer*, *affûter*, *garnir*, *équiper*.

Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainsi que l'ame pense ;
Et que c'est, mon amy, un grimoire & des mots,
Dont tous les Courtisans endorment les plus sots.
Mais je ne m'apperçoy que, trenchant du preud'homme,
Mon temps en cent caquets sottement je consomme;
Que mal instruit je porte en Broüage du sel,
Et mes coquilles vendre à ceux de Sainct Michel.
Doncques, sans mettre enchere aux sottises du monde,
Ny gloser les humeurs de Dame Fredegonde,

REMARQUES.

——*Je porte en Broüage du sel.*) Brouage, ville du Pays d'Aunis, très célebre par l'abondance & la bonté du sel qu'on y fait, dans des marais salans, disposés à recevoir l'eau de la mer Océane. Ce vers & le suivant répondent à ce Proverbe : *Ferre noctuam Athenas.*

*Et mes coquilles vendre à ceux de Saint Michel.*) Le Mont S. Michel en Normandie, est un Rocher au milieu d'une grande greve que la mer couvre de son reflux. Cette greve, est toute semée de Coquilles, dont les Pelerins & les voyageurs font provision.

*Ni gloser les humeurs de Dame Fredegonde.*) François Ogier, dans son *Jugement & Censure du Livre de la Doctrine curieuse de François Garasse*, imprimé à Paris en 1623. blâme fort le P. Garasse d'avoir cité plusieurs Vers de Regnier, & particulierement ceux-ci, qu'Ogier ne rapporte pas exactement ;

Je diray librement, pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens sont habillez en sots.

## REMARQUES.

*a* *A vouloir mettre enchere aux sottises du monde,*
*Ou gloser les humeurs en Dame Frédegonde.*

« Je vous prie, *dit Ogier,* « *page* 24. dites-moi ce que « vous entendez par *Dame* » *Frédegonde?* Votre Poëte « a-t-il mis ce mot pour ri« mer seulement, & parce « que *Carmen laborabat in* « *fine?* Ce mot de *Dame,* « duquel on nomme de « bonnes Dames; & ce « mot de *Frédegonde,* nom « d'une Reine très-impu« dique, & très-cogneue, « n'étoient-ils point capa« bles de vous faire soup« çonner de qui il enten« doit parler?

J'ai vû un exemplaire de ce Livre d'Ogier, à la marge duquel un homme très-habile avoit écrit: *De la Reine Marguerite.*



# A MONSIEUR BERTAUT, EVESQUE DE SE'ES.

## SATIRE V.

BERTAUT, c'eſt un grand cas, quoy que l'on puiſſe faire,
Il n'eſt moyen qu'un homme à chacun puiſſe plaire ;
Et fut-il plus parfait que la perfection,
L'homme voit par les yeux de ſon affection.

### REMARQUES.

Jean Bertaut, Poëte François, étoit né en 1552. non pas à Condé, comme quelques-uns l'ont écrit, mais à Caen, comme M. Huet l'a prouvé dans ſes origines de la Ville de Caen, ch. 24. n. 37. Son eſprit l'éleva aux Dignités de la Cour & de l'Egliſe ; car il fut premier Aumônier de la Reine Catherine de Médicis, Secretaire du Cabinet d'Henry III. Henri le Grand lui donna l'Abbaye d'Aulnay en 1594, & l'Evêché de Sées, qu'on prononce Sez, ville de Normandie, en 1606. Ce Prélat avoit contribué à la converſion d'Henry IV : ainſi en l'élevant à l'Epiſcopat, on récompenſa ſon mérite & ſa vertu. Il a composé diverſes Poëſies, qui ne le rendent pas moins illuſtre que ſa dignité. Nous avons de lui des Cantiques ſur la naiſſance du Sauveur des traductions de Pſeaumes, &c. M. Bertaut mourut le 8 de Juin 1611.

*L'homme voit par les yeux de ſon affection.*) Ce vers exprime le ſujet de cette Satire.

Chasqu'un fait à son sens, dont sa raison s'escrime,
Et tel blasme en autruy ce dequoy je l'estime.
Tout, suivant l'intellect, change d'ordre & de rang:
Les Mores aujourd'huy peignent le Diable blanc.
Le sel est doux aux uns, le succre amer aux autres,
L'on reprend tes humeurs, ainsi qu'on fait les nostres.
Les Critiques du temps m'apellent desbauché;
Que je suis jour & nuict aux plaisirs attaché,
Que j'y perds mon esprit, mon ame & ma jeunesse.
Les autres au rebours accusent ta sagesse,
Et ce hautain desir qui te fait mespriser
Plaisirs, thrésors, grandeurs, pour t'immortaliser;

REMARQUES.

*Chasqu'un fait à son sens.*) Ce vers a fort varié dans les éditions. Celle de 1608. qui est la premiere, porte, *Chasque fat à son sens*, avec un accent grave sur *à* Celle de 1655. dit de même. Celles de 1612. 1645. 1667. *Chasque fait a son sens.* Celle de 1613. qui est la derniére édition de l'Auteur: *Chasqu'un fait à son sens*: de même dans celles de 1614. 1616. 1617. 1625. 1626. & 1642. C'est la leçon que j'ai conservée.

*Les Mores aujourd'hui peignent le Diable blanc.*) Un autre Poëte du temps de Regnier, avoit tourné la même pensée au sens contraire, dans cette Epigramme, contre une femme, dont le teint étoit brun:

*Si tu crois ressembler un Ange,*
*Quand tu consultes ton miroir,*
*Va-t-en dans les Isles du Gange,*
*Où l'on peint les Anges en noir.*

Et

Et disent : ô chétifs, qui mourant sur un livre ;
Pensez, seconds Phœnix, en vos cendres revivre,
Que vous estes trompez en vostre propre erreur !
Car, & vous, & vos vers, vivez par procureur.
Un livret tout moysi vit pour vous, & encore,
Comme la mort vous fait, la taigne le devore.
Ingrate vanité, dont l'homme se repaist,
Qui bâille après un bien qui sottement luy plaist !
Ainsi les actions aux langues sont sujettes.
Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armez ;
Non pas les bons esprits, à vaincre accoustumez,
Qui sçavent, avisez, avecq' différence,
Séparer le vray bien du fard de l'apparence.

REMARQUES.

*Comme la mort vous fait, la taigne le devore.*) Le sens de ce vers est embarrassé. Sans doute l'Auteur a voulu dire, que la Taigne devore le Livret, comme *la mort fait à vous* ; c'est à dire, *comme la mort vous devore.* Cette façon de parler est familiere à notre Auteur. Voyez le vers 194. de la huitieme Satire, & le vers 98. de l'Epître II. On dit aujourd'hui la *Tigne* ; c'est un vers qui ronge les étofes, & les livres. *Teigne* signifie autre chose. Voyez le Dictionnaire de l'Académie. Ce n'est que dans l'édition de 1608. qu'on lit la *Taigne le devore.* L'on a mis dans toutes les autres éditions, *vous devore* : expression qui présente un sens très-faux.

——*Sont de foibles sagettes.*) Fleches : du Latin, *Sagitta.*

C'eſt un mal bien eſtrange au cerveaux des humains,
Qui, ſuivant ce qu'ils ſont, malades ou plus ſains,
Digerent leur viande, & ſelon leur nature,
Ils prennent ou mauvaiſe ou bonne nourriture.
Ce qui plaiſt à l'œil ſain, offenſe un chaſſieux,
L'eau ſe jaunit en bile au corps du bilieux.
Le ſang d'un Hydropique en pituite ſe change;
Et l'eſtomach gaſté pourrit tout ce qu'il mange.
De la douce liqueur roſoyante du Ciel,
L'une en fait le venim, & l'autre en fait le miel.
Ainſi c'eſt la nature, & l'humeur des perſonnes,
Et non la qualité qui rend les choſes bonnes.
Charnellement ſe joindre avecq' ſa parenté,
En France, c'eſt inceſte; en Perſe, charité.

REMARQUES.

*Qui, ſuivant ce qu'ils ſont, malades ou plus ſains.*) Edition de 1642. & ſuivantes, *ou malades, ou ſains.*

*De la douce liqueur roſoyante du Ciel.*) Edition de 1608. *De la douce liqueur rouſſoyante.* Si c'eſt *roſoyante*, ce mot ſignifie, ſemblable à la roſée, ou tenant de la roſée. Nicot, au mot *Roſée*, met, *herbes roſoyantes, herbæ roſcidæ, vel rorulentæ.* Si c'eſt *rouſſoyante*, il ſignifie, tirant ſur le roux: témoin Guyon, qui dans ſes Diverſes leçons, Tome 2. L. 4. ch. 9. parlant du *Baſiliſc*, ce Serpent fabuleux, dit, *qu'il eſt de couleur fauve, ou jaune & rouſſoyante.*

*En France, c'eſt inceſte; en Perſe, charité.*) Chez les Perſes, non ſeulement il n'étoit pas honteux, mais encore il étoit permis de ſe marier avec ſa fille, ou ſa ſœur, & même avec ſa mere. Artaxercès épouſa publiquement ſa fille. *Plut. in Ar-*

Tellement qu'à tout prendre, en ce monde où nous
sommes,
Et le bien, & le mal, despend du goust des hommes.
Or, sans me tourmenter de divers appétits,
Quels ils sont aux plus grands, & quels aux plus petits:
Je te veux discourir comme je trouve estrange,
Le chemin d'où nous vient le blasme, & la loüange;
Et comme j'ay l'esprit de Chimeres broüillé,
Voyant qu'un More noir m'appelle barboüillé;
Que les yeux de travers s'offencent que je lorgne,
Et que les quinze vingts disent que je suis borgne.
C'est ce qui me desplaist, encor que j'aye appris,
En mon Philosopher, d'avoir, tout à mespris.
Penses-tu qu'à present un homme a bonne grace,
Qui dans le Four-l'Evesque entherine sa grace,

REMARQUES.

*tax.* & Cambyse épousa ses deux Sœurs. *Herodot. in Thalia.* V. *Alexand. ab Alex. genial. dier.* L. 1. c. 24. *& ibi Tiraq.* Plusieurs autres Peuples ont pratiqué le même usage; jusque-là que les Yncas ou Rois du Perou, n'épousoient que leurs Sœurs, de peur que le sang du Soleil, dont ils se disoient issus, ne fût corrompu par le mélange d'un sang étranger. *Hist. des Yncas, par Garcilasso de la Véga.*

*Et que les quinze vingts disent que je suis borgne.*) Les quinze vingts, Hôpital fameux de Paris fondé par S. Louis, pour trois cens Aveugles.

*C'est ce qui me desplaist.*) Edition de 1608. *C'est ce qui m'en desplaist.*

*Qui dans le Four-l'Eves-*

Ou l'autre qui pourſuit des abolitions,
De vouloir jetter l'œil deſſus mes actions ?
Un traiſtre, un uſurier, qui par miſéricorde,
Par argent, ou faveur, s'eſt ſauvé de la corde !
Moy, qui dehors ſans plus, ay veu le Chaſtelet,
Et que jamais Sergent ne ſaiſit au colet ;
Qui vis ſelon les loix, & me contiens de ſorte
Que je ne tremble point quand on heurte à ma porte;
Voyant un Préſidant le cœur ne me treſſault,
Et la peur d'un Prevoſt ne m'eſveille en ſurſault :
Le bruit d'une recherche au logis ne m'arreſte,
Et nul remord faſcheux ne me trouble la teſte ;
Je repoſe la nuict ſus l'un & l'autre flanc,
Et cependant, Bertaut, je ſuis deſſus le ranc.

REMARQUES.

*que entherine ſa grace.*) Qui pourſuit l'enterinement de ſes Lettres de grace. Le For-l'Evêque, ou, comme on diſoit anciennement, le Four-l'Evêque, *Forum Epiſcopi*, étoit le Siége de la Juriſdiction Epiſcopale de Paris. Il y avoit auſſi une priſon. Mais cette juriſdiction fut réunie au Châtelet avec les autres Juriſdictions particulieres de la ville, en 1674. & l'on fit, du bâtiment, une des priſons royales. Jean François de Gondi, premier Archevêque de Paris, fit bâtir en 1652. le For-l'Evêque, tel qu'il eſt aujourd'hui.

*Moy qui dehors, ſans plus, ay veu le Chaſtelet.*) C'eſt une des priſons de Paris. Le grand Châtelet eſt un ancien Château que l'on croit avoir été bâti du temps de Jules Céſar, & qui étoit autrefois une des portes de la ville. Le petit Châtelet, qui étoit une autre porte de Paris, ſert auſſi de priſon.

Scaures du temps préſent, hypocrites ſéveres ;
Un Claude effrontément parle des adulteres ;
Milon ſanglant encor reprend un aſſaſſin ;
Grache, un ſéditieux ; & Verrès, le larcin.

## REMARQUES.

*Scaures du temps préſent, hypocrites ſéveres,*) Liſez, *Scaures*, qui eſt dans l'édition de 1608. & non, *Sçaurez*, qu'on a mis dans preſque toutes les autres éditions ; ni, *Si ores au tems préſent*, qu'on trouve dans celle de 1645. Marcus Æmilius *Scaurus*, fameux Senateur Romain, étoit un fin hypocrite, & ſavoit habilement cacher ſes vices. *Æmilius Scaurus, homo nobilis, impiger, factioſus, avidus potentiæ, honoris, divitiarum : cæterùm vitia ſua callidè occultans.* Salluſt. Bell. Jugurth. Juvenal. Sat. 2. v. 34.

*Nonne igitur jure ac meritò vitia ultima fictos*
*Contemnunt Scauros, & caſtigata remordent ?*

*Un Claude effrontément parle des adulteres, &c.*) Juvenal. Sat. 2. v. 24.

*Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes ?*
*Quis cœlum terris non miſceat, & mare cœlo,*
*Si fur diſpliceat Verri, homicida Miloni ?*
*Clodius accuſet mœchos ?* &c.

Publius Clodius fut ſoupçonné d'adultere avec Pompeia femme de Céſar, & d'inceſte avec ſes propres Sœurs. *Clodius . . . . . . infamis etiam ſororis ſtupro, & actus inceſti reus, ob initum, inter religioſiſſima Populi Romani ſacra, adulterium.* Vell. Paterc. Lib. 2.

*Milon ſanglant encor, &c.*) Milon meurtrier de Clodius, eſt fort connu, par le beau plaidoyé que Ciceron fit pour le défendre.

*Grache, un ſéditieux.*) On prononce *Gracque*. Les deux freres *Graches*, étant Tribuns du Peuple, périrent dans les Séditions qu'ils

Or pour moy, tout le mal que leur discours m'objette,
C'est que mon humeur libre à l'amour est sujette;
Que j'aime mes plaisirs, & que les passe-temps
Des amours, m'ont rendu grison avant le temps;
Qu'il est bien mal-aisé que jamais je me change,
Et qu'à d'autres façons ma jeunesse se range.
Mon oncle m'a conté, que monstrant à Ronsard
Tes vers estincelants & de lumiere & d'art,
Il ne sceut que reprendre en ton apprentissage,
Sinon qu'il te jugeoit pour un Poëte trop sage.
Et ores au contraire, on m'objecte à péché,
Les humeurs qu'en ta Muse il eust bien recherché.
Aussi je m'esmerveille, au feu que tu recelles,
Qu'un esprit si rassis ait des fougues si belles:
Car je tiens, comme lui, que le chaud Elément,
Qui donne ceste pointe au vif entendement,

REMARQUES.

avoient excitées au sujet des Loix agraires.

Même Vers. *Et Verrès, le larcin.* ) Quintus Verrès, étant Questeur en Sicile, avoit pillé cette riche Province. Tout le monde connoit les Oraisons de Ciceron contre Verrès.

——*Tout le mal que leur discours m'objette,* ——*A l'amour est sujette.* ) Edition de 1608. *m'objette, sujette.* Peut-être l'Auteur avoit il écrit, *m'objecte, sugecte*, ou *sujecte*, car c'est ainsi qu'il écrit ces mots par tout ailleurs.

*Mon oncle.* ) L'Abbé des Portes.

*Au vif entendement.* ) Suivant l'édition de 1608.

Dont la verve s'eſchauffe & s'enflamme de ſorte,
Que ce feu dans le Ciel ſur des aiſles l'emporte ;
Soit le meſme qui rend le Poëte ardent & chaud,
Sujećt à ſes plaiſirs, de courage ſi haut,
Qu'il meſpriſe le peuple, & les choſes communes ;
Et bravant les faveurs, ſe mocque des fortunes:
Qui le fait, desbauché, frénetique, reſvant,
Porter la teſte baſſe, & l'eſprit dans le vent ;
Eſgayer ſa fureur parmy des précipices,
Et plus qu'à la raiſon ſujećt à ſes caprices.
Faut il doncq' à preſent s'eſtonner ſi je ſuis
Enclin à des humeurs qu'eſviter je ne puis ;
Où mon tempérament mal-gré moy me tranſporte,
Et rend la raiſon foible où la nature eſt forte ?
Mais que ce mal me dure, il eſt bien mal-aiſé.
L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre tousjours fraisé.

REMARQUES.

beaucoup mieux, que, *En cet entendement*, qu'on lit dans celles de 1612, 1613, 1614. & autres, juſques à celle de 1642. qui avoit rétabli la bonne leçon.

*Soit le meſme.*) Eſt le même.

*Qu'il meſpriſe le peuple, & les choſes communes.*) Horace L. 3. Ode 1. *Odi prophanum vulgus.*

*Et bravant les faveurs.*) Cette leçon qui m'a paru la meilleure, eſt celle de l'édition faite en 1608. Dans toutes les autres il y a, *En bravant.*

*L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre tousjours fraiſé.*) La mode de porter une fraiſe au col, a duré juſques vers l'an 1630. Enſuite on commença à porter des collets,

Chaſque âge a ſes façons; & change de nature,
De ſept ans en ſept ans, noſtre temperature:
Selon que le ſoleil ſe loge en ſes maiſons,
Se tournent nos humeurs ainſi que nos ſaiſons.
Toute choſe en vivant avecq' l'age s'altere.
Le desbauché ſe rid des ſermons de ſon pere,

REMARQUES.

ou rabats, auxquels ont enfin ſuccédé les cravates. Dans l'édition de 1617. & dans celle de 1666. on lit *friſé*, à quoi l'on peut rapporter le 13. vers de la douzieme Satire: *S'il n'eſt bon Courtiſan, tant friſé peut-il eſtre.*

*Chaſque âge a ſes façons, & change de nature.*) *De nature*: c'eſt ainſi qu'on lit dans les éditions de 1612, 1613. & ſuivantes, juſqu'à 1642. La premiere faite en 1608. dit *la nature*: ce qui a été ſuivi dans les éditions de 1642, 1655. &c. L'une & l'autre leçon ont un ſens; mais le premier paroit préférable.

——*Notre température.*) Notre tempérament. Louis Guyon, dans ſes diverſes leçons, Tom. 2. L. 4. ch. 30. *Leſquelles diverſitez de paſſions ne procedent d'ailleurs, que de la diverſité des venins de ces animaux, ou des diverſes* températures *des patients.*

*Selon que le Soleil ſe loge en ſes maiſons.*) Dans les douze Signes du Zodiaque. Malherbe a dit d'une belle Dame:

*Certes l'autre Soleil, d'une erreur vagabonde,*
*Court inutilement dans ſes douze maiſons:*
*C'eſt elle & non pas lui, qui fait ſentir au monde*
*Le change des ſaiſons.*

*Toute choſe en vivant avecq' l'âge s'altere.*) *Avecq' l'age*: j'ai conſervé cette leçon, qui eſt dans les éditions de 1608. & 1612. Celle de 1613. & toutes les autres portent, *avec l'ame.*

Et

Et dans vingt & cinq ans venant à ſe changer,
Retenu, vigilant, ſoigneux, & meſnager,
De ces meſmes diſcours ſes fils ils admoneſte,
Qui ne font que s'en rire & qu'en hocher la teſte.
Chaſque âge a ſes humeurs, ſon gouſt, & ſes plaiſirs,
Et comme noſtre poil blanchiſſent nos deſirs.
Nature ne peut pas l'âge en âge confondre:
L'enfant qui ſçait desja demander & reſpondre,
Qui marque aſſeurément la terre de ſes pas,
Avecques ſes pareils ſe plaiſt en ſes esbats:
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il ſaute d'aiſe,
Sans raiſon, d'heure en heure, il s'eſmeut, & s'apaiſe.
Croiſſant l'âge en avant, ſans ſoin de gouverneur,
Relevé, courageux, & cupide d'honneur,

REMARQUES.

*Chaſque âge a ſes humeurs,* &c.) Deſcription des quatre âges de l'Homme: l'enfance, la jeuneſſe, l'âge viril, & la vieilleſſe. Horace, Art poëtique:

*Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores;*
*Mobilibuſque decor naturis dandus, & annis.*

*L'Enfant qui ſçait desja,* &c.) Horace, Art poëtique:

*Reddere qui voces jam ſcit puer, & pede certo*
*Signat humum, geſtit paribus colludere, & iram*
*Colligit ac ponit temerè, & mutatur in horas.*

*Croiſſant l'âge en avant,* &c.) Horace, au même endroit:

*Imberbis Juvenis, tandem cuſtode remoto,*

Il ſe plaiſt aux chevaux, aux chiens, à la campagne ;
Facile au vice, il hait les vieux & les deſdaigne :
Rude à qui le reprend, pareſſeux à ſon bien,
Prodigue, deſpenſier, il ne conſerve rien ;
Hautain, audacieux, conſeiller de ſoy meſme,
Et d'un cœur obſtiné ſe heurte à ce qu'il aime.

L'âge au ſoin ſe tournant, homme fait, il acquiert
Des biens, & des amis, ſi le temps le requiert ;
Il maſque ſes diſcours, comme ſur un théatre,
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolatre :
Son eſprit aviſé previent le repentir,
Et ſe garde d'un lieu difficile à ſortir.

Maints faſcheux accidents ſurprennent ſa vieilleſſe :
Soit qu'avecq' du ſoucy gaignant de la richeſſe,

REMARQUES.

*Gaudet equis canibuſque, & aprici gramine campi :*
*Cereus in vitium flecti, monitoribus aſper,*
*Utilium tardus proviſor, prodigus æris,*
*Sublimis, cupiduſque, & amata relinquere pernix.*

—— *Et les deſdaigne*) Edition de 1608. *dedagne*, pour rimer avec *campagne*.

*L'âge au ſoin ſe tournant,* &c.) Horace, au même endroit :

*Converſis ſtudiis, ætas, animuſque virilis*
*Quærit opes, & amicitias, inſervit honori :*
*Commiſiſſe cavet, quod mox mutare laboret.*

*Maints faſcheux accidens,* &c.) Horace, au même endroit :

*Multa ſenem circumveniunt incommoda : vel quòd*
*Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti :*

Ils s'en deffend l'usage, & craint de s'en servir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir;
Ou soit qu'avecq' froideur il face toute chose,
Imbécile, douteux, qui voudroit, & qui n'ose,
Dilayant, qui tousjours a l'œil sur l'avenir,
De léger il n'espére, & croit au souvenir:
Il parle de son temps, difficile & sévere,
Censurant la jeunesse use des droicts de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.
Voyla doncq', de par Dieu, comme tourne la vie,
Ainsi diversement aux humeurs asservie,
Que chasque âge départ à chaque homme en vivant,
De son tempérament la qualité suivant.
Et moy qui, jeune encor', en mes plaisirs m'esgaye,
Il faudra que je change, & malgré que j'en aye,
Plus soigneux devenu, plus froid, & plus rassis,
Que mes jeunes pensers cedent aux vieux soucis;
Que j'en paye l'escot, remply jusqu'à la gorge,

REMARQUES.

*Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat,*
*Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri:*
*Difficilis, querulus, laudator temporis acti*
*Se puero, censor castigatorque minorum.*

*Que j'en paye l'escot.*) Façon de parler proverbiale, qui signifie, *Porter la peine d'une folie.* Celui qui régale, paye l'écot de ceux qu'il a invités. *Que j'en paye*; la

Et que j'en rende un jour les armes à ſainct George.
Mais de ces diſcoureurs il ne s'en trouve point,
Ou pour le moins bien peu, qui cognoiſſent ce point.
Effrontez, ignorans, n'ayans rien de ſolide,
Leur eſprit prend l'eſſor où leur langue le guide;
Sans voir le fond du ſac ils prononcent l'arreſt,
Et rangent leurs diſcours au point de l'intereſt.
Pour exemple parfaite ils n'ont que l'apparence:
Et c'eſt ce qui nous porte à ceſte indifférence,
Qu'enſemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'eſtime moins qu'on n'eſtime un feſtu.
Auſſi qu'importe-il de mal ou de bien faire,
Si de nos actions un Juge volontaire,

REMARQUES.

derniere ſyllabe de ce mot, *paye*, étant une voyelle muette, devoit être élidée avec une autre voyelle, au commencement du mot ſuivant. Voyez la Note ſur le vers 59. de la 9. Satire.

*Et que j'en rende un jour les armes à ſainct George.*) *Rendre les armes à Saint George*, expreſſion proverbiale. Les Légendes racontent que Saint George, Gentilhomme de Cappadoce, beau, bien fait, & ſur tout très-vaillant, après divers voyages, s'arrêta à Silene, ville de Lybie, qui étoit infeſtée par un Dragon épouventable. Ce Cavalier armé de pié en cap, attaqua le Dragon, & lui paſſa un lien au cou. Le monſtre ſe ſoumit à lui par l'effet d'une puiſſance inviſible & ſurnaturelle, & ſe laiſſa conduire ſans réſiſtance: deſorte qu'il rendit, pour ainſi dire, *les armes à Saint George*. Ce fait miraculeux eſt cité ſous l'Empire de Dioclétien, en l'année 299. de Jeſus-Chriſt.

Selon ſes appétits, les décide, & les rend
Dignes de récompenſes, ou d'un ſupplice grand;
Si tousjours nos amis, en bon ſens les expliquent,
Et ſi tout au rebours nos haineux nous en piquent?
Chacun ſelon ſon gouſt s'obſtine en ſon party,
Qui fait qu'il n'eſt plus rien qui ne ſoit perverty.
La vertu n'eſt vertu, l'envie la deſguiſe,
Et de bouche, ſans plus, le vulgaire la priſe.
Au lieu du jugement, regnent les paſſions,
Et donne l'intéreſt, le prix aux actions.
Ainſi ce vieux reſveur, qui n'agueres à Rome
Gouvernoit un enfant & faiſoit le preud'homme,
Contre-carroit Caton, Critique en ſes diſcours,
Qui tousjours rechignoit, & reprenoit tousjours:
Après que cet enfant s'eſt fait plus grand par l'âge,
Revenant à la Cour d'un ſi lointain voyage,
Ce Critique, changeant d'humeurs & de cerveau,
De ſon pedant qu'il fut, devient ſon maquereau.
O gentille vertu qu'aiſément tu te changes!
Non, non, ces actions méritent des loüanges:

REMARQUES.

——*Devient ſon maquereau.*) *Devint* edition de 1614. & toutes les ſuivantes. Le Commentateur de Rabelais croit que *Maquereau*, & *Maquerelle*, ſe diſent peut-être par corruption, pour *Mercureau*, & *Mercurelle*, comme qui diroit un petit *Mercure*. Note 5. ſur le ch. 22. du Liv. 2. de Rabelais.

Car le voyant tout ſeul qu'on le prenne à ſerment,
Il dira qu'icy bas l'homme de jugement
Se doit accommoder au temps qui lui commande,
Et que c'eſt à la Cour une vertu bien grande.
  Doncq' la meſme vertu le dreſſant au poulet,
De vertueux qu'il fût, le rend Dariolet.
Doncq' à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deſguiſe, ſe maſque, & devient courtiſane,
Se transforme aux humeurs, ſuit le cours du marché,
Et diſpenſe les gens de blaſme & de péché.
  Peres des ſiecles vieux, exemples de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'une honorable envie,
( Si quelque beau deſir vivoit encor en nous )
Nous voyant de là-haut, Peres, qu'en dites vous ?
  Jadis de voſtre temps la vertu ſimple & pure,
Sans fard, ſans fiction, imitoit ſa nature,

REMARQUES.

—— *Le dreſſant au poulet.*) Voyez la Note ſur le vers 125. de la 3. Satire.

—— *Le rend Dariolet.*) Dariolette Confidente d'Eliſenne, dans l'Amadis, a fait nommer Dariolettes toutes les confidentes & entremetteuſes d'amour. Scarron dans le Livre 4. de ſon Virgile traveſti, a dit de la Sœur de Didon,

*Qu'en un cas de néceſſité,*
*Elle eût été Dariolette.*

—— *Imitoit ſa nature.*) La nature.

Auſtere en ſes façons, ſévere en ſes propos,
Qui dans un labeur juſte eſgayoit ſon repos;
D'hommes vous faiſant Dieux, vous paiſſoit d'Ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaſie.
La lampe de ſon front par tout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs vos eſprits aſſeuroit;
Et ſans penſer aux biens où le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix & voſtre récompenſe:
Où la noſtre aujourd'huy qu'on révere ici bas,
Va la nuict dans le bal, & danſe les cinq pas,

REMARQUES.

—— *Vous paiſſoit d'ambroſie.*) 1625. & 1626. *d'Ambroiſie.*

—— *A voſtre fantaſie.*) Edit. de 1642. & ſuivantes: *fantaiſie.*

—— *Et danſe les cinq pas.*) Sorte de Danſe, qui eſt décrite par *Antonius de Arena*, dans ſon Poëme Macaronique ſur la Danſe, Chapitre *Quot paſſibus duplum eſſe debet*:

*Sed labor ac opus eſt paſſus cognoſcere cunctos,*
*Nam paſſus fiunt ordine quinque ſuo.*

Et dans le Chapitre intitulé, *Modus danſandi branlos*:

*Ipſe modis branlos debes danſare duobus,*
*Simplos & duplos uſus habere ſolet.*
*Sed branlos duplos, paſſus tibi quinque laborent,*
*Tres fac avantum, ſed reculando duos.*

Se parfume, se frise, & de façons nouvelles
Veut avoir par le fard du nom entre les belles;
Fait crever les courtaux en chassant aux forests:
Court le faquin, la bague, escrime des fleurets:
Monte un cheval de bois, fait dessus des pommades,

R E M A R Q U E S.

——— *Et de façons nouvelles.*) Editions de 1613, 1614. & autres, *Des façons nouvelles.*

*Fait crever les Courtaux.*) On appelle ainsi les chevaux & les chiens à qui on a coupé la queüe. Horace, L. 1. Sat. 6. v. 104.

——— *Nunc mihi curto*
*Ire licet mulo.*

*Court le faquin, la bague.*) Exercices de Manege, que l'on pratiquoit dans les Jeux, Fêtes, Tournois, & Carrousels.

Le *Faquin* est un fantôme, ou homme de bois, contre lequel on court pour l'atteindre avec une lance. Cette figure est plantée sur un pivot mobile; & quand on ne l'atteint pas au milieu, elle tourne facilement, & frappe le Cavalier, d'un sabre de bois, ou d'un sac plein de terre, qui est attaché à la main de cette figure: ce qui donne à rire aux Spectateurs. On l'appelle aussi *Quintaine*; mais la *Quintaine* est plus proprement un écusson, ou un bouclier mobile sur un pivot, qui fait à peu près le même effet. Au reste, depuis l'invention des Armes à feu, la lance ayant été bannie des véritables Combats, on ne s'exerce guere plus aux courses de Bague, & du Faquin, ou de la Quintaine: ces jeux n'ayant été inventés que pour mesurer les coups de lance.

——— *Fait dessus des pommades.*) Autre exercise de manege, qu'on appelle, voltiger sur le cheval de bois. *Pommade* est un saut que l'on fait en tournant

Talonne le Genet, & le dresse aux passades,
Chante des airs nouveaux, invente des balets,
Sçait escrire & porter les vers & les poulets;
A l'œil tousjours au guet, pour des tours de souplesse,
Glose sur les habits & sur la gentillesse,
Se plaist à l'entretien, commente les bons mots,
Et met à mesme prix, les sages & les sots.

Et ce qui plus encor' m'empoisonne de rage,
Est quand un Charlatan releve son langage,
Et de coquin, faisant le Prince revestu,
Bastit un Paranymphe à sa belle vertu;
Et qu'il n'est crocheteur, ny courtaut de boutique,
Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'applique;

REMARQUES.

sur le cheval de bois, & en appuyant seulement la main sur le pommeau de la selle : ce qui l'a fait nommer ainsi. Quelques-uns écrivent *Paumade*, parce que ce tour se fait sur la Paume de la main. *Furetiere.*

*Talonne le Genet.*) Espece de cheval venant d'Espagne: c'est pourquoi on dit ordinairement *un Genet d'Espagne* : de l'Espagnol *Ginete.* Notre Auteur a pourtant dit, *Genet de Sardaigne*, dans la Satire 6. vers 38.

*Et ce qui plus encor' m'empoisonne de rage.*) 1625. *la rage.* 1616, & 1617. *Et qui de plus encor' m'empoisonne la rage.*

*Bastit un Paranymphe, &c.*) Dans la Faculté de Théologie, & dans celle de Médecine, à Paris, avant que de recevoir les Licentiés, on fait le *Paranymphe*; c'est-à-dire, un Discours qui contient l'éloge ou le caractere personnel de chaque Bachelier : quelquefois aussi on y dit des choses très-piquantes. Cette cérémonie, dit-on, est une imitation

Et qui paraphrasant sa gloire & son renom,
Entre les vertueux ne vueille avoir du nom.

Voila comme à present chacun l'adultérise,
Et forme une vertu comme il plaist à sa guise.
Elle est comme au marché dans les impressions :
Et s'adjugeant aux taux de nos affections,
Fait que par le caprice, & non par le mérite,
Le blasme, & la loüange au hazard se debite ;
Et peut un jeune sot, suivant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ses yeux son esprit en reçoit,
Donner son jugement, en dire ce qu'il pense,
Et mettre sans respect nostre honneur en balance.
Mais puisque c'est le temps, mesprisant les rumeurs
Du peuple, laissons-là le monde en ces humeurs ;
Et si, selon son goust, un chacun en peut dire,
Mon goust sera, Bertaut, de n'en faire que rire.

REMARQUES.

*des Paranymphes*, qui se faisoient anciennement dans les noces, où l'on louoit les Epoux. D'autres croyent que les *Paranymphes* de Sorbonne tirent leur origine de la cérémonie qu'on faisoit autrefois à Athenes, pour donner le manteau aux nouveaux Philosophes. Il falloit que le Philosophe, habillé d'une maniere extraordinaire, essuyât durant trois jours entiers, les railleries du peuple, & même des honnêtes gens. La modération & la fermeté contre ces sortes d'insultes, étoit le prix auquel on mettoit le manteau philosophique.

# A MONSIEUR DE BETHUNE,

*Estant Ambassadeur pour Sa Majesté, à Rome,*

## SATIRE .VI.

BETHUNE, si la charge où ta vertu s'amuse,
Te permet escouter les chansons que la Muse,
Dessus les bords du Tybre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au rivage Latin,
Où, comme au grand Hercule à la poitrine large,
Nostre Atlas de son faix sur ton dos se descharge,

REMARQUES.

Philippe de Béthune, Baron de Selles & de Charost, Chevalier des Ordres du Roy, fut nommé en 1601. Ambassadeur à Rome, où il demeura jusques au 6. de Juin 1605. Il avoit été Ambassadeur en Ecosse; & il mourut en 1649. âgé de 84 ans. Regnier composa cette Satire à Rome, où il étoit allé à la suite de Mr. de Béthune.

Le Sujet de la Satire est expliqué dans la Note sur le vers 62.

*Dessus les bords du Tybre & du mont Palatin.*) On dit bien *les bords d'une Riviere*, mais non pas, *les bords d'une Montagne.*

*Où, comme au grand Hercule.*) J'ai conservé la leçon de l'édition de 1608. *au grand' Hercule.* On lit dans toutes les autres: *un grand Hercule.*

Te commet de l'eſtat l'entier gouvernement :
Eſcoute ce diſcours tiſſu bijarrement,
Où je ne prétends point eſcrire ton hiſtoire.
Je ne veux que mes vers s'honorent en la gloire
De tes nobles ayeux, dont les faits relevez,
Dans les cœurs de Flamens ſont encore gravez,
Qui tiennent à grand-heur de ce que tes anceſtres,
En armes glorieux, furent jadis leurs maiſtres.

REMARQUES.

——*Tiſſu bijarrement.*) Ce dernier mot eſt ainſi écrit dans la premiere édition de 1608. Il y a *bigarrement* dans toutes les autres, juſqu'à celle de 1642. qui dit *bigearrement*. Dans celles qui viennent après, on a mis *bizarrement*, qui eſt la prononciation moderne de ce mot.

*Dans les cœurs des Flamens, &c.*) La Maiſon de Béthune a pris ſon nom de la ville de Béthune dans l'Arthois. Une fille de cette illuſtre Maiſon, mariée à un Comte de Flandres, fut mere de Robert III. dit de Béthune, qui fut auſſi Comte de Flandres, au commencement du 14. Siecle. C'eſt pourquoi notre Auteur dit que les Ancêtres de Mr. de Béthune ont été les maîtres des Flamans, qu'il écrit *Flamens*, ſuivant l'uſage de ce temps-là. Nicolas Rapin, dans une Imitation de la premiere Ode d'Horace, dit à M. le Duc de Sully :

*Race des Ducs de Flandre, illuſtre de Béthune,*
*O l'honneur & l'appuy de ma foible fortune*, &c.

*Qui tiennent à grand-heur.*) Toutes les éditions, tant celles qui ont été faites pendant la vie de l'Auteur, que les autres, diſent *à grandeur*; mais j'ai cru que pour rendre au texte ſa véritable leçon, il falloit met-

Ny moins, comme ton frere, aidé de ta vertu,
Par force & par conseil, en France a combatu
Ces avares oiseaux, dont les griffes gourmandes,
Du bon Roy des François ravissoient les viandes:
Suject trop haut pour moy, qui doy sans m'esgarer,
Au champ de sa valeur, le voir, & l'admirer.
Aussi selon le corps on doit tailler la robe:
Je ne veux qu'à mes vers vostre honneur se desrobe,

REMARQUES.

tre *à grand-heur*, c'est-à-dire, *à grand-bonheur*; quoique l'autre leçon ne soit pas absolument mauvaise.

*Ny moins, comme ton frere.*) Maximilien de Béthune, Marquis de Rosni, Sur-Intendant des finances; frere ainé de Philippe, à qui cette Satire est adressée. Le Marquis de Rosni fut fait Duc & Pair en 1606. sous le nom de Duc de Sully.

*Ces avares oiseaux*, &c.) Le Marquis de Rosni, Sur-Intendant des finances, avoit réprimé l'avidité & les concussions des Gens d'affaires, comparés ici aux Harpies, monstres toûjours affamés. On lit dans les Mémoires de ce Ministre, que *la recherche des Finances fut continuée toute l'année 1604. & enfin terminée en une composition, contre son avis.* Mém. de Sully, part. 4. ch. 46. p. 167.

*Au champ de sa valeur, le voir, & l'admirer.*) *Le voir*, dans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1645.

*Je ne veux qu'à mes vers votre honneur se desrobe.*) Je ne crois point avoir trop osé, en mettant, *votre honneur*, au lieu de *notre*, qui est dans toutes les éditions, & que j'ai regardé comme une faute d'impression. Mr. Despréaux, a dit d'une maniere plus nette, plus noble, & plus énergique, en parlant au Roi:

Ny qu'en tiſſant le fil de vos faits plus qu'humains,
Dedans ce Labirinthe il m'eſchape des mains.
On doit ſelon la force entreprendre la peine,
Et ſe donner le ton ſuivant qu'on a d'haleine:
Non comme un fol, chanter de tort & de travers.
Laiſſant doncq' aux ſçavans à vous peindre en leurs vers,
Haut eſlevez en l'air ſur une aiſle dorée,
Dignes imitateurs des enfans de Borée:
Tandis qu'à mon pouvoir mes forces meſurant,
Sans prendre ny Phœbus, ny la Muſe à garant,
Je ſuivray le caprice en ces pays eſtranges;
Et ſans paraphraſer tes faits & tes loüanges,
Ou me fantaſier le cerveau de ſoucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy;
Je me deſchargeray d'un faix que je deſdaigne,
Suffiſant de crever un Genet de Sardaigne,

REMARQUES.

——*Et ma Muſe tremblante,*
*Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.*

——*Des enfans de Borée.*) Zétes, & Calaïs, fils de Borée, Dieu de la bize & des frimats, avoient des ailes comme leur pere, & s'élevoient en l'air avec beaucoup de légéreté. Ils ſuivirent les Argonautes à la conquête de la toiſon d'or; & pendant le voyage, Zétes, & Calaïs délivrerent Phinée de la perſécution des Harpies.

——*Un Genet de Sardaigne.*) On dit toûjours *un Genet d'Eſpagne*, & no-

Qui pourroit défaillant en ſa morne vigueur,
Succomber ſous le faix que j'ay deſſus le cœur.
Or ce n'eſt point de voir en regne la ſottiſe,
L'avarice & le Luxe entre les gens d'Egliſe,
La juſtice à l'encan, l'innocent oppreſſé :
Le conſeil corrompu, ſuivre l'intéreſſé ;
Les eſtats pervertis, toute choſe ſe vendre,
Et n'avoir du crédit qu'au prix qu'on peut deſpendre.
Ny moins que la valeur n'ait icy plus de lieu,
Que la nobleſſe courre en poſte à l'hoſtel Dieu,
Que les jeunes oiſifs aux plaiſirs s'abandonnent,
Que les femmes du temps ſoient à qui plus leur donnent,
Que l'uſure ait trouvé (bien que je n'ay dequoy,
Tant elle a bonnes dents) que mordre deſſus moy.
Tout cecy ne me peze, & l'eſprit ne me trouble.
Que tout s'y pervertiſſe, il ne m'en chaut d'un double.
Du temps, ny de l'eſtat, il ne faut s'affliger.
Selon le vent qui fait l'homme doit naviger.
Mais ce dont je me deuls eſt bien une autre choſe,
Qui fait que l'œil humain jamais ne ſe repoſe ;

REMARQUES.

tre Auteur eſt le ſeul qui ait dit *un Genet de Sardaigne.* Voyez la Note ſur le vers 226. de la Satire 5.

*Selon le vent qui fait.*) Edition de 1642. & ſuivantes : *qu'il fait.*

*Mais ce dont je me deuls.*)

Qu'il s'abandonne en proye aux ſoucis plus cuiſans.
Ha ! que ne ſuis-je Roy pour cent ou ſix vingt ans !
Par un Edict public qui fut irrévocable,
Je bannirois l'Honneur, ce monſtre abominable,

Qui

REMARQUES.

On lit, *Dont je m'afflige*, dans l'édition de 1642. & autres. *Deuls*, de l'infinitif *douloir*, avoir douleur.

*Femme ſe plaint, femme ſe deult,*
*Femme pleure quand elle veut.*

C'eſt un ancien Proverbe, rapporté par Borel.

*Ha! que ne ſuis-je Roy pour cent ou ſix-vingt ans!*) Ce Vers eſt composé de monoſyllabes. Rabelais, L. 1. ch. 39. *Hon, que ne ſuis-je Roy de France pour quatre vingts ou cent ans!*

*Je bannirois l'Honneur.*) Ici commence le ſujet de cette Satire, qui eſt contre l'Honneur, entant qu'il eſt contraire à notre liberté, & à nos plaiſirs. Les deux Capitoli du Mauro, Poëte Italien, l'un *in dishonor dell'Honore*, & l'autre, *del dishonore*, ont ſervi de modele à Regnier dans cette Satire ſixieme. Comme les Satires du Mauro ne ſont pas communes en France, j'ai cru devoir inſérer dans mes Notes, les endroits du Poëte Italien, qui ſe rapportent plus préciſément à ceux du Poëte François, afin que mes Lecteurs en pûſſent faire la comparaiſon.

Le Mauro débute par une longue invective contre les hommes, qui ſe ſont ſouſtraits aux loix pures & ſimples de la nature; après quoy il entre ainſi en matiere, au Tercet 23.

*Voi havete, Prior, dunque à ſapere,*
*Che s'io foſſi ricco, è gran Signore,*
*Molte gran coſe io vi farei vedere.*
*E prima, cacciarei del mondo fuore*
*Quella coſa da noi tanto pregiata,*

*Quel*

Qui nous trouble l'eſprit, & nous charme ſi bien,
Que ſans luy les humains icy ne voyent rien ;
Qui trahit la Nature, & qui rend imparfaite
Toute choſe qu'au gouſt les délices ont faite.
Or je ne doute point que ces eſprits boſſus,
Qui veulent qu'on les croye en droite ligne yſſus
Des ſept ſages de Grece, à mes vers ne s'oppoſent,
Et que leurs jugements deſſus le mien ne gloſent.
Comme de faire entendre à chacun que je ſuis
Auſſi perclus d'eſprit comme Pierre du Puis,

REMARQUES.

*Quel nome vano, che ſi chiama Honore.*
*Cacciarei de la teſta a la brigata*
*Queſto ſi lungo error, queſta pazzia,*
*Ne i cervelli degli huomini invecchiata.*

*Qui trahit la Nature*, &c.) Le Mauro, Tercet 26.

*Laqual ci toglie ciò, che ſi deſia,*
*Tutti piaceri, è tutti li diletti,*
*Che per noſtro uſo la natura cria.*
*E deli ſuoi maravglioſi effetti*
*Il dulciſſimo guſto ne fà amaro,*
*E tutti i maggior ben torna imperfetti*, &c.

*Comme de faire entendre à chacun que je ſuis Auſſi perclus d'eſprit*, &c.) Le même, Tercet 21.

*Sò che molti diran, ch'io ſono un matto,*
*Dicendo mal di quel, ch'è sì ſoprano,*
*Si degno al mondo i noſtri antichi han fatto.*

*Auſſi perclus d'eſprit comme Pierre du Puis.*) C'étoit un fou courant les ruës, qui portoit un chapeau à un

De vouloir sottement que mon discours se dore,
Aux despens d'un subject que tout le monde adore;
Et que je suis de plus privé de jugement,
De t'offrir ce caprice ainsi si librement:
A toy qui, dès jeunesse, appris en son escole,
As adoré l'honneur, d'effet & de parole;
Qui l'as pour un but sainct, en ton penser profond,
Et qui mourrois plustost que luy faire un faux bond.
Je veux bien avoir tort en ceste seule chose.
Mais ton doux naturel fait que je me propose,
Librement te monstrer à nud mes passions,
Comme à cil qui pardonne aux imperfections.
Qu'ils n'en parlent donq' plus, & qu'estrange on ne trouve,
Si je hais plus l'honneur qu'un mouton une louve:

REMARQUES.

pied, en guise de soulier. Desmarais, défense du Poëme Epique, p. 73. *Maître Pierre Dupuy, archifol en robe longue:* c'est ainsi qu'il est qualifié dans les Paradoxes de Bruscambille, imprimés en 1622. *p.* 45.

*Appris en son escole, As adoré l'honneur.*) *Appris*, participe passif: *instruit*, qui est le nominatif du verbe *As adoré.* J'ai conservé cette leçon, qui est dans les éditions de 1608. & 1612. On lit *A adorer*, dans celle de 1713. & dans toutes les autres, avant celle de 1655.

*Librement te monstrer à nud mes passions.*) Editions de 1642, 1652, 1655. & suivantes: *De te montrer à nud toutes* &c. mais c'est une correction moderne.

L'honneur, qui souz faux titre habite avecque nous.
Qui nous oste la vie, & les plaisirs plus doux,
Qui trahit nostre espoir, & fait que l'on se peine
Après l'esclat fardé d'une apparence vaine :
Qui sevre les desirs, & passe meschamment
La plume par le bec à nostre sentiment;
Qui nous veut faire entendre en ses vaines chimeres,
Que pour ce qu'il nous touche, il se perd; si nos meres,
Nos femmes, & nos sœurs, font leurs maris jaloux :
Comme si leurs desirs dépendissent de nous.

Je pense quant à moy que cet homme fust yvre,
Qui changea le premier l'usage de son vivre,
Et rangeant souz des loix les hommes escartez,
Bastit premierement & villes & Citez,
De tours & de fossez renforça ses murailles,
Et r'enferma dedans cent sortes de quenailles.

De cest amas confus nasquirent à l'instant,
L'envie, le mespris, le discord inconstant,
La peur, la trahison, le meurtre, la vengeance,
L'horrible desespoir, & toute ceste engeance

REMARQUES.

*Comme si leurs desirs dépendissent de nous,*) *Dépendissent*, pour *dépendoient*, 1642, 1652, & 1667. *Prenoient la loi de nous*, 1655. *prissent la loi.*

*Que cet homme fust yvre.*) Edition de 1642. & suivantes : *étoit yvre.*

—— *Cent sortes de quenailles.*) 1626. *quanailles.* 1642. & suivantes, *canailles.*

De maux qu'on voit régner en l'enfer de la Court,
Dont un Pédant de Diable en ses leçons discourt,
Quand par art il instruit ses escoliers, pour estre,
(S'il se peut faire) en mal plus grands Clercs que leur
maistre.

Ainsi la liberté du monde s'envola,
Et chacun se campant, qui deça, qui delà,
De hayes, de buissons remarqua son partage,
Et la fraude fit lors la figue au premier âge.
Lors du mien, & du tien, nasquirent les procez,
A qui l'argent départ bon ou mauvais succez.
Le fort battit le foible, & luy livra la guerre.
De-là l'ambition fit envahir la terre,
Qui fut, avant le temps que survindrent ces maux,
Un hospital commun à tous les animaux;
Quand le mary de Rhée, au siecle d'innocence,
Gouvernoit doucement le monde en son enfance:
Que la terre de soy le froment rapportoit;
Que le chesne de manne & de miel dégoutoit:

REMARQUES.

*Dont un Pédant de Diable.*) Machiavel.

*Et la fraude fit lors la figue.*) 1645. *La nique.* Ces deux expressions populaires, *faire la figue*, & *faire la nique*, sont expliquées par Furetiere.

*Quand le mary de Rhée*) Saturne, sous lequel fut l'âge d'or.

——— *Le froment rapportoit.*) 1608. *Le fourment.* Virgile, Eglogue 4.

Que tout vivoit en paix, qu'il n'eftoit point d'ufures :
Que rien ne fe vendoit, par poix ny par mefures :
Qu'on n'avoit point de peur qu'un Procureur fifcal
Formaft fur une éguille un long procès verbal ;
Et fe jettant d'aguet deffus voftre perfonne,
Qu'un Barifel vous mift dedans la Tour de Nonne.
Mais fi toft que le fils le pere déchaffa,
Tout fans deffus deffous icy fe renverfa.

REMARQUES.

*Molli paulatim florefcet campus ariftâ,*
*Et duræ quercus fudabunt rofcida mella.*

*Qu'un Barifel.*) A Rome, le Barifel, *Barigello*, eft un Officier, dont le foin eft de veiller à la fureté publique, en faifant arrêter, & punir les bandits, & les voleurs. C'eft le chef, ou le Capitaine des Sbirres, qui font des Archers. *Bargello*, *Capitan de' Birri* : Dict. Della Crufca.

*Vous mift dedans la Tour de Nonne.*) Ancienne Tour de Rome, qui fervoit de prifon : autrefois *Torre de Nona*, & aujourdhui *Tordinone* ; ainfi appellée par corruption, de *Torre dell'annona* ; parce que les Magazins publics de blé étoient dans ce lieu-là. Cette Tour, fituée dans la Rue de l'Ours, *dell'Orfo*, affez près du Pont St. Ange, fut démolie vers l'an 1690, & l'on bâtit à fa place un Théatre pour les Comédiens & les fpectacles. Ce Théatre étoit fameux par fa difpofition, par fes décorations, & par fes peintures ; mais furtout par la commodité d'y repréfenter un combat naval fur le Tibre, qui étoit prefque au niveau & en perfpective de ce Théatre. Il a été confumé par le feu.

*Mais fi toft que le fils le pere déchaffa.*) Jupiter détrona, & chaffa Saturne fon pere. Il Mauro, Capitolo del Dishonore, Terzetto 40.

Les soucis, les ennuis, nous broüillerent la teste,
L'on ne pria les saincts qu'au fort de la tempeste,
L'on trompa son prochain, la mesdisance eut lieu,
Et l'hypocrite fit barbe de paille à Dieu.
L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au joug les humeurs volontaires.

La faim & la cherté se mirent sur le rang;
La fievre, les charbons, le maigre flux de sang,

REMARQUES.

*Poi ch'al padre il figliuol tolse il governo,*
*Ogni ben prima à gli huomini fù tolto,*
*E dato il mal, che durerà in eterno.*

*Et l'hypocrite fit barbe de paillè à Dieu.*) Selon Nicot, on disoit autrefois : *Faire à Dieu jarbe de foarre*; *Jarbe*, pour *Gerbe*, de *Garba*, c'est-à-dire, payer les dixmes à son Curé en mauvaises gerbes, où il n'y a que de la paille, & point de grain. Ce Proverbe a été corrompu, en disant *Faire barbe de paille à Dieu.* V. Nicot dans ses Proverbes, p. 18. col. 2. & Pasquier, L. 8. des Recherches, ch. 62. Et Ménage, dans ses Origines. Ce Proverbe ne viendroit-il point, de ce qu'on faisoit des barbes d'or aux statues, & au lieu d'or, de paille ?

*L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les Notaires, &c.*) Le Mauro, là même, Tercet 41.

*E per legar più stretto il viver sciolto,*
*Vennero li dottori, è li notari,*
*Genti, ch'el mondo han sotto sopra volto.*

*La faim & la cherté*, &c. Le même, Tercet 42.

Commencerent d'esclorre, & tout ce que l'Automne,
Par le vent de midy, nous apporte & nous donne.
Les soldats, puis après, ennemis de la paix,
Qui de l'avoir d'autruy ne se saoulent jamais,
Troublerent la campagne, & saccageant nos villes,
Par force en nos maisons violerent nos filles;
D'où nasquit le bordeau qui s'eslevant debout,
A l'instant, comme un Dieu, s'estendit tout par tout,
Et rendit, Dieu mercy ces fievres amoureuses,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuses,
Que les perruques sont, & les drogues encor,
( Tant on en a besoin ) aussi cheres que l'or.

Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de sornettes,
Ce fier serpent, qui couve un venin sous des fleurs,
Qui noye jour & nuict nos esprits en nos pleurs.
Car pour ces autres maux, c'estoient légeres peines,
Que Dieu donna selon les foiblesses humaines.

REMARQUES.

*La carestia, la fame, e gli usurai,*
*E la peste, e la guerra, e li soldati,*
*Che di quel d'altri non si sazian mai.*

*D'où nasquit le bordeau,* &c. ) 1612, 1613, &c. | *Bourdeau.* 1642, *Bordel,* Le Mauro, Tercet 43.

*E furono gli ortacci ritrovati,*
*Per gratia de li quai si veggon tante*
*Donne rognose, & buomini pelati,*

Mais ce traiſtre cruel excédant tout pouvoir,
Nous fait ſuer le ſang ſous un peſant devoir;
De chimeres nous pipe, & nous veut faire accroire,
Qu'au travail ſeulement doit conſiſter la gloire;
Qu'il faut perdre & ſommeil, & repos, & repas,
Pour taſcher d'acquérir un ſujeſt qui n'eſt pas,
Ou s'il eſt, qui jamais aux yeux ne ſe deſcouvre,
Et perdu pour un coup jamais ne ſe recouvre;
Qui nous gonfle le cœur de vapeur & de vent,
Et d'excez par luy-meſme il ſe perd bien ſouvent.

REMARQUES.

*Qu'au travail ſeulement doit conſiſter la gloire*, &c.) Le même, au Capitolo, *In dishonor dell'Honore*, Terzetto 30.

*Mettono il ſommo honor nella fatica,*
*Nel travagliarſi ſempre, e far facende,*
*Come facean qu'egli huomini a l'antica,*
*De' quei ſcritte troviam coſe ſtupende.*

*Et perdu pour un coup jamais ne ſe recouvre.*) Séneque, Tragédie d'Agamemnon, Act. 2. Sc. 1.

*Redire, cùm perit, neſcit pudor.*

Le Mauro, Tercet 71.

*Coſa, che co'l ſudor tanto s'acquiſta,*
*Acquiſtata ſi perde in un momento,*
*E perduta giamai non ſi racquiſta.*

Boileau, Satire X. Vers 167.

*L'honneur eſt comme une iſle eſcarpée & ſans bords;*
*On n'y peut plus rentrer quand on en eſt dehors.*

Puis

Puis on adorera ceste menteuse idole !
Pour oracle on tiendra ceste croyance folle,
Qu'il n'est rien de si beau que tomber bataillant;
Qu'aux despens de son sang il faut estre vaillant,
Mourir d'un coup de lance, ou du choc d'une picque,
Comme les Paladins de la saison antique;
Et respandant l'esprit, blessé par quelque endroit,
Que notre ame s'envolle en Paradis tout droit !

Ha ! que c'est chose belle, & fort bien ordonnée,
Dormir dedans un lict la grasse matinée,
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'asseoir, manger humainement,

REMARQUES.

*Qu'il n'est rien de si beau que tomber bataillant.*) Allusion au mot célebre: *Oportet Imperatorem stantem mori.* Le Mauro, au même endroit, Tercet 32.

*E dicon, che'l morir di lancia, è bello,*
*O di colpo di stocco, ò d'archibugio,*
*Come Fabrizio, Cesare, e Marcello;*
*E c'haver nella schiena un gran pertugio,*
*O ne la pancia d'una colobrina,*
*Ti fà gir alle stelle senza indugio.*

*Ha ! que c'est chose belle*, &c.) Le même, Tercet. 34.

*Oh quanto mi par cosa pellegrina,*
*Star ripo satamente in quel mio letto,*
*E giacer de la sera, a la mattina !*
*Viver senza dolor, senza sospetto,*
*Una vita sicura, e dolce, e cheta,*
*Vorrei che foss'el mio sommo diletto.*

Se reposer un peu, puis monter en carrosse,
Aller à Gentilly caresser une Rosse,
Pour escroquer sa fille, & venant à l'effect,
Luy monstrer comme Jean à sa mere le faict.

Ha Dieu! pourquoy faut-il que mon esprit ne vaille
Autant que cil qui mit les Souris en bataille,
Qui sceut à la Grenoüille apprendre son caquet;
Ou que l'autre, qui fist en vers un Sopiquet!
Je ferois, esloigné de toute raillerie,
Un poëme grand & beau de la poltronnerie,

REMARQUES.

*Aller à Gentilly.*) Village près de Paris.

*Autant que cil qui mist les Souris en bataille*, &c.) Homere suivant l'opinion commune, a fait le Poëme de la guerre des Rats & des Grenouilles, intitulé *la Batrachomyomachie*; & ce Poëme a été mis en beaux Vers François par feu Mr. Boivin le Cadet, Garde de la Bibliothéque du Roy. Le Mauro dans l'endroit cité, Terçet 36.

*Oh Ciel, s'io fossi qualche gran Poëta,*
*Come quel, che cantò il Gatto e la Rana,*
*O quel che cantò Titiro, e Dameta!*

Le Mauro, par une méprise, ou fortuite, ou affectée, a mis *il Gatto*, en la place du *Topo*: n'y ayant jamais eu de Poëte qui ait imaginé la bataille entre les Chats & les Grenouilles.

*Ou que l'autre, qui fist en vers un Sopiquet!*) C'est Virgile dans son Poëme intitulé *Moretum*, ragout composé de ces huit ingrédiens: coriandre, ail, oignon, persil, rue, fromage, huile, & vinaigre. Il faut écrire *Saupiquet*. Joachim Du Bellay a traduit en Vers François, le *Moretum* de Virgile.

*Je ferois,*) C'est ainsi qu'il faut lire, suivant l'édition

En despit de l'honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effect souz la chemise, ou d'apparence au front;
Et m'asseure pour moy qu'en ayant leu l'histoire,
Elles ne seroient plus si sottes que d'y croire.

Mais quand je considere où l'ingrat nous réduit,
Comme il nous ensorcelle, & comme il nous séduit;
Qu'il assemble en festin au Renard la Cigoigne,
Et que son plus beau jeu ne gist rien qu'en sa troigne;
Celuy le peut bien dire, à qui dès le berceau,
Ce malheureux Honneur a tint le bec en l'eau;
Qui le traine à tastons, quelque part qu'il puisse estre:
Ainsi que fait un chien un aveugle son maistre,
Qui s'en va doucement après lui pas à pas,
Et librement se fie à ce qu'il ne voit pas.

REMARQUES.

de 1608. qui est la premiere. *Je ferois.... un Poëme*, &c. Il y a dans toutes les autres éditions: *Je serois*; mais c'est une faute d'impression.

*Qu'il assemble en festin au Renard la Cigoigne.*) Allusion à une Fable d'Esope fort connue.

*Qui le traine à tastons*, &c.) Le Mauro, Tercet 56.

*E con l'Honor fa lì medesmi passi,*
*Che far co'l suo cagnol un cieco suole,*
*Che non lo vede e dietro a lui pur vassi.*

*Qui s'en va doucement après lui pas à pas.*) La cadence de ce Vers est expressive pour marquer la démarche lente & douteuse d'un pauvre aveugle qui suit son chien.





S'il veut que plus long temps à ses discours je croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on voye,
Et qu'on savoure, afin qu'il se puisse sçavoir,
Si le goust desment point ce que l'œil en peut voir.
Autrement quant à moy je luy fay banqueroute.
Estant imperceptible, il est comme la goutte,
Et le mal qui caché nous oste l'embonpoint,
Qui nous tuë à veu d'œil, & que l'on ne voit point.
On a beau se charger de telle marchandise:
A peine en auroit-on un Catrin à Venise;
Encor qu'on voye après courir certains cerveaux,
Comme après les raisins courent les estourneaux.

REMARQUES.

—— *A ses discours je croye.*) 1608. *A ces discours.* *Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on voye,* &c.) Le Mauro, Tercet, 58.

*Datemi cosa, che con man si tocchi;*
*Et se con mano non si può toccare,*
*Che si possa veder almen con gli occhi.*
*Quest' Honor invisibile mi pare,*
*Et intoccabil' come febre, & gotta,*
*Che ti strugge la vita, e non appare.*

—— *Ce que l'œil en peut voir.*) On a mis mal à propos, *Ne peut voir*, dans les dernieres éditions.

*Un Catrin à Venise.*) Un Catrin, ou plutôt, un Quadrin, *Quadrino*, est une petite monoie d'Italie.

*Comme après les raisins courent les estourneaux.*) Le Mauro, Tercet 60.

Que font tous ces vaillans de leur valeur guerriere,
Qui touchent du penser l'estoile poussiniere,
Morguent la destinée & gourmandent la mort,
Contre qui rien ne dure, & rien n'est assez fort ?
Et qui tout transparents de claire renommée,
Dressent cent fois le jour en discours une armée,
Donnent quelque bataille, & tuant un chacun,
Font que mourir & vivre à leur dire n'est qu'un :
Relevez, emplumez, braves comme Sainct George ;

REMARQUES.

*Di cotal robba, ne cruda, ne cotta,*
*Non si vende in mercato, e pur le genti*
*Dietro le vengon, come storni in frotta.*

*Que font tous ces vaillans*, &c.) Le Mauro, Tercet 61.

*Che fanno più quest' animi si ardenti*
*Di valorosi, è franchi cavalieri,*
*Illustri, cristallini, e trasparenti ?*
*Raggionano di guerra volontieri,*
*E'l viver, e'l morir fanno tutt' uno,*
*E toccano le stelle co i pensieri.*

——— *L'estoile poussiniere.*) La Poussiniere, ainsi nommée par le peuple ; & les Pleïades, par les Astronomes ; est une Constellation composée de sept étoiles, dont celle qui se fait remarquer au milieu, est appellée proprement la *Poussiniere.* Rabelais, L. 1. ch. 53. a parlé de *l'Etoile poussiniere*, & L. 4. 43. *Deux jours après, arrivasmes en l'Isle de Ruasch, & vous jure par* l'Etoile poussiniere, *que je trouvai l'estat & la vie du peuple, estrange plus que je ne le dis.*

——— *Braves comme Sainct George.*) On represente toujours Saint George, comme un Cavalier bien

Et Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge :
Et bien que de l'honneur ils facent des leçons,
Enfin au fond de sac ce ne sont que chansons.
Mais, mon Dieu ! que ce traistre est d'une estrange sorte !
Tandis qu'à le blasmer la raison me transporte,
Que de luy je mesdis, il me flatte, & me dit,
Que je veux par ces vers acquerir son crédit ;

REMARQUES.

monté, & magnifiquement ajusté. Voyez la Note sur le vers 162. de la cinquieme Satire. On a mis, *comme* un *Saint George*, dans l'édition de 1642. & suivantes ; mais c'est une faute. Rabelais L. 1. ch. 41. à la fin : *Tous armez à l'advantaige, la lance au poing, montez comme Saint George.*

*Et Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge.*) Il Mauro, Terzetto, 63.

*L'Honor và per la bocca di ciascuno,*
*E menton qualche volta per la gola,*
*Onde ne squazza di cartelli ogn'uno.*
*In ogni moto, ogni atto, ogni parola,*
*Li termini d'Honor han sempre à canto,*
*E par, che ne sien Maestri, ò tengon scuola.*

*Mais, mon Dieu ! que ce traistre*, &c.) Le même, dans le Capitolo *del Dishonore*, Tercet, 49.

*Io penso che mi soffia il traditore*
*Ne l'orecchie, e mi dice, ch'io non sono,*
*Come vorrei, de la sua legge fuore.*
*Hor mirate, Prior, s'egli hà del buono,*
*Ch'io dico mal di lui quanto più posso*
*Et mi lusinga con un'altro suono.*

*Que je veux par ces vers acquérir son crédit*, &c.) Cicéron se mocquoit de ces Philosophes, qui mettoient

Que c'eſt ce que ma Muſe en travaillant pourchaſſe ,
Et mon intention qu'eſtre en ſa bonne grace ;
Qu'en meſdiſant de luy je le veux requérir ,
Et tout ce que je fay , que c'eſt pour l'acquérir.
Si ce n'eſt qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Je l'irois appeller comme mon adverſaire.
Auſſi que le duel eſt icy deffendu ;
Et que d'une autre part j'ayme l'individu.
Mais tandis qu'en colere à parler je m'arreſte ,
Je ne m'apperçoy pas que la viande eſt preſte ;

REMARQUES.

leurs noms à des Traitez , où ils condamnoient l'amour des louanges. *Ipſi illi Philoſophi , etiam in illis libellis , quos de contemnenda gloria ſcribunt , nomen ſuum inſcribunt. In eo ipſo in quo prædicationem , nobilitatemque deſpiciunt, prædicari de ſe, ac nominari volunt. Cic. pro Archia Poëta.* Voyez ſes Tuſculanes, Liv. 1. & Val. Maxime, L. 8. chap. 14. n. 3.

Mr. Paſcal, dans ſes penſées, ch. 24. *Ceux qui écrivent contre la gloire , veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; & ceux qui le liſent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu : Et moi qui écris ceci , j'ai peut-être cette envie ; & peut être que ceux qui le liront , l'auront auſſi.*

Mr. Deſpréaux, Satire XI. Vers 204. parlant du faux Honneur : *Et peut-être , eſt-ce lui qui m'a dicté ces vers.* Voyez les Remarques ſur ce Vers de Mr. Deſpréaux.

*Auſſi que le Duel eſt icy défendu.* ) Par un Edit du mois de Juin 1602. Voyez la Note ſur le vers 38. de l'Ode qui eſt au commencement de ce Livre.

*Mais tandis qu'en colere* , &c. ) Dans le même Capitolo , Tercet, 57.

Qu'icy, non plus qu'en France, on ne s'amuse pas
A discourir d'honneur quand on prend son repas.
Le sommelier en haste est sorty de la cave :
Desja Monsieur le maistre & son monde se lave.
Tresves avecq' l'honneur. Je m'en vais tout courant,
Décider au Tinel un autre différent.

REMARQUES.

*Ma questo ragionar mio troppo dura :*
*E'l cuoco, e'l bottiglier han chiusi gli occhi*, &c.

*Décider au Tinel.* ) Mot francisé par Regnier, de l'Italien *Tinello*, qui signifie la Salle du commun, dans laquelle mangent les Officiers & domestiques d'un grand Seigneur: *Luogo, dove mangiano i Cortigiani.* Rabelais, qui avoit aussi été à Rome, s'est servi du même mot dans l'ancien Prologue du 4. Livre de son Pantagruel.



# A MONSIEUR LE MARQUIS DE CŒUVRES.

## SATIRE VII.

Sotte, & fascheuse humeur de la pluspart des hommes,
Qui, suivant ce qu'ils sont, jugent ce que nous sommes;
Et succrant d'un souris un discours ruineux,
Accusent un chacun des maux qui sont en eux!
Nostre mélancolique en sçavoit bien que dire,
Qui nous pique en riant, & nous flate sans rire,
Qui porte un cœur de sang dessous un front blesmy,
Et duquel il vaut moins estre amy qu'ennemy.

### Remarques.

La troisieme Satire est aussi adressée au Marquis de Cœuvres. Dans celle-ci Regnier décrit le penchant invincible qu'il a pour l'amour, & pour les femmes. C'est une imitation de la quatrieme Elegie, Livre second, des Amours d'Ovide.

*Nostre mélancolique en sçavoit bien que dire.*) Edit. de 1642. & suivantes: *En sçauroit.*

*Et duquel il vaut moins estre ami qu'ennemi.*) Edit. de 1608. *Il vaut moins*. Cette leçon paroit meilleure, & forme un plus beau sens que celle-ci: *il vaut mieux*, qui est dans toutes les autres Edit.

Vous, qui tout au contraire, avez dans le courage
Les mesmes mouvements qu'on vous lit au visage ;
Et qui, parfait amy, vos amis espargnez,
Et de mauvais discours leur vertu n'esborgnez :
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne
ploye,
Et qui fort librement en l'orage s'employe :
Ainsi qu'un bon patron, qui soigneux, sage & fort,
Sauve ses compagnons, & les conduit à bord.

Cognoissant doncq' en vous une vertu facile,
A porter les deffauts d'un esprit imbécille,
Qui dit sans aucun fard, ce qu'il sent librement,
Et dont jamais le cœur la bouche ne desment :
Comme à mon confesseur, vous ouvrant ma pensée,
De jeunesse & d'amour follement insensée,
Je vous conte le mal où trop enclin je suis,
Et que prest à laisser, je ne veux & ne puis :

REMARQUES.

*Vous, qui tout au contraire, avez dans le courage.*) Dans le cœur. Ce vers & les sept suivans, contiennent une phrase qui n'est pas achevée.

*Je vous conte le mal où trop enclin je suis : Et que prest*, &c.) Ovide, dans l'Elegie citée, vers 3.

*Confiteor, si quid prodest delicta fateri,*
*In mea nunc demens crimina fassus eo,*
*Odi : nec possum cupiens non esse, quod odi :*
*Heu ! quàm quod studeas ponere, ferre grave est !*

Tant il eſt mal-aiſé d'oſter avecq' l'eſtude,
Ce qu'on a de nature & de longue habitude.
Puis, la force me manque, & n'ai le jugement
De conduire ma barque en ce raviſſement.
Au gouffre du plaiſir la courante m'emporte :
Tout ainſi qu'un cheval, qui a la bouche forte,
J'obéis au caprice, & ſans diſcrétion,
La raiſon ne peut rien deſſus ma paſſion.
Nulle loy ne retient mon ame abandonnée,
Ou ſoit par volonté, ou ſoit par deſtinée,
En un mal évident je clos l'œil à mon bien :
Ny conſeil, ny raiſon, ne me ſervent de rien.
Je choppe par deſſein, ma faute eſt volontaire.
Je me bande les yeux quand le Soleil m'eſclaire :
Et, content de mon mal, je me tiens trop heureux,
D'eſtre comme je ſuis, en tous lieux amoureux.
Et comme à bien aimer milles cauſes m'invitent,
Auſſi mille beautez mes amours ne limitent ;

REMARQUES.

*Tant il eſt mal-aiſé d'oſter avecq' l'eſtude.*) Edit. de 1608. *Avecq' eſtude.*

*Puis la force me manque*, &c.) Ovide au même endroit, v. 7.

*Nam deſunt vires ad me mihi juſque regendum :*
*Auferor, ut rapidâ concita puppis aquâ.*

*Et comme à bien aimer*, &c.) Ovide là même, v. 9.

*Non eſt certa meos quæ forma invitet amores :*
*Centum ſunt cauſæ cur ego ſemper amem.*

Et courant ça & là, je trouve tous les jours,
En des ſujects nouveaux de nouvelles amours.
Si de l'œil du deſir une femme j'aviſe,
Ou ſoit belle, ou ſoit laide, ou ſage, ou mal appriſe,
Elle aura quelque trait qui de mes ſens vainqueur,
Me paſſant par les yeux me bleſſera le cœur.
Et c'eſt comme un miracle, en ce monde où nous ſommes,
Tant l'aveugle appétit enſorcelle les hommes,
Qu'encore qu'une femme aux amours face peur,
Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur:
Toutes fois, eſtant femme, elle aura ſes délices,
Relevera ſa grace avecq' des artifices,
Qui dans l'Eſtat d'Amour la ſçauront maintenir,
Et par quelques attraits les amants retenir.
Si quelqu'une eſt difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'eſprit embellira ſa face:
Captivant les Amants, de mœurs, ou de diſcours,
Elle aura du credit en l'Empire d'Amours.
En cela l'on cognoiſt que la nature eſt ſage;
Que voyant les deffauts du fœminin ouvrage,
Qu'il ſeroit, ſans reſpect, des hommes meſpriſé,
L'anima d'un eſprit, & vif, & deſguiſé;

REMARQUES.

*Captivant les Amants, de mœurs, ou de diſcours.*) Edition de 1608. *Des mœurs, ou de diſcours.*

D'une ſimple innocence elle adoucit ſa face,
Elle luy miſt au ſein, la ruſe, & la fallace;
Dans ſa bouche, la foy qu'on donne à ſes diſcours;
Dont ce ſexe trahit les cieux, & les amours:
Et ſelon, plus ou moins, qu'elle eſtoit belle, ou
laide,
Sage elle ſceut ſi bien uſer d'un bon remede,
Diviſant de l'eſprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les ſépara d'un & d'autre coſté;
De peur qu'en les joignant, quelqu'une euſt l'avan-
tage,
Avecq' un bel eſprit d'avoir un beau viſage.
La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'eſprit rarement à la beauté ſe joint.
Or affin que la laide, autrement inutile,
Deſſous le joug d'amour rendiſt l'homme ſervile;
Elle ombragea l'eſprit d'un morne aveuglement,
Avecques le deſir, troublant le jugement:
De peur que nulle femme, ou fuſt laide, ou fuſt
belle,
Ne veſcuſt ſans le faire, & ne mourut pucelle.
D'où vient que ſi ſouvent les hommes offuſquez;
Sont de leurs appetits ſi lourdement mocquez,
Que d'une laide femme ils ont l'ame eſchauffée,
Dreſſent à la laideur d'eux meſmes un trophée;
Penſant avoir trouvé la febve du gaſteau,

Et qu'au Serrail du Turc il n'eſt rien de ſi beau.
Mais comme les beautez, ſoit des corps, ou des ames,
Selon l'object des ſens, ſont diverſes aux Dames;
Auſſi diverſement les hommes ſont domtez,
Et font divers effets les diverſes beautez.
(Eſtrange providence, & prudente méthode
De Nature, qui ſert un chacun à ſa mode!)
Or moy, qui ſuis tout flame & de nuict & de jour,
Qui n'haleine que feu, ne reſpire qu'amour,
Je me laiſſe emporter à mes flames communes,
Et cours ſouz divers vents de diverſes fortunes.
Ravy de tous objects, j'aime ſi vivement,
Que je n'ay pour l'amour ny choix, ny jugement.
De toute eſlection mon ame eſt deſpourveuë,
Et nul object certain ne limite ma veuë.
Toute femme m'agrée, & les perfections,
Du corps ou de l'eſprit, troublent mes paſſions.
J'aime le port de l'une, & de l'autre la taille;
L'autre, d'un trait laſcif me livre la bataille;

REMARQUES.

*Et qu'au Serrail du Turc.*) *Sarail du Turc*, dans les éditions de 1608. & 1612.

*L'autre, d'un trait laſcif*, &c.) Ovid. *ibidem*, v. 13.

*Sive procax ulla eſt, capior, quia ruſtica non eſt.*

Et l'autre, desdaignant d'un œil sévere & doux,
Ma peine & mon amour, me donne mille coups.
Soit qu'une autre modeste à l'impourveu m'avise,
De vergongne & d'amour mon ame est toute éprise:
Je sens d'un sage feu mon esprit enflammer,
Et son honnesteté me contrainct de l'aimer.

Si quelque autre, affetée en sa douce malice,
Gouverne son œillade avecq' de l'artifice,
J'aime sa gentillesse; & mon nouveau desir
Se la promet sçavante en l'amoureux plaisir.

Que l'autre parle livre, & face des merveilles?
Amour, qui prend par tout, me prend par les oreilles;
Et juge par l'esprit, parfaict en ses accords,
Des points plus accomplis que peut avoir le corps.
Si l'autre est au rebours des lettres nonchalante,
Je croy qu'au fait d'amour elle sera sçavante;

REMARQUES.

*Et l'autre, desdaignant*, &c.) Ovide, v. 15.

*Aspera si visa est, rigidasque imitata Sabinas:*
*Velle, sed ex alto dissimulare, puto.*

*Que l'autre parle livre*, &c.) Edit. 1642. *parle libre.* C'est une faute. Ovide, au même endroit, v. 17.

*Sive est docta, placet raras dotata per artes.*

*Si l'autre est au rebours*, &c.) Ovide, v. 18.

*Sive rudis, placida est simplicitate suâ.*

Et que nature habile à couvrir son deffaut,
Luy aura mis au lict tout l'esprit qu'il luy faut.
Ainsi, de toute femme à mes yeux opposée,
Soit parfaite en beauté, ou soit mal composée,
De mœurs, ou de façons, quelque chose m'en plaist;
Et ne sçay point comment, ny pourquoy, ny que c'est.
Quelque objet que l'esprit par mes yeux se figure,
Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointure:
Comme un miroir en soy toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque object que ce soit.
Autant qu'une plus blanche, il aime une brunette:
Si l'une a plus d'esclat, l'autre est plus sadinette,

REMARQUES.

*Ainsi, de toute femme*, &c.) Ovide, v. 47. de la même Elegie:

*Denique quas totâ quisquam probat urbe puellas,*
*Noster in has omnes ambitiosus amor.*

*De mœurs, ou de façons*, &c.) Ovide, v. 46.

*Hæc melior specie, moribus illa placet.*

*Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointure.*) C'est ainsi qu'il faut lire, *la pointure*; & non pas *la peinture*, comme porte l'édition de 1625.

*Autant qu'une plus blanche, il aime une brunette.*) Ovide, même Elégie, vers 39.

*Candida me capiet, capiet me flava puella.*

*L'autre est plus sadinette.*) *Gentille*, selon Borel, Antiquit. où il cite le Livre des Pardons S. Trotet.

Et

Et plus vive de feu, d'amour & de desir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaisir.
  Mais sans parler de moy, que toute amour emporte :
Voyant une beauté folastrement accorte,
Dont l'abord soit facile, & l'œil plein de douceur ;
Que semblable à Venus on l'estime sa sœur,
Que le Ciel sur son front aït posé sa richesse,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'une Déesse,
Qu'elle soit le tourment, & le plaisir des cœurs,
Que Flore souz ses pas face naistre des fleurs ;

REMARQUES.

*Et preschant en maintes sornettes,*
*Et qu'elles sont si Sadinettes,*
*Frisques, si sades, & si belles,*
*Il a mal fait de parler d'elles.*

*Mais sans parler de moy*, &c.) Ovide, v. 31.

*Ut taceam de me, quia caussâ tangor ab omni :*
*Illic Hippolytum pone, Priapus erit.*

*Voyant une beauté*, &c.) Ce mot, *voyant*, qui semble se rapporter au vers précédent, se rapporte au vers 146. & la construction se doit faire ainsi : vers 146.

*Les cœurs les plus glacez sont tous bruslans de flames,*
*Voyant une beauté*, &c.

Ce vers 138. & les dix suivans, ne sont qu'une paraphrase du vers d'Ovide qu'on vient de citer :

*Illic Hippolytum pone, Priapus erit.*

Au ſeul trait de ſes yeux, ſi puiſſans ſur les ames,
Les cœurs les plus glacez ſont tous bruſlans de flames:
Et fuſt-il de metail, ou de bronze, ou de roc,
Il n'eſt Moine ſi ſainct qui n'en quittaſt le froc.

Ainſi, moy ſeulement ſous l'amour je ne plie;
Mais de tous les mortels la nature accomplie,
Fleſchit ſous ceſt Empire, & n'eſt homme icy bas
Qui ſoit exempt d'amour, non plus que du treſpas.

Ce n'eſt donc choſe eſtrange, (eſtant ſi naturelle)
Que ceſte paſſion me trouble la cervelle,
M'empoiſonne l'eſprit, & me charme ſi fort,
Que j'aimeray, je croy, encore après ma mort.

Marquis; voila le vent dont ma nef eſt portée,
A la triſte mercy de la vague indomtée,
Sans cordes, ſans timon, ſans eſtoile, ny jour:
Reſte ingrat & piteux de l'orage d'Amour,
Qui content de mon mal, & joyeux de ma perte,
Se rit de voir des flots ma poitrine couverte;
Et comme ſans eſpoir flote ma paſſion,
Digne, non de riſée, ains de compaſſion.

Cependant, incertain du cours de la tempeſte,
Je nage ſur les flots, & relevant la teſte,

REMARQUES.

*Ainſi, moi ſeulement ſouz l'amour je ne plie.*) Ainſi, ce n'eſt pas moi ſeulement qui plie ſous l'amour.

——*La nature accomplie.*) La nature entiere.

Je ſemble deſpiter, naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine & les Cieux :
M'eſgayant en mon mal, comme un mélancolique,
Qui répute à vertu ſon humeur frénétique,
Diſcourt de ſon caprice, en caquette tout haut.
  Auſſi comme à vertu j'eſtime ce deffaut,
Et quand tout par mal-heur jureroit mon dommage,
Je mourray fort content, mourant en ce voyage.

REMARQUES.

——*Naufrage audacieux.*) *Naufrage* ſubſtantif perſonnel, *Naufragus*, celui qui a fait naufrage.



## A MONSIEUR L'ABBE' DE BEAULIEU,

Nommé par Sa Majesté à l'Evesché du Mans.

## SATIRE VIII.

CHARLES, de mes pechez j'ay bien fait pénitence.
Or toy, qui te cognois aux cas de conscience,
Juge si j'ay raison de penser estre absous.
J'oyois un de ces jours la Messe à deux genoux,
Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains jointes,
Le cœur ouvert aux pleurs, & tout percé de pointes,

### REMARQUES.

Charles de Beaumanoir, de Lavardin, fils de Jean, Seigneur de Lavardin, Maréchal de France; fut nommé à l'Evêché du Mans, en 1601. après la mort de Claude d'Angennes de Ramboüillet; & mourut en 1637.

Cette Satire est contre un importun. Horace en a fait aussi une sur le même sujet: elle est la neuvieme du premier Livre, & a servi de modéle à Regnier. Le P. Garasse, dans sa *Recherche des Recherches*, pag. 526. donne de grandes louanges à la Satire de Regnier, & ne fait pas difficulté de la mettre au dessus de celle d'Horace, pour la naïveté, & pour la finesse.

Qu'un devot repentir eſlançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'enfer, & tout bruſlant de foy:
Quand un jeune Friſé, relevé de mouſtache,
De galoche, de botte, & d'un ample pennache
Me vint prendre, & me dict, penſant dire un bon mot:
Pour un Poëte du temps vous eſtes trop devot.
Moy civil, je me leve, & le bon jour luy donne.
( Qu'heureux eſt le folaſtre, à la teſte griſonne,
Qui bruſquement euſt dit, avecq' une ſambieu:
Ouy bien pour vous, Monſieur, qui ne croyez en Dieu!)

REMARQUES.

*Et d'un ample pennache.*) D'un bouquet de plumes; ornement qu'on a porté encore long-tems après, témoin ces deux vers de Mr. Deſpréaux, dans ſa troiſieme Satire, compoſée en 1665.

*Quand un des Campagnards relevant ſa mouſtache,*
*Et ſon feutre à grands poils, ombragé d'un panache.*

Ces deux vers ſont imitez des 9. & 10. de cette Satire.

— *Vous eſtes trop dévot.*) 1642. & 1645. *très-dévot.*

— *Avecq' une ſambieu.*) Eſpece de jurement, qu'on prononce aujourd'hui, *Sambleu.* Autrefois on diſoit auſſi *Sangoy:* ſur quoi on peut voir Paſquier, L. 8. ch. 2. de ſes Recherches. Mais tous ces mots ſont du genre maſculin; c'eſt pourquoi, dans l'édition de 1666. on a mis, *avecques un Sambieu. Une Sambieu* ſe peut ſauver à la faveur de l'ellipſe, en ſuppoſant un ſubſtantif féminin ſous-en-tendu, tel, par exemple, que *parole.*

Sotte discretion! je voulus faire accroire,
Qu'un Poëte n'est bisarre & fascheux qu'après boire.
Je baisse un peu la teste, & tout modestement
Je luy fis à la mode un petit compliment.
Luy, comme bien appris, le mesme me sceut rendre,
Et ceste courtoisie à si haut prix me vendre,
Que j'aimerois bien mieux, chargé d'age, & d'ennuis,
Me voir à Rome pauvre, entre les mains des Juifs.
Il me prit par la main, après mainte grimace,
Changeant sur l'un des pieds à toute heure de place,
Et dansant tout ainsi qu'un Barbe encastelé,
Me dist, en remâchant un propos avalé:
Que vous estes heureux vous autres belles ames,
Favoris d'Apollon, qui gouvernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'est point de beautez que pour vous seulement!

REMARQUES.

—— *Entre les mains des Juifs.*) Les Juifs sont de grands Usuriers. Dans la premiere édition de 1608, on lisoit, *des Juys*, suivant la prononciation de ce mot, au tems de Regnier. Aujourd'hui on écrit & on prononce *Juif* & *Juifs*, quoi qu'en dise l'Auteur du Traité de la Prononciation Françoise, pag. 660.

—— *Un Barbe encastelé.*) Un cheval encastelé est, selon Mr. de Solleysel, dans son *Parfait Maréchal*, celui dont les talons pressent si fort le petit pied, qu'ils font boiter le cheval, ou du moins l'empêchent de marcher à son aise; & ce défaut est plus ordinaire aux chevaux de légere taille, comme aux chevaux *Barbes*, & aux chevaux d'Espagne.

Mais vous les méritez : vos vertus non communes
Vous font digne, Monſieur, de ces bonnes fortunes.
Glorieux de me voir ſi hautement loüé,
Je devins auſſi fier qu'un chat amadoüé ;
Et ſentant au palais mon diſcours ſe confondre,
D'un ris de Sainct Medard il me fallut reſpondre.
Je pourſuis. Mais, amy, laiſſons le diſcourir,
Dire cent & cent fois : il en faudroit mourir ;
Sa barbe pinçoter, cageoller la ſcience,
Relever ſes cheveux, dire, en ma conſcience,

REMARQUES.

*D'un ris de Sainct Médard.* ) D'un ris forcé. Grégoire de Tours, c. 95. *de la gloire des Confeſſeurs*, nous apprend, que St. Médard ayant le don d'appaiſer la douleur des dents, on le repréſentoit exprès, la bouche entr'ouverte, laiſſant un peu voir ſes dents, pour faire ſouvenir, quand on y auroit mal, d'avoir recours à ce Saint. Et parce que, entrouvrant ainſi la bouche, il paroiſſoit rire, mais d'un ris, qui ne paſſoit pas le bout des dents, de là eſt venu le proverbe *d'un ris de St. Médard*, pour ſignifier un ris forcé.

——— *Il en faudroit mourir.*

——— *En ma conſcience.*) Ce ſont de ces expreſſions paſſageres, que le caprice, ou le hazard introduiſent de tems en tems, & qu'on employe à tout propos, tandis qu'elles ſont à la mode. Dans les Mémoires de Sully, Part. 2. ch. 11. il eſt parlé de *ces Cajoleurs de Cour, qui ſemblent n'y être, que pour faire des exclamations & des admirations de tout ce qu'ils voyent & oyent ; réitérer des* Jéſus ! Sire ! *& crier en voix dolente*, il en faut mourir !

Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, monstrer ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser son espée,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée:
Cependant qu'en trois mots je te feray sçavoir,
Où premier à mon dam ce fascheux me peut voir.

J'estois chez une Dame, en qui, si la Satyre
Permettoit en ces vers que je le pusse dire,
Reluit, environné de la divinité,
Un esprit aussi grand, que grande est sa beauté.

Ce fanfaron, chez elle eut de moy cognoissance,
Et ne fut de parler jamais en ma puissance,
Luy voyant ce jour-là son chappeau de velours,
Rire d'un fascheux conte, & faire un sot discours;

REMARQUES.

—— *Mordre un bout de ses gants.*) 1608. 1612. *guents.*

—— *Faire arser son espée.*) *Arser*: du tems de Rabelais on disoit *arresser*, *ils arressoient*, comme on lit dans l'édition de Dolet, Liv. 2. ch. 17. & au ch. 26. on lit aussi *arresser*; mot qui vient de l'Italien *Arriciare*, formé du Latin *Adrectiare.*

*Son chappeau de velours.*) Les gens du grand air portoient alors des chapeaux, couverts ou doublez de velours, dont l'usage est demeuré seulement à quelques Officiers de robe, qui n'étant pas graduez, portent encore le chapeau ou la toque de velours noir. Les Pensionnaires du Collége de Louis le Grand le portent encore dans la maison. *Notez*, dit Rabel. L. 1. ch. 13. *que des chapeaux les uns sont ras, les autres à poil, les autres veloutez, les autres taffetassez, les autres satinisez.*

Bien

Bien qu'il m'euſt à l'abord doucement fait entendre,
Qu'il eſtoit mon valet, à vendre & à deſpendre :
Et deſtournant les yeux, Belle, à ce que j'entens,
Comment ! vous gouvernez les beaux eſprits du
temps ;
Et faiſant le doucet de parole & de geſte,
Il ſe met ſur un lict, luy diſant, je proteſte
Que je me meurs d'amour, quand je ſuis près de vous,
Je vous aime ſi fort que j'en ſuis tout jaloux.
Puis rechangeant de note, il monſtre ſa rotonde :
Ceſt ouvrage eſt il beau? Que vous ſemble du monde?
L'homme que vous ſçavez, m'a dit qu'il n'aime rien.
Madame, à voſtre avis, ce jourd'huy ſuis-je bien ?
Suis-je pas bien chauſſé ? Ma jambe eſt elle belle ?
Voyez ce taffetas : la mode en eſt nouvelle ;
C'eſt œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait un Edict.

REMARQUES.

——*Il monſtre ſa rotonde.*) Collet empeſé, & monté ſur du carton. Dans la Satire intitulée *l'Inventaire d'un Courtiſan*, imprimée avec les œuvres de Regnier, dans les éditions de 1616, 1617, &c.

*La coquille d'un limaçon,*
*Pour bien liſſer une rotonde.*

*C'eſt œuvre de la Chine.*) On appelle Taffetas de la Chine, celui qui eſt rouge & blanc.

*Que contre les clinquants le Roy fait un Edit.*) Henry

Sur le coude il se met, trois boutons se délace :
Madame, baisez moy, n'ay-je pas bonne grace ?
Que vous estes fascheuse ! A la fin on verra,
Rosette, le premier qui s'en repentira.

## REMARQUES.

IV. avoit fait trois Edits contre les *clinquants* & dorures : le premier en 1594. le second en 1601. & le troisieme en Novembre 1606. publié & registré au Parlement, le 9. Janvier 1607. C'est de ce dernier Edit que Regnier veut parler ; & il peut servir de date à cette Satire.

—— *A la fin on verra, Rosete, le premier qui s'en repentira.* ) L'Abbé Desportes, oncle de Regnier, avoit fait une chanson ou Villanelle, dont chaque couplet finissoit par ce refrain:

*Nous verrons, Bergere Rozette*, ou, *volage Bergere,*
*Qui premier s'en repentira.*

Le Petit-maitre, dont Regnier fait ici la peinture, se met à chanter ce refrain à la Dame chez qui il étoit. Voici le premier couplet de la Villanelle de Desportes, imprimée dans ses œuvres, parmi les Bergeries :

*Rozette, pour un peu d'absence,*
*Votre cœur vous avez changé :*
*Et moy, sçachant cette inconstance,*
*Le mien autre part j'ay rangé.*
*Jamais plus Beauté si légere*
*Sur moy tant de pouvoir n'aura.*
*Nous verrons, volage Bergere,*
*Qui premier s'en repentira.*

Regnier a répété le même refrain dans la quatorzieme Satire, vers 166.

*Rozete, nous verrons qui s'en repentira.*

D'aſſez d'autres propos il me rompit la teſte.
Voilà quant & comment je cogneu ceſte beſte ;
Te jurant, mon amy, que je quittai ce lieu,
Sans demander ſon nom, & ſans lui dire adieu.
Je n'eus depuis ce jour de luy nouvelle aucune,
Si n'eſt ce matin, que de male fortune,
Je fus en ceſte Egliſe, où, comme j'ay conté,
Pour me perſécuter Satan l'avoit porté.
Après tous ces propos qu'on ſe dict d'arrivée,
D'un fardeau ſi peſant ayant l'ame grevée,
Je chauvy de l'oreille, & demourant penſif,
L'eſchine j'alongeois comme un aſne reſtif;

REMARQUES.

—— *Que je quittay ce lieu.*) Edition de 1608. *je quitté.* 1642. & ſuivantes, *j'ay quitté.* 1642. & autres, *je quittay.*

*Je chauvy de l'oreille*, &c.) Horace, L. 1. Sat. 9. v. 20.

*Demitto auriculas, ut iniquæ mentis aſellus,*
*Cùm gravius dorſo ſubiit onus.*

Meſſieurs de l'Académie & Furetiere, ont expliqué le verbe *Chauvir*, par *dreſſer les oreilles* ; & Regnier a dit : *Je chauvy de l'oreille*, pour exprimer le *Demitto auriculas* d'Horace : ce qui ne s'accorde point avec l'explication de l'Académie, & confirme plutôt celle d'Oudin dans ſon Dictionnaire François-Italien, où *Chauvir* eſt interprété, *Chinare dimenando le orecchie*. Rabelais, dans le Prologue du troiſieme Livre, a dit : *chauvant des oreilles* ; & dans le chap. 7. du Livre 5. attribué à Rabelais, on lit que l'Aſne, à qui l'on préſenta de l'avoine, *chauvoit de l'oreille* ; c'eſt-à-dire,

Minutant me ſauver de ceſte tyrannie.
Il le juge à reſpect : ô ! ſans cérémonie,
Je vous ſupply, dit-il, vivons en compagnons ;
Ayant, ainſi qu'un pot, les mains ſur les roignons.
Il me pouſſe en avant, me préſente la porte,
Et ſans reſpect des Saincts, hors l'Egliſe il me porte,
Auſſi froid qu'un jaloux qui voit ſon corrival,
Sortis, il me demande : eſtes vous à cheval ?
Avez vous point icy quelqu'un de voſtre troupe ?
Je ſuis tout ſeul, à pied. Lui, de m'offrir la croupe.
Moy, pour m'en dépêtrer, lui dire tout exprès :
Je vous baiſe les mains, je m'en vais icy près,

REMARQUES.

baiſſoit l'oreille modeſtement, pour témoigner qu'on lui faiſoit trop d'honneur de la lui vouloir cribler. On lit auſſi dans le *Moyen de parvenir*, chapitre intitulé, *Sommaire : Il y en avoit qui chauviſſoient les oreilles, comme aſnes en appétit. Chauvir* ou *chauver* vient apparemment du Latin *Cadivus.* Pline a dit *Poma cadiva*, des pommes qui d'elles-mêmes tombent de l'arbre. De *cadivus*, on peut, dans la baſſe Latinité, avoit fait *cadivare*, comme de *captivus* on a fait *captivare.*

*Minutant me ſauver*, &c.) Horace, même Satire, vers 8.

——— *Miſerè diſcedere quærens*, &c.

—— *Eſtes vous à cheval?*) Les carroſſes n'étant pas fort en uſage du temps de Regnier, les gens de diſtinction alloient à cheval dans les rues.

*Moy, pour m'en dépêtrer*, &c.) Horace, au même endroit, vers 14.

Chez mon oncle disner. O Dieu ! le galand homme !
J'en suis. Et moy pour lors, comme un bœuf qu'on
assomme,
Je laisse choir la teste, & bien peu s'en falut,
Remettant par despit en la mort mon salut,
Que je n'allasse lors, la teste la premiere,
Me jetter du Pont neuf à bas en la riviere.
Insensible il me traine en la court du Palais,
Où trouvant par hazard quelqu'un de ses valets,
Il l'appelle, & luy dit : hola hau, Ladreville,
Qu'on ne m'attende point, je vay disner en ville.
Dieu sçait si ce propos me traversa l'esprit !
Encor n'est-ce pas tout : il tire un long escrit,
Que voyant je frémy. Lors, sans cageollerie,
Monsieur, je ne m'entends à la chicannerie,
Ce luy dis-je, feignant l'avoir veu de travers.
Aussi n'en est-ce pas, ce sont des meschans vers,
( Je cogneu qu'il étoit véritable à son dire, )
Que pour tuer le temps je m'efforce d'escrire ;

REMARQUES.

——— *Miserè cupis, inquit, abire :*
*Jam dudum video. Sed nil agis ; usque tenebo,*
*Persequar. Hinc quò nunc iter est tibi ? Nil opus est te*
*Circumagi. Quendam volo visere, non tibi notum*, &c.

*Lui dire tout exprès.* ) Edition de 1642. & suivantes : *Je lui dis tout exprès.*

Et pour un courtisan, quand vient l'occasion,
Je montre que j'en sçay pour ma provision.

Il lit, & se tournant brusquement par la place,
Les banquiers estonnés admiroient sa grimace,
Et monstroient en riant qu'ils ne lui eussent pas
Preste sur son minois quatre doubles ducats;
( Que j'eusse bien donnez pour sortir de sa pate.)
Je l'escoute, & durant que l'oreille il me flate,
(Le bon Dieu sçait comment) à chasque fin de vers,
Tout exprès je disois quelque mot de travers.
Il poursuit, nonobstant, d'une fureur plus grande,
Et ne cessa jamais qu'il n'eust fait sa légende.

Me voyant froidement ses œuvres advoüer,
Il les serre, & se met luy mesme à se loüer:
Doncq' pour un Cavalier n'est-ce pas quelque chose?
Mais, Monsieur, n'avez vous jamais veu de ma prose!
Moy de dire que si, tant je craignois qu'il eust
Quelque procès verbal qu'entendre il me fallust.
Encore, dittes moy en vostre conscience,
Pour un qui n'a du tout acquis nulle science,
Cecy n'est-il pas rare? Il est vray, sur ma foy,
Luy dis-je, sousriant. Lors se tournant vers moy,

REMARQUES.

*Pour un qui n'a du tout acquis nulle Science.*) Premiere édition, 1608. *Nul acquis de Science.* Ce mot *acquis*, est ici Substantif: *Il n'a nul acquis, il a beaucoup d'acquis.*

M'accolle à tour de bras, & tout petillant d'aiſe,
Doux comme une eſpouſée, à la jouë il me baiſe :
Puis me flattant l'eſpaule, il me fit librement
L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
Après ceſte careſſe, il rentre de plus belle :
Tantoſt il parle à l'un, tantoſt l'autre l'appelle,
Tousjours nouveaux diſcours ; & tant fut-il humain,
Que tousjours de faveur il me tint par la main.
J'ay peur que ſans cela, j'ay l'ame ſi fragile,
Que le laiſſant d'aguet, j'euſſe peu faire gile :
Mais il me fut bien force, eſtant bien attaché,
Que ma diſcrétion expiaſt mon péché.
Quel heur ce m'euſt eſté, ſi, ſortant de l'Egliſe,
Il m'euſt conduit chez luy, & m'oſtant la chemiſe,
Ce beau valet, à qui ce beau maiſtre parla,
M'euſt donné l'anguillade, & puis m'euſt laiſſé là !

REMARQUES.

*Que le laiſſant d'aguet.*) Dans toutes les éditions il y a *du guet* : mais c'eſt une faute d'impreſſion. *D'aguet*, adroitement, ſubtilement. *Je paſſe outre d'aguet.* Sat. 10. v. 41.

*M'euſt donné l'anguillade.*) Edition de 1608. *Anguillade.* Dans toutes les autres éditions avant 1642. *Anguilade.* On fouettoit avec une peau d'Anguille les jeunes Gentilshommes Romains qui étoient en faute. Pline, Liv. 9. ch. 23. De là ſans doute eſt venu que dans les Ecoles on a donné le nom *d'Anguille* à certaine courroye, dont anciennement on frappoit les jeunes gens qui avoient

Honorable défaite, heureuse eschappatoire!
Encores derechef me la fallut-il boire.

Il vint à reparler dessus le bruit qu'il court,
De la Royne, du Roy, des Princes, de la Court;
Que Paris est bien grand, que le Pont neuf s'acheve;
Si plus en paix qu'en guerre, un Empire s'esleve.
Il vint à définir, que c'estoit qu'Amitié,
Et tant d'autres Vertus, que ç'en estoit pitié.
Mais il ne définit, tant il estoit novice,
Que l'indiscrétion est un si fascheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret,
Que de vivre à la gesne avec un indiscret.

Tandis que ces discours me donnoient la torture,
Je sonde tous moyens pour voir si d'aventure

REMARQUES.

manqué à leur devoir. Les Gloses d'Isidore, citées par Du Cange dans son Glossaire Latin: *Anguilla est quâ coercentur in scholis pueri, quæ vulgò scutica dicitur.* C'est la remarque du Commentateur de Rabelais, sur cet endroit du L. 2. ch. 30. *Adoncq' le pastissier lui bailla l'anguillade, si bien que sa peau n'eust rien vallu à faire cornemuses.* Et au Liv. 5. ch. 16. *Je le renvoyerois bien d'où il est venu, à grands coups d'anguillade.*

——— *Que le Pont neuf s'acheve*) Ce Pont fut commencé en 1578. sous le regne d'Henry III. & ayant été discontinué, à cause des guerres civiles, Henry le Grand y fit travailler de nouveau en 1604. & il fut achevé en 1606. Cette date marque encore le tems auquel notre Auteur composa cette Satire.

Quelque bon accident euſt peu m'en retirer,
Et m'empeſcher enfin de me deſeſpérer.
  Voyant un Préſident, je luy parle d'affaire;
S'il avoit des procès, qu'il eſtoit néceſſaire
D'eſtre tousjours après ces Meſſieurs bonneter:
Qu'il ne laiſſaſt, pour moy, de les ſolliciter;
Quant à luy, qu'il eſtoit homme d'intelligence,
Qui ſçavoit comme on perd ſon bien par négligence:
Où marche l'intéreſt, qu'il faut ouvrir les yeux.
Ha! non, Monſieur, dit-il, j'aimerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que j'ay, que voſtre compagnie;
Et ſe miſt auſſi-toſt ſur la cérémonie.
  Moy qui n'aime à debattre en ces fadaiſes là,
Un temps, ſans luy parler, ma langue vacila.
Enfin je me remets ſur les cageolleries,
Luy dis, (comme le Roy eſtoit aux Tuilleries)

REMARQUES.

*Ha! non, Monſieur, dit-il, j'aimerois beaucoup mieux,* &c.) Horace dans la même Satire, vers 40.

——— *Dubius ſum quid faciam, inquit:*
*Tene relinquam, an rem. Me, ſodes. Non faciam, ille,* &c.

*Lui dis (comme le Roy,* &c.) Dans toutes les éditions ce vers & le ſuivant ſont ponctués de cette maniere:

*Luy dis comme le Roy eſtoit aux Tuilleries,*
*Ce qu'au Louvre on diſoit qu'il feroit aujourd'huy.*

Ce qu'au Louvre on disoit qu'il feroit ce jourd'huy ;
Qu'il devroit se tenir tousjours auprès de luy.
Dieu sçait combien alors il me dist de sottises,
Parlant de ses hauts faicts & de ses vaillantises ;
Qu'il avoit tant servy, tant faict la faction,
Et n'avoit cependant aucune pension ;
Mais qu'il se consoloit, en ce qu'au moins l'histoire,
Comme on fait son travail, ne desroboit sa gloire ;
Et s'y met si avant que je creu que mes jours
Devoient plustost finir que non pas son discours.

Mais comme Dieu voulut, après tant de demeures,
L'orloge du Palais vint à frapper onze heures ;
Et luy, qui pour la souppe avoit l'esprit subtil :
A quelle heure, Monsieur, vostre oncle disne-til ?

REMARQUES.

C'est-à-dire : *Je lui dis que le Roy étoit aux Tuilleries : & je lui demandai ce qu'on disoit au Louvre que le Roy feroit aujourd'hui.* Mais il m'a paru que ce qui précede & ce qui suit ces deux vers, conduisoit à un autre sens : c'est pourquoi j'ai changé la ponctuation, pour exprimer le sens de l'Auteur, qui vraisemblablement a voulu dire, que, comme le Roy étoit aux Tuilleries, Regnier, pour cageoller son Importun, lui avoit demandé ce qu'on disoit au Louvre, & ce que le Roy feroit aujourd'hui.

*Comme on fait son travail.* ) *Comme on dérobe son travail.* Cette expression est parallele avec celle du vers 22. de la cinquieme Satire : *Comme la mort vous fait, la teigne le devore.*

*Ne desroboit sa gloire.* ) 1608, 1642, 1667. *Dérobroit* pour *Déroberoit.*

*Et s'y met.* ) *Et s'y mit*, Edition de 1642. & suivantes.

Lors bien peu s'en falut, ſans plus long-temps atendre,
Que de rage au gibet je ne m'allaſſe pendre.
Encor l'euſſé-je-fait, eſtant deſeſpéré;
Mais je croy que le Ciel conrre moy conjuré
Voulut que s'accompliſt ceſte avanture mienne,
Que me dit, jeune enfant, une Bohemienne:
Ny la peſte, la faim, la verole, la tous,
La fievre, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront ceſtuy-cy; mais l'importun langage
D'un fâcheux: qu'il s'en garde, eſtant grand, s'il eſt ſage.

Comme il continuoit cette vieille chanſon,
Voicy venir quelqu'un d'aſſez pauvre façon.

REMARQUES.

*Que me dit, jeune enfant, une Bohemienne*, &c.) Horace, même Satire, v. 29.

——— *Namque inſtat fatum mihi triſte, Sabella*
*Quod puero cecinit, divinâ mota anus urnâ.*
*Hunc neque dira venena, nec hoſticus auferet enſis,*
*Nec laterum dolor, aut tuſſis, nec tarda podagra:*
*Garrulus hunc quando conſumet cunque; loquaces,*
*Si ſapiat vitet, ſimul atque adoleverit ætas.*

*Voicy venir quelqu'un d'aſſez pauvre façon.*) Un Sergent. Horace, même Satire:

——— *Caſu venit obvius illi*
*Adverſarius &, Quò tu, turpiſſime? magnâ*
*Exclamat voce.*

Il se porte au devant, luy parle, le cageolle;
Mais cest autre, à la fin, se monta de parole:
Monsieur, c'est trop long-temps.... tout ce que vous voudrez....
Voicy l'Arrest signé..... non, Monsieur, vous viendrez.....
Quand vous serez dedans, vous serez à partie.....
Et moy qui cependant n'estois de la partie,
J'esquive doucement, & m'en vais à grand pas,
La queuë en loup qui fuit, & les yeux contre bas,
Le cœur sautant de joye, & triste d'apparence.
Depuis aux bons Sergens j'ay porté révérence,
Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut,
Que je receusse un jour le bien de mon salut.
Mais craignant d'encourir vers toy le mesme vice
Que je blasme en autruy, je suis à ton service;

REMARQUES.

*Monsieur, c'est trop long-temps....... &c.*) Dans ce vers & les deux suivans, le Sergent répond, tout haut, & par ricochets, aux raisons que le personnage est censé lui alléguer tout bas, pour se dispenser d'aller en prison. Ces interruptions n'étoient marquées que par des virgules, dans l'impression; je les ai fait distinguer par des points.......

*Quand vous serez dedans, vous serez à partie.*) Quand vous serez en prison, vous prendrez à partie celui qui vous y fait mettre.

Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De faim, d'un importun, de froid, & de foucy.

REMARQUES.

*Et prie Dieu qu'il nous garde.* ) L'*e* final de ce mot, *prie*, eft une voyelle muette, qui ne fe fait prefque pas fentir dans la prononciation ; ainfi, pour rendre ce vers régulier, il faut prononcer, *Et pri' Dieu.* Dans l'édition de 1655. & fuivantes, on a corrigé, *Priant Dieu.* Voyez la Note fur le vers 59. de la neuvieme Satire.



# A MONSIEUR RAPIN.

## SATIRE IX.

Rapin, le favorit d'Apollon & des Muſes,
Pendant qu'en leur meſtier jour & nuict tu t'amuſes,

### Remarques.

On lit dans la Vie de Malherbe, attribuée à Racan, & imprimée en 1672. que Malherbe avoit été ami de Regnier le Satirique, & qu'il l'eſtimoit, en ſon genre, à l'égal des Latins ; mais qu'il ſurvint entre eux un divorce, dont voici la cauſe. Etant allés diner enſemble chez l'Abbé Deſportes, oncle de Regnier, ils trouverent qu'on avoit déja ſervi les potages. Deſportes ſe levant de table, reçut Malherbe avec grande civilité, & offrit de lui donner un exemplaire de ſes Pſeaumes, qu'il avoit nouvellement faits. Comme il ſe mit en devoir de monter en ſon cabinet pour l'aller querir, Malherbe lui dit qu'il les avoit déja vus, que cela ne méritoit pas qu'il prît cette peine, & que ſon potage valoit mieux que ſes Pſeaumes. Cette bruſquerie déplut ſi fort à Deſportes, qu'il ne lui dit pas un mot de tout le diner ; & auſſitôt qu'ils furent ſortis de table, ils ſe ſéparerent, & ne ſe ſont jamais vus depuis. Cela donna lieu à Regnier de faire contre Malherbe, la Satire qui commence : *Rapin, le favorit*, &c.

Nicolas Rapin, Poëte François, étoit né à Fontenai-le-Comte, en Poitou. Il mourut à Tours, dans un

Et que d'un vers nombreux non encore chanté,
Tu te fais un chemin à l'immortalité :
Moy, qui n'ay ny l'esprit, ny l'haleine assez forte,
Pour te suivre de près & te servir d'escorte,
Je me contenteray, sans me précipiter,
D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter;
Et pour me satisfaire au desir qui me reste
De rendre cest hommage à chascun manifeste :
Par ces vers j'en prens acte, afin que l'advenir,
De moy par ta vertu se puisse souvenir;
Et que ceste mémoire à jamais s'entretienne,
Que ma Muse imparfaite eut en honneur la tienne;
Et que si j'eus l'esprit d'ignorance abbatu,
Je l'eus au moins si bon, que j'aymay ta vertu.

## REMARQUES.

âge fort avancé, le 15. de Février 1608. La plupart des Beaux-esprits de son temps lui consacrerent des éloges funebres.

On trouvera à la fin de ce Livre une Epitaphe de Rapin, en forme de Sonnet, composée par Regnier, & qui n'avoit pas encore été imprimée parmi ses œuvres.

*Rapin le favorit*) Edit. de 1642. & suivantes : *le favory*.

*Et que d'un vers nombreux non encore chanté.*) Horace, 3. Ode. 1.

——— *Carmina non prius*
*Audita, Musarum sacerdos,*
*Virginibus puerisque canto.*

Contraire à ces Resveurs, dont la Muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De réformer les vers, non les tiens seulement,
Mais veulent déterrer les Grecs du monument,

Les

REMARQUES.

*Contraire à ces Resveurs.*) Malherbe.

*Censurant les plus vieux.*) On lit *le plus vieux*, dans toutes les éditions, avant celle de 1626.

*De réformer les vers*, &c.) Avant Malherbe, la Poësie Françoise étoit fort imparfaite: la plupart des vers qui avoient paru en cette Langue, étoient plutôt Gothiques que François. Malherbe entreprit de réformer notre Poësie, & de la rendre plus exacte, en l'assujettissant à des regles séveres, soit pour le tour, & la cadence du vers, soit pour la netteté de l'expression: en quoi il a parfaitement réussi. Cette réforme déplut aux Poëtes de ce temps-là, accoutumés à l'ancienne licence, qui rendoit la composition des vers beaucoup plus facile. C'est pour la défense de cette liberté, que Regnier composa cette Satire.

Berthelot, son contemporain & son ami, se déchaîna aussi contre Malherbe, & fit une chanson en refrain, qui finissoit ainsi:

*Estre six ans à faire une Ode,*
*Et faire des loix à sa mode,*
*Cela se peut facilement;*
*Mais de nous charmer les oreilles*
*Par sa Merveille des Merveilles*
*Cela ne se peut nullement.*

Le Refrain de Berthelot étoit parodié sur une Chanson, où Malherbe appeloit Madame de Bellegarde; *Merveille des Merveilles.*

*Mais veulent déterrer les Grecs du monument, les Latins*, &c.) L'Auteur de

la

Les Latins, les Hébreux, & toute l'Antiquaille,
Et leur dire en leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronſard en ſon meſtier n'eſtoit qu'un apprentif,
Il avoit le cerveau fantaſtique & reſtif :
Deſportes n'eſt pas net, du Bellay trop facile ;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & relevés,
Qui du peuple aujourd'hui ne ſont pas approuvés.

REMARQUES.

la vie de Malherbe nous aſſure, que ce Poëte n'eſtimoit point du tout les Grecs, & qu'il s'étoit particulierement déclaré ennemi du Galimathias de Pindare. Pour les Latins, celui qu'il eſtimoit le plus, étoit Stace, Auteur de la Thébaïde ; & enſuite Séneque le Tragique, Horace, Juvénal, Martial & Ovide.

*Et leur dire en leur nez.*) *A leur nez*, édition de 1608. Dans les éditions ſuivantes. avant celle de 1642. On lit, *en leur nez.*

*Ronſard en ſon meſtier*, &c.) Ces ſix vers contiennent le Jugement que Malherbe faiſoit de Ronſard, de Deſportes, de du Bellay, & de Belleau. Il eſt vrai que Malherbe traitoit ces Poëtes avec beaucoup de mépris, & les décrioit en toutes occaſions. Il avoit effacé plus de la moitié de ſon Ronſard, & en cottoit à la marge les raiſons. Un jour Yvrande, Racan, Coulomby, & quelques autres de ſes amis, le feüilletoient ſur ſa table ; & Racan lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point effacé : *Pas plus que le reſte*, dit-il. Cela donna ſujet à la compagnie, & entr'autres à Coulomby, de lui dire, que ſi on trouvoit ce livre après ſa mort, on croiroit qu'il auroit pris pour bon, ce qu'il n'auroit pas effacé : ſur quoi il lui répondit qu'il diſoit vrai ; & tout à l'heure il acheva d'effacer le reſte. *Vie de Malherbe*, *pag.* 24.

Comment ! il nous faut doncq', pour faire une
œuvre grande,
Qui de la calomnie & du temps ſe deffende,
Qui trouve quelque place entre les bons Autheurs;
Parler comme à ſainct Jean parlent les crocheteurs.

Encore je le veux, pourveu qu'ils puiſſent faire,
Que ce beau ſçavoir entre en l'eſprit du vulgaire,
Et quand les Crocheteurs ſeront Poëtes fameux,
Alors ſans me faſcher je parleray comme eux.

Penſent-ils, des plus vieux offençant la mémoire,
Par le meſpris d'autruy s'acquérir de la gloire;
Et pour quelque vieux mot eſtrange, ou de travers,
Prouver qu'ils ont raiſon de cenſurer leurs vers ?
( Alors qu'une œuvre brille & d'art & de ſcience,
La verve quelquefois s'eſgaye en la licence. )

REMARQUES.

*Comment ! il nous faut doncq'.* ) *Comment, nous faut-il donc*, Edit. de 1642. & ſuivantes.

*Parler comme à ſainct Jean parlent les crocheteurs.*) C'eſt-à-dire, comme parlent les crocheteurs de la place de Greve, ou de la Rue Saint-Jean, qui eſt tout proche l'Egliſe de ce nom, appelée pour cela, *Saint Jean en Greve.* Si notre Auteur n'eût pas été gêné par la meſure du vers, il auroit dit ſans doute : *Parler comme à la Greve parlent les crocheteurs.* Quand on demandoit à Malherbe ſon avis ſur quelque mot François, il renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du Port-au-foin, & diſoit que c'étoient ſes maîtres pour le langage. *Vie de Malherbe*, *p.* 26.

*Alors qu'une œuvre brille*, &c, ) Horace, Art. poët. v. 351.

Il ſemble en leurs diſcours hautains & généreux,
Que le cheval volant n'ait piſſé que pour eux;
Que Phœbus à leur ton accorde ſa vielle;
Que la mouche du Grec leurs levres emmielle;
Qu'ils ont ſeuls icy bas trouvé la Pie au nit,
Et que des hauts eſprits le leur eſt le Zénit:

REMARQUES.

*Verùm, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*
*Offendar maculis, quas aut incuria fudit,*
*Aut humana parum cavit natura.*

Deſpréaux, Art. Poëtique, Chant I. vers 175.

*C'eſt peu qu'en un ouvrage, où les fautes fourmillent,*
*Des traits d'eſprit ſemez de temps en temps petillent;*
*Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu*, &c.

*Que le cheval volant n'ait piſſé que pour eux.*) On lit *piſſé*, dans l'édition de 1642. & dans les ſuivantes. On avoit mis, *paſſé*, dans toutes les autres, même pendant la vie de l'Auteur.

*Que la mouche du Grec leurs levres emmielle.*) On doit entendre ceci de Pindare, ſur les levres duquel, en ſon enfance, des abeilles ſe poſerent, & firent leur miel: car Platon, dont on a écrit la méme choſe, n'a pas fait profeſſion de Poëſie.

*Qu'ils ont ſeuls icy-bas trouvé la Pie au nit.*) *Trouver la Pie au nid*, ou *prendre la Pie au nid*, ſe dit par dériſion de ceux qui croyent avoir fait une heureuſe découverte, ou être venus à bout d'une choſe qui leur paroiſſoit difficile; parce que, comme dit Nicot dans ſes Proverbes, *Le naturel de la Pie eſt de faire ſon nid ſur les plus hauts arbres qu'elle puiſſe trouver.*

*Et que des hauts eſprits le leur eſt le zénit.*) *Zenith*, terme d'Aſtronomie, qui ſignifie le point du Ciel qui répond directement à notre tête; oppoſé au *Nadir*, qui eſt la partie du Ciel qui répond à nos piés. *Zenith* & *Nadir*, ſont des mots Arabes

Que ſeuls des grands ſecrets ils ont la cognoiſſance;
Et diſent librement que leur expérience
A rafiné les vers, fantaſtiques d'humeur,
Ainſi que les Gaſcons ont fait le point d'honneur;
Qu'eux tous ſeuls du bien dire ont trouvé la métode,
Et que rien n'eſt parfaict s'il n'eſt fait à leur mode.

Cependant leur ſçavoir ne s'eſtend ſeulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui*, ne heurte une diphtongue,
Eſpier ſi des vers la rime eſt breve ou longue,

REMARQUES.

*Prendre garde qu'un* qui *ne heurte une diphtongue.*) Ou une voyelle. Le concours vicieux de deux voyelles s'appelle *Hiatus*, ou *Bâillement.*

*Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,*
*Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.*

dit M. Deſpréaux, dans ſon Art poëtique, Chant I. v. 107.

On a remarqué que Malherbe a évité ſoigneuſement les *Hiatus* dans ſes Poëſies. On n'y en trouve qu'un ſeul, qui eſt dans la 23. Strophe de ſon Poëme, intitulé, *les larmes de St. Pierre*, qu'il avoit compoſé dans ſa jeuneſſe:

*Je demeure en danger, que l'ame qui eſt née*
*Pour ne mourir jamais, meure éternellement.*

Le Bâillement eſt dans ces mots, *qui eſt*; & c'eſt à quoi Regnier fait alluſion: *Prendre garde qu'un* qui, &c. Ce vers eſt ainſi dans la premiere édition faite en 1608. L'ignorance des Imprimeurs l'avoit eſtropié dans les éditions ſuivantes, ſous les yeux mêmes de l'Auteur, en mettant, *Prendre gãrde que un, qui heurte*, &c. ce qui ne ſignifie rien. Ce vers fut rétabli dans l'édition de 1642.

Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'uniſſant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languiſſant:
Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul eſguillon divin n'eſleve leur courage;
Ils rampent baſſement, foibles d'inventions,
Et n'oſent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer: car s'ils font quelque choſe,
C'eſt proſer de la rime, & rimer de la proſe,

## REMARQUES.

*Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'uniſſant, &c.*) Ceci pourroit encore s'appliquer à l'*Hiatus*, mais vraiſemblablement l'Auteur a voulu indiquer une autre regle de Malherbe, qui eſt que quand, à la fin d'un mot, l'*e* muet, ou feminin, eſt précédé d'une autre voyelle, (comme dans ces mots, *vie*, *prie*, *aimée*, &c. il doit être élidé avec une autre voyelle au commencement du mot ſuivant; parce que cet *e* muet, ne ſe faiſant preſque point ſentir dans la prononciation, n'a pas la valeur d'une ſyllabe entiere, & *rend*, comme dit Regnier, *le vers trop languiſſant.* Regnier ne s'eſt jamais voulu aſſujettir à cette regle, ainſi qu'il paroît par ſes Poëſies; mais elle a été adoptée par tous les Poëtes qui ſont venus après Malherbe. Voyez les Notes, ſur le vers 161. de la Satire 5. & ſur le vers 227. de la huitieme Satire.

*Et laiſſent ſur le verd.*) Expreſſion proverbiale: *Négligent*, *abandonnent*; comme ceux qui laiſſent à terre, ſur l'herbe, ce qu'il falloit amaſſer.

*Nul eſguillon divin n'eſleve leur courage.*) On a reproché à Malherbe de manquer un peu de ce feu qui fait les grands Poëtes. Boileau, Ode ſur la priſe de Namur, Strophe 2. ſupprimée:

*Malherbe dans ſes furies*
*Marche à pas trop concertez.*

Que l'art, lime, & relime, & polit de façon,
Qu'elle rend à l'oreille un agréable ſon ;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embraſe,
Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phraſe,
Affectent leur diſcours tout ſi relevé d'art,
Et peignent leurs défauts de couleur & de fard.
Auſſi je les compare à ces femmes jolies,
Qui par les affiquets ſe rendent embellies,
Qui gentes en habits, & ſades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons ;

REMARQUES.

*Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phraſe.*) Edition de 1608. *Ils attifent leurs mots, ageollivent leur fraſe.* Dans la plupart des éditions ſuivantes, les Imprimeurs ont mis, *Ils attiſent*; n'ayant pas entendu le ſens *d'attifer*, qui eſt orner, charger *d'attifets*, d'ornemens ſuperflus.

*Affectent leur diſcours tout ſi relevé d'art.* Edition de 1642, & ſuivantes : *Affectent des diſcours, qu'ils relevent par art.*

*Qui gentes en habits, & ſades en façons.*) Dans la premiére édition, 1608. on lit, *ſades*, qui a la même ſignification que *gentes*, c'eſt-à-dire, *gentilles*, ſelon Borel Antiquités Gauloiſes, Nicot, &c. Dans les éditions ſuivantes on a mis, *fades*, qui ſignifie tout le contraire. L'édition de 1642, & celles qui ſuivent, portent, *doucettes en façons.* Dans le Roman de la Roze, on trouve *ſade* dans la ſignification de *ſapidus*, ſavoureux :

*Avocats & Phiſiciens* *
*Sont tous liez de tels liens,*
*Tant ont le gain & doux & ſade,*
*Qu'ils voudroyent pour un malade*
*Qu'ils y en euſt plus de cinquante.*

* Médecins.

Dont l'œil rit mollement avecq' afeterie :
Et de qui le parler n'eſt rien que flaterie :
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne giſt qu'en l'ornement ;
Leur viſage reluit de ceruſe & de peautre,
Propres en leur coiffure, un poil ne paſſe l'autre.
Où, ces divins Eſprits, hautains & relevés,
Qui des eaux d'Hélicon ont les ſens abreuvés ;
De verve & de fureur leur ouvrage eſtincelle,
De leurs vers tout divins la grace eſt naturelle,
Et ſont, comme l'on voit, la parfaicte beauté,
Qui contente de ſoy, laiſſe la nouveauté
Que l'art trouve au Palais, ou dans le blanc d'Eſpagne.
Rien que le naturel ſa grace n'accompagne :
Son front, lavé d'eau claire, eſclate d'un beau teint,
De roſes & de lys la nature l'a peint ;
Et laiſſant là Mercure, & toutes ſes malices,

REMARQUES.

*De rubans piolez.* ) Moitié d'une couleur, moitié d'une autre, comme une Pie. *Borel, Antiq. Gaul.*

——— *De céruſe & de peautre.* ) De Plâtre.

*Où, ces divins Eſprits.* ) *Au lieu que, au contraire. Ces divins Eſprits*, c'eſt-à-dire Ronſard, du Bellay, & les autres anciens Poëtes dont il vient de parler.

*Que l'art trouve au Palais, ou dans le blanc d'Eſpagne.* ) Les Marchandes du Palais à Paris, vendent particulierement les nippes & les ajuſtemens des femmes.

*Et laiſſant là Mercure & toutes ſes malices.* ) Mercure étoit le Dieu du Menſonge, & de l'artifice : *Fraudis furumque magiſter Mercurius.*

Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

Or, Rapin, quant à moy, je n'ay point tant d'esprit.
Je vay le grand chemin que mon oncle m'apprit :
Laissant là ces Docteurs que les Muses instruisent
En des arts tout nouveaux ; & s'ils font, comme ils
disent,
De ses fautes un livre aussi gros que le sien,
Telles je les croiray quand ils auront du bien ;
Et que leur belle Muse, à mordre si cuisante,
Leur don'ra, comme a luy, dix mil escus de rente,
De l'honneur, de l'estime, & quand par l'Univers,
Sur le lut de David on chantera leurs vers ;

REMARQUES.

——— *Quant à moy, je n'ay point tant d'esprit.*) Premiere édition : *qui n'ay point tant d'esprit.*

*En des arts tout nouveaux.*) *En des airs* : édition de 1642, & suivantes.

*De ses fautes un livre aussi gros que le sien.*) Malherbe disoit effectivement que s'il vouloit se donner la peine de remarquer les fautes de l'Abbé Desportes, il en feroit un Livre aussi gros que les œuvres de cet Abbé. *Parnasse réformé, page 76.*

*Leur don'ra, comme à luy, dix mil escus de rente.*) V. la Note sur le vers 57. de la quatrieme Satire. *Leur don'ra*, pour *donnera.*

*Sur le lut de David on chantera leurs vers.*) Desportes avoit traduit en vers François les Pseaumes de David, qui furent imprimés à Paris chez Langelier, en 1604, & mis en musique à plusieurs parties, par Denis Caignet, Musicien de Mr. de Villeroy. La musique fut imprimée chez Pierre Ballard, en 1607.

Qu'ils

Qu'ils auront joint l'utile avecq' le délectable,
Et qu'ils sçauront rimer une aussi bonne table.
On faict en Italie un conte assez plaisant,
Qui vient à mon propos, qu'une fois un Paisant,
Homme fort entendu, & suffisant de teste,
Comme on peut aisément juger par sa requeste;
S'en vint trouver le Pape, & le voulut prier,
Que les Prestres du temps se peussent marier,
Afin, ce disoit-il, que nous puissions nous autres,
Leurs femmes caresser, ainsi qu'il font les nostres.

REMARQUES.

*On faict en Italie un conte assez plaisant.*) La question qui fut agitée au Concile de Trente, si l'on permettroit aux Prêtres de se marier, avoit sans doute donné lieu à ce Conte. Je ne crois pas qu'il se trouve ailleurs que dans Regnier.

*Leurs femmes carresser, ainsi qu'il font les nostres.*) Martial, Liv. 2. Epig. 64. *Corrumpit sine talione cœlebs.* Le reste de la comparaison que Regnier fait dans les vers suivans, se trouve à la fin de la même Epigramme: *Nil securius est malo Poetâ.*

En voicy une imitation Françoise, par le célebre Mr. De la Monnoye:

*Colin, tu pilles Despréaux,*
*Sans appréhender qu'il se vange;*
*Il ne peut te rendre le change;*
*Tes vers ne sont pas assez beaux.*
*Sans redouter le cocuage,*
*Un Abbé dans son voisinage,*
*Fait cocus force gens de bien.*
*Un aveugle éborgne sans crainte*
*De recevoir pareille atteinte.*
*Un mauvais rimeur ne craint rien.*

Ainsi suis-je d'avis, comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'esprit si bon, & l'intellect si haut,
Le jugement si clair; qu'ils fassent un ouvrage,
Riche d'inventions, de sens & de langage,
Que nous puissions draper comme ils font nos escrits,
Et voir, comme l'on dit, s'ils sont si bien appris,
Qu'ils monstrent de leur eau, qu'ils entrent en carriere.
Leur âge deffaudra plustost que la matiere.
Nous sommes en un siecle où le Prince est si grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend.
Qu'ils facent, par leurs vers, rougir chacun de honte.
Et comme de valeur nostre Prince surmonte
Hercule, Ænée, Achil'; qu'ils ostent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers:
Qu'ils composent une œuvre, on verra si leur livre,
Après mille & mille ans, sera digne de vivre,
Surmontant par vertu, l'envie & le destin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.

Mais, Rapin mon amy, c'est la vieille querelle.
L'homme le plus parfaict a manque de cervelle;

## REMARQUES.

*Hercule, Ænée, Achil'.*) Première édition : *Ænée.* Celles de 1612, 1613. & autres, *Ælée*, qui ne signifie rien. 1642, & suivantes, *Hercule, Ænée, Hector.*

*L'homme le plus parfaict a manque de cervelle.*) *Manque* est un substantif: *avoir manque*, c'est *manquer.* On lit, *manque*, dans la premiere édition. Dans la plû-

Et de ce grand deffaut vient l'imbécilité,
Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté :
Et selon le sujet qu'à l'œil il se propose,
Suivant son appétit il juge toute chose.
Aussi, selon nos yeux, le Soleil est luisant.
Moy-mesme en ce discours qui fais le suffisant,
Je me cognoy frappé, sans le pouvoir comprendre,
Et de mon ver-coquin je ne me puis deffendre.
Sans juger, nous jugeons, estant nostre raison
Là haut dedans la teste, où, selon la saison
Qui regne en nostre humeur, les broüillars nous embroüillent,
Et de lievres cornus le cerveau nous barboüillent.

REMARQUES.

part des autres on a mis, *a manqué de cervelle*; mais la premiere leçon paroît la plus juste.

*Et de mon ver-coquin.*) De mon caprice. Furetiere le définit, une petite fureur, qui saisit quelque fois l'esprit des hommes, & qui les rend capricieux, acariâtres, têtus, & incapables de raison. Le peuple croit qu'il y a effectivement un vers dans la tête des gens agités de cette passion.

——— *Les brouillars nous embrouillent.*) Premiere édition : *Les brouillas.*

*Et de lievres cornus.*) Toutes sortes d'idées fausses & chimériques. On dit aussi *des visions cornues.* Regnier donne ici les *Lievres cornus* pour des *Chimeres* : cependant on assûre qu'il se trouve des Lievres qui ont des cornes. Jonston, dans son Histoire naturelle, *de Quadrupedibus*, nous a donné deux figures de ces *Lievres cornus.* Feu M. Renaudot racontoit, que, de son

Philosophes resveurs, discourez hautement :
Sans bouger de la Terre allez au Firmament ;
Faites que tout le Ciel branle à vostre cadence,
Et pesez vos discours mesme dans sa balance :
Cognoissez les humeurs qu'il verse dessus nous,
Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous ;
Portez une lanterne aux cachots de nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceste aimable peinture,
Quelle main sur la terre en broye la couleur,
Leurs secrettes vertus, leurs degrés de chaleur ;
Voyez germer à l'œil les semences du monde,
Allez mettre couver les poissons dedans l'onde,
Deschiffrez les secrets de Nature & des Cieux :
Vostre raison vous trompe, aussi bien que vos yeux.

Or, ignorant de tout, de tout je me veux rire,
Faire de mon humeur moy-mesme une Satyre,

REMARQUES.

temps, Mr. le Duc de Vitry ayant pris à la chasse un Lievre de cette espece, il en fit présent à Jacques I. Roi d'Angleterre. *Mém. de Vigneul-Marville*, *tom.* I. *p.* 5.

*Sçachez qui donne aux fleurs ceste aimable peinture.*) Racine, Athalie, Acte I. Scene 4. v. 13.

*Il donne aux fleurs leur aimable peinture.*

*Quelle main sur la terre en broye la couleur.*) *Broye*, de deux Syllabes : voyez la Note sur le vers 59. de cette Satire. Boileau, Lutrin, Chant. 2. v. 102.

*L'autre broye en riant le vermillon des moines.*

N'eſtimer rien de vrai, qu'au gouſt il ne ſoit tel,
Vivre, & comme Chreſtien adorer l'Immortel,
Où giſt le ſeul repos, qui chaſſe l'ignorance :
Ce qu'on void hors de lui n'eſt que ſotte apparence,
Piperie, artifice ; encore, ô cruauté
Des hommes & du temps ! noſtre meſchanceté
S'en ſert aux paſſions, & deſſous une aumuſſe,
L'ambition, l'amour, l'avarice ſe muſſe.
L'on ſe couvre d'un froc pour tromper les jaloux ;
Les Temples aujourd'hui ſervent au rendez-vous :
Derriere les pilliers on oyt mainte ſornette,
Et, comme dans un bal, tout le monde y caquette.
On doit rendre, ſuivant & le temps & le lieu,
Ce qu'on doit à Céſar, & ce qu'on doit à Dieu.
Et quant aux appétits de la ſottiſe humaine,
Comme un homme ſans gouſt, je les aime ſans peine;
Auſſi bien rien n'eſt bon que par affection :
Nous jugeons, nous voyons, ſelon la paſſion.
Le Soldat aujourd'huy ne reſve que la guerre ;
En paix le Laboureur veut cultiver ſa terre :

REMARQUES.

*Vivre, & comme Chreſtien adorer l'Immortel.*) 1616, 1617. & 1625. *Vivre comme Chrétien, adorer l'Immortel.*

—— *Et deſſous une aumuſſe, l'ambition, l'amour,* &c.) Boileau, Lutrin, chant. 6. v. 44.

*Dans la craſſe du froc logea la vanité.*

L'Avare n'a plaisir qu'en ses doubles ducats ;
L'Amant juge sa Dame un chef d'œuvre ici bas,
Encore qu'elle n'ait sur soy rien qui soit d'elle ;
Que le rouge & le blanc par art la fasse belle,
Qu'elle ante en son palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins,
Que son poil, dès le soir, frisé dans la boutique,
Comme un casque au matin sur sa teste s'applique ;
Qu'elle ait, comme un piquier, le corselet au dos,
Qu'à grand peine sa peau puisse couvrir ses os,
Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,
La nuit comme en dépost soit dessous la toillete :
Son esprit ulceré juge en sa passion,
Que son teint fait la nique à la perfection.

Le Soldat tout-ainsi pour la guerre souspire,
Jour & nuict il y pense, & tousjours la desire ;
Il ne resve la nuict que carnage & que sang :
La pique dans le poing, & l'estoc sur le flanc,
Il pense mettre à chef quelque belle entreprise ;
Que forçant un Chasteau, tout est de bonne prise ;
Il se plaist aux trésors qu'il cuide ravager,
Et que l'honneur lui rie au milieu du danger.

L'Avare, d'autre part, n'aime que la richesse,
C'est son Roy, sa faveur, sa Cour & sa maistresse ;

REMARQUES.

*C'est son Roy, sa faveur, sa Cour & sa maistresse.*)

Nul object ne luy plaist, sinon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a, plus il est indigent.
Le Paisant, d'autre soin se sent l'ame embrasée.
Ainsi l'humanité sottement abusée,
Court à ses appétits qui l'aveuglent si bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux, si ne voit elle rien.
Nul choix hors de son goust ne regle son envie,
Mais s'aheurte où sans plus quelque appas la convie.
Selon son appétit le monde se repaist,
Qui fait qu'on trouve bon seulement ce qui plaist.
O débile raison ! où est ores ta bride ?
Où ce flambeau qui sert aux personnes de guide ?
Contre la passion trop foible est ton secours,
Et souvent, courtisane, après elle tu cours ;
Et savourant l'appas qui ton ame ensorcelle,
Tu ne vis qu'à son goust, & ne vois que par elle.
De là vient qu'un chacun, mesme en son deffaut,
Pense avoir de l'esprit autant qu'il lui en faut,
Aussi rien n'est party si bien par la nature,
Que le sens : car chacun en a sa fourniture.
Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raisons,
Qui reglons nos esprits par les comparaisons

REMARQUES.

Editions de 1608. & 1612. *C'est son Roy, sa faveur, la Court & sa maistresse*; ainsi orthographié & ponctué.

Edit. de 1613. & suivantes, jusqu'à 1642. *C'est son Roy, sa faveur, la cour est sa maistresse.*

D'une chofe avecq' l'autre, efpluchons de la vie
L'action qui doit eftre ou blafmée, ou fuivie;
Qui criblons le difcours, au choix fe variant,
D'avecq' la fauffeté, la vérité triant,
(Tant que l'homme le peut;) qui formons nos ouvrages,
Aux moûles fi parfaits de fi grands perfonnages,
Qui depuis deux mille ans ont acquis le crédit,
Qu'en vers rien n'eft parfait que ce qu'ils en ont dit:
Devons-nous aujourd'huy, pour une erreur nouvelle,
Que ces Clercs dévoyez forment en leur cervelle,
Laiffer légerement la vieille opinion,
Et fuivant leur avis, croire à leur paffion?

Pour moy, les Huguenots pourroient faire miracles,
Reffufciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrois pas croire à leur verité.
En toute opinion je fuis la nouveauté.

REMARQUES.

——— *Qui formons nos ouvrages.* ) Edit. de 1642. & fuivantes: *nos courages*; c'eft une mauvaife correction.

——— *Les Huguenots pourroient faire miracles*, &c.) Saint Paul, Epître aux Galates, c. 1. v. 8. & 9. *Sed licèt nos, aut Angelus de cœlo Evangelizet vobis, præterquàm quod evangelizavimus vobis, anathema fit*, &c.

Auſſi doit-on pluſtoſt imiter nos vieux peres,
Que ſuivre des nouveaux les nouvelles chimeres.
De meſme, en l'art divin de la Muſe, doit-on
Moins croire à leur eſprit, qu'à l'eſprit de Platon.
Mais, Rapin, à leur gouſt, ſi les vieux ſont profanes;
Si Virgile, le Taſſe & Ronſard, ſont des aſnes:
Sans perdre en ces diſcours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs, & mangeons des chardons.

## REMARQUES.

*Si Virgile, le Taſſe, & Ronſard, ſont des aſnes, &c.*) L'évenement a fait voir combien le jugement de Regnier étoit faux, & celui de Malherbe véritable: car depuis long-temps, & preſque depuis le temps même de Regnier, on ne lit plus Ronſard, du Bellay, Belleau, ni Deſportes, qu'il place pourtant à côté d'Homere & de Virgile.

*Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.*) Boileau, Satire 8. à la fin:

*Content de ſes chardons & ſecouant la tête:*
*Ma foi, non plus que nous, l'homme n'eſt qu'une bête.*



# SATIRE X.

CE mouvement de temps, peu cogneu des humains,
Qui trompe nostre espoir, notre esprit, & nos mains;
Chevelu sur le front, & chauve par derriere,
N'est pas de ces oiseaux qu'on prend à la pantiere :
Non plus que ce milieu, des vieux tant débatu,
Où l'on mit par despit à l'abry la vertu,

## REMRRQUES.

Description d'un Soupé ridicule & mal-assorti, auquel Regnier fut retenu malgré lui. Cette Satire n'est point dans la premiere édition, de 1608.

*Ce mouvement de temps*, &c.) L'occasion. Dans le troisieme Vers, notre Auteur personifie ce *Mouvement* de temps, en le faisant *chevelu sur le front*, *& chauve par derriere.* Rabelais, L. 1. ch. 37. *L'Occasion ha tous ses cheveulx au front : quand elle est outrepassée, vous ne la pouvez plus révoquer. Elle est chauve par le derriere de la teste, & jamais plus ne retourne.* Ausone, Epigr. 12. a fait une description de *l'Occasion.*

*N'est pas de ces oiseaux qu'on prend à la pantiere.*) *Pantiere*, grand filet à prendre les oiseaux. On le tend dans un endroit de passage, & on y prend ordinairement beaucoup d'oiseaux à la fois, quand ils volent par troupes. En Latin, *Panthera*, dont le Jurisconsulte Ulpien fait mention à la fin de la Loi 11. au Digeste, *De actionibus empti & venditi.* En quelques Provinces on l'appelle *Panthene.*

*Non plus que ce Milieu*, &c.) *In medio Virtus.* Horace.

N'eſt un ſiége vaquant au premier qui l'occupe.
Souvent le plus mattois ne paſſe que pour dupe :
Ou par le jugement il faut perdre ſon temps,
A choiſir dans les mœurs ce milieu que j'entens.
Or j'excuſe en cecy noſtre foibleſſe humaine,
Qui ne veut, ou ne peut, ſe donner tant de peine,
Que s'exercer l'eſprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par eſtude un lourdaut plus adroit.
Mais je n'excuſe pas les cenſeurs de Socrate,
De qui l'eſprit rongneux de ſoy-meſme ſe grate,
S'idolatre, s'admire, & d'un parler de miel,
Se va préconiſant couſin de Larcanciel.
Qui baillent pour raiſons des chanſons & des bourdes,
Et, tous ſages qu'ils ſont, font les fautes plus lourdes :

REMARQUES.

*Virtus eſt medium vitiorum, & utrinque reductum.*

—— *Il faut perdre ſon temps.*) Edition de 1642. & ſuivantes : *le temps.*

*Mais je n'excuſe pas les cenſeurs de Socrate.*) Mr. Deſpreaux, Sat. 4. a dit de même,

—— *Que l'homme le moins ſage*
*Croit toujours avoir ſeul la ſageſſe en partage.*

Ici Regnier commence à deſigner le Courtiſan qui l'avoit retenu à ſouper.

—— *Couſin de Larcanciel.*) Ainſi écrit dans les premieres éditions pendant la vie de l'Auteur, pour *l'Arc-en-ciel.*

*Et, tous ſages qu'ils ſont.*) *Tout-ſages.* De même dans le vers 395. *Et, comme eux, tous ſanglans.*

Et pour ſçavoir gloſer ſur le Magnificat,
Trenchent en leurs diſcours de l'eſprit délicat,
Controllent un chacun, & par apoſtaſie,
Veulent paraphraſer deſſus la fantaſie.
Auſſi leur bien ne ſert qu'à monſtrer le deffaut,
Et ſemblent ſe baigner quand on chante tout haut,
Qu'ils ont ſi bon cerveau, qu'il n'eſt point de ſottiſe
Dont par raiſon d'eſtat leur eſprit ne s'adviſe.

Or il ne me chaudroit inſenſés ou prudens,
Qu'ils fiſſent à leur frais, meſſieurs les Intendans,
A chaque bout de champ, ſi, ſous ombre de chere,
Il ne m'en falloit point payer la folle enchere.

Un de ces jours derniers, par des lieux deſtournés,
Je m'en allois reſvant, le manteau ſur le nés,
L'ame bizarrement de vapeurs occupée,
Comme un Poete qui prend les vers à la pipée:
En ces ſonges profonds où flottoit mon eſprit,
Un homme par la main hazardément me prit,

REMARQUES.

*Or il ne me chaudroit.*) *Il ne m'importeroit*, de l'ancien verbe *Chaloir*, qui n'eſt plus en uſage.

*Un de ces jours derniers, par des lieux deſtournés*, &c.) Horace, L. 1. Sat. 9.

*Ibam fortè viâ ſacrâ (ſicut meus eſt mos)*
*Neſcio quid meditans nugarum, totus in illis:*
*Accurrit quidam notus mihi nomine tantùm,*
*Arreptâque manu: Quid agis, &c.*

Ainsi qu'on pourroit prendre un dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuict en sursaut il s'esveille.
Je passe outre d'aguet, sans en faire semblant,
Et m'en vois à grands pas, tout froid & tout tremblant :
Craignant de faire encor', avec ma patience,
Des sottises d'autrui nouvelle pénitence.
Tout courtois il me suit, & d'un parler remis :
Quoy, Monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis ?
Je m'arreste, contraint, d'une façon confuse,
Grondant entre mes dents je barbotte une excuse,
De vous dire son nom, il ne garit de rien,
Et vous jure au surplus qu'il est homme de bien ;
Que son cœur convoiteux d'ambition ne creve,
Et pour ses factions qu'il n'ira point en Greve :
Car il aime la France, & ne souffriroit point,
Le bon Seigneur qu'il est, qu'on la mist en pourpoint.
Au compas du devoir il regle son courage,
Et ne laisse en dépost pourtant son advantage.

REMARQUES.

*Et m'en vois.* ) 1642. & suivantes : *Et m'en vais.* ) correction moderne.

*Des sottises d'autruy nouvelle pénitence.* ) Allusion à la Satire huitieme, où il a décrit l'ennui mortel que lui avoit causé un Importun.

——— *Et d'un parler remis.* ) D'un ton doux & flateur : *Demissâ voce.*

Selon le temps il met ses partis en avant.
Alors que le Roy passe, il gaigne le devant,
Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laisse au Roy Jean, & s'en court au Roy Charles:

### REMARQUES.

*Et dans la Gallerie.*) Du Louvre.

*Il te laisse au Roy Jean, & s'en court au Roy Charles.*) Tel est le caractere d'un Etourdi, qui ayant commencé un discours avec quelqu'un, le laisse là brusquement, pour courir au premier venu: ce qui arrive tous les momens à la Cour. L'Auteur du Glossaire Bourguignon, au mot *Jacque*, dit que, « Regnier avoit écrit *Charle* « en cet endroit: *Et dans* « *la Gallerie, encor que je* « *luy parle: Il me laisse au* « *Roy Jean, & s'en court au* « *Roy Charle*; ce que des « Correcteurs peu sensés ont « mal-à-propos reformé de « cette sorte: *Encor que tu* « *luy parles: Il te laisse au* « *Roy Jean, & s'en court* « *au Roy Charles*; ne faisant pas réflexion, ajoute Mr. de la Monnoye, « qu'il faut toûjours représenter le texte des Auteurs, tel qu'il est.

Cet illustre Auteur, que j'ai consulté là-dessus, autorise son sentiment par cette Note de Thomas Corneille, sur les Remarques de Vaugelas, Tome 2. p. 660. *Voici ce que Mr. Chapelain a écrit sur cette remarque*: (Monsieur le Maistre dit CHARLE sans *S*. Nos anciens ont dit également PHILIPPES & PHILIPPE, & jamais CHARLE: Regnier l'a mis pour la rime.) *Ce passage fait voir*, dit Mr. de la Monnoye, *que Chapelain avoit lû dans son exemplaire*: Encor que je lui parle.

J'ai de la peine à croire que Chapelain eût un exemplaires de Regnier où l'on lût *Charle*, sans *s*, &, *Encor' que je luy parle*: car tous les exemplaires que j'ai vûs, donnent le texte tel que je l'ai conservé. Le P. Garasse, contemporain &

Mesme aux plus avancés demandant le pourquoy,
Il se met sur un pied, & sur le quant à moy;
Et seroit bien fasché, le Prince assis à table,
Qu'un autre en fust plus près, ou fist plus l'agréable;
Qui plus suffisamment entrant sur le devis,
Fist mieux le Philosophe, ou dist mieux son avis;
Qui de chiens ou d'oiseaux eust plus d'expérience,
Ou qui devidast mieux un cas de conscience:

REMARQUES.

admirateur de Regnier, cite ces deux vers dans sa *Recherche des Recherches*, page 178. & les cite tels qu'ils sont ici. D'ailleurs notre Poëte avoit écrit *Charles* avec une *s*, dans un autre endroit, où il n'étoit point gêné par la rime: c'est dans le premier mot de la Satire VIII. adressée à *Charles* de Beaumanoir; où toutes les éditions, tant anciennes que nouvelles, sans exception, font lire *Charles*. Enfin dans ces deux vers, la justesse demande que l'on mette le Discours à la seconde personne: *Encor' que tu luy parles*, plutôt qu'à la premiere: *Encor' que je luy parle*; parce que la seconde personne est ici employée dans une signification indéfinie & indéterminée, comme s'il y avoit:

——— *Encor que l'on lui parle,*
*Il vous laisse au Roy Jean, & s'en court au Roy Charle.*

*Il se met sur un pied, & sur le quant à moy.*) Monosyllabes.

*Qui plus suffisamment entrant sur le devis.*) Edition de 1665. & suivantes: *Et plus suffisamment.* Celle de 1617. *entrant dans le devis.*

*Ou qui devidast mieux*, &c.) 1645. & suivantes: *Décidât.*

Puis dittes, comme un ſot, qu'il eſt ſans paſſion.
Sans gloſer plus avant ſur ſa perfection,
Avec maints hauts diſcours, de chiens, d'oiſeaux, de bottes;
Que les vallets de pied ſont fort ſujects aux crottes;
Pour bien faire du pain il faut bien enfourner;
Si Dom Pedre eſt venu, qu'il s'en peut retourner:
Le Ciel nous fiſt ce bien qu'encor' d'aſſez bonne heure,
Nous vinſmes au logis où ce Monſieur demeure,
Où, ſans hiſtorier le tout par le menu,
Il me dict: vous ſoyez, Monſieur, le bien venu.
Après quelques propos, ſans propos & ſans ſuite,
Avecq' un froid Adieu je minutte ma fuite,
Plus de peur d'accident que par diſcrétion.
Il commence un ſermon de ſon affection:

REMARQUES.

*Pour bien faire du pain, il faut*, &c.) 1655. & ſuivantes: *Qu'il faut.*

*Si Dom Pedre eſt venu.*) Dom Pedro Manriquez, Connétable de Caſtille, allant en Flandre, traverſa la France, & fit quelque ſéjour à Paris, à la fin de 1603. La fierté de cet Eſpagnol ne fut pas au gré de la Cour de France, où il fit mille fanfaronades, *Mathieu, Hiſt. d'Henri* IV. *Tom.* 2. *fol.* 292. *Mémoires de Sully, part.* 2. *ch.* 26. *p.* 524.

——*Sans propos & ſans ſuite.* 1645. *Sans raiſon & ſans ſuite.*

*Plus de peur d'accident, que par diſcretion.*) Toutes les éditions portent, *que de diſcrétion*; mais j'ai mis, *que par diſcrétion*, qui ſemble plus juſte.

Me rid, me prend, m'embrasse, avec cérémonie :
Quoy, vous ennuyez-vous en nostre compagnie ?
Non, non, ma foy, dit-il, il n'ira pas ainsi ;
Et puis que je vous tiens, vous souperez icy.
Je m'excuse, il me force. O Dieux ! quelle injustice!
Alors, mais las ! trop tard, je cogneus mon supplice :
Mais pour l'avoir cogneu, je ne peus l'esviter,
Tant le destin se plaist à me persécuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'estourdi un sot faict à la fourche,
Qui, pour nous saluër, laissant choir son chappeau,
Fist comme un entre-chat avec un escabeau,
Trébuchant par le cul s'en va devant-derriere,
Et grondant se fascha qu'on estoit sans lumiere.
Pour nous faire, sans rire, avaller ce beau saut,
Le Monsieur sur la veuë excuse ce deffaut :
Que les gens de sçavoir ont la visiere tendre.
L'autre se relevant devers nous se vint rendre,

REMARQUES.

——— *A l'estourdi un sot faict à la fourche.*) *A l'estourdie*, seroit mieux & sauveroit l'*hiatus*. Il faut remarquer la rime de *fourche* avec *bouche* : ainsi l'Auteur de la nouvelle Tragédie d'Œdipe, fait rimer *Frein* à *rien*.

*Le Monsieur sur la veuë excuse ce défaut.*) Le Maître du logis rejette ce malheur sur la foiblesse de la vûe du Pédant.

Moins honteux d'eſtre cheut que de s'eſtre dreſſé ;
Et lui demandaſt-il s'il s'eſtoit point bleſſé ?
Après mille diſcours dignes d'un grand volume,
On appelle un vallet, la chandelle s'allume :
On apporte la nappe, & met-on le couvert ;
Et ſuis parmi ces gens comme un homme ſans vert,
Qui fait en rechignant auſſi maigre viſage,
Qu'un Renard que Martin porte au Louvre en ſa cage.
Un long-temps ſans parler je regorgeois d'ennuy.
Mais n'eſtant point garand des ſottiſes d'autruy.
Je creu qu'il me falloit d'une mauvaiſe affaire,
En prendre ſeulement ce qui m'en pouvoit plaire.
Ainſi conſidérant ces hommes & leurs ſoins,
Si je n'en diſois mot, je n'en penſois pas moins;

## REMARQUES.

*Moins honteux d'eſtre cheut que de s'eſtre dreſſé.*) Les premiers ſentimens, dans un homme qui ſe laiſſe tomber, ſont la crainte & la douleur : la honte ne vient que quand on s'eſt relevé.

—— *Comme un homme ſans vert.*) Comme un homme pris au dépourvû. *Eſtre pris ſans vert*, façon de parler, tirée d'un jeu, appellé *le jeu du verd.* Panurge dans Rabelais, Liv. 3. ch. 11. dit, que les Dez ſont *le Verd du diable....... Le Diable me prendroit ſans verd*, ajoute-t-il, s'il *me rencontroit ſans dez.*

*Qu'un Renard que Martin porte au Louvre en ſa cage.*) Auſſi étonné qu'un Renard en cage, que Martin ou quelque Villageois, porteroit au Louvre, pour amuſer les Laquais.

Et jugé ce lourdaut, à ſon nez autentique,
Que c'eſtoit un Pédant, animal domeſtique,
De qui la mine rogue, & le parler confus,
Les cheveux gras & longs, & les ſourcils touffus,
Faiſoient par leur ſçavoir, comme il faiſoit entendre,
La figue ſur le nez au Pédant d'Alexandre.

Lors je fus aſſeuré de ce qui j'avois creu,
Qu'il n'eſt plus Courtiſan de la Cour ſi recreu,
Pour faire l'entendu, qu'il n'ait, pour quoi qu'il vaille,
Un Poëte, un Aſtrologue, ou quelque Pédentaille,

REMARQUES.

*Que c'eſtoit un Pédant*, &c.) Dans cette deſcription du Pédant, Regnier a fait entrer preſque toute la Piece du Caporali, Poëte Italien, intitulée *del Pedante*. Dans le premier Tercet il appelle ſon *Pédant un animal domeſtique* :

*Un animal domeſtico, che in caſa*
*D'altri più volte è ſtato per pedante.*

——— *Au Pédant d'Alexandre.*) Ariſtote. Le Caporali, au même endroit, Terzetto 4.

*Coſtui mi par' un ſi fatto compagno,*
*C'havendol' voi potrete far le fica*
*Al pedagogo d'Aleſſandro Magno.*

*Un Poëte, un Aſtrologue.*) Du temps de Regnier, & long temps auparavant, les Aſtrologues & les Devins étoient fort à la mode en France. La confiance que la Reine Catherine de Médicis avoit eue en leurs vaines prédictions, & l'étude même que cette Princeſſe avoit faite de leur art, auſſi ridicule que criminel, avoit beaucoup contribué à mettre ces Impoſteurs en crédit.

Qui durant ses amours, avec son bel esprit,
Couche de ses faveurs l'histoire par escrit.

Maintenant que l'on voit, & que je vous veux dire,
Tout ce qui se fist là, digne d'une Satyre;
Je croirois faire tort à ce Docteur nouveau,
Si je ne luy donnois quelque traicts de pinceau.
Mais estant mauvais peintre, ainsi que mauvais Poëte,
Et que j'ay la cervelle & la main maladroitte:
O Muse, je t'invoque: emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec;
Laisse moy là Phœbus chercher son aventure,
Laisse moy son B mol, prend la clef de Nature;

REMARQUES.

*O Muse, je t'invoque.*) Dans les éditions de 1616, 1617. & 1645. on a mis mis mal-à-propos, *Or Muse.* Rabelais, dans un sujet aussi grave que celui-ci, a fait une invocation pareille, L. 2. ch. 28. à la fin. « *O qui pourra maintenant racompter comment se porta Pantagruel contre les trois cens geants? O ma Muse, ma Calliope, ma Thalie, inspire moy à ceste heure: restaure mes esprits! car voici le pont aux asnes de Logique, voici le trébuchet, voici la difficulté de pouvoir exprimer l'horrible battaille que feut faite.* Le Caporali, dans le même Capitolo, Terzetto 12.

*Ma tu, Musa, ripiglia il tuo Liùto,*
*Poi che tanto ti piace haver in mano*
*La chiave grossa del b molle acuto.*

— *Les nerfs de ton rebec.*) Violon.

Et vien, simple, sans fard, nuë, & sans ornement,
Pour accorder ma fluste avec ton instrument.
Dy moy comme sa race, autrefois ancienne,
Dedans Rome accoucha d'une Patricienne,
D'où nasquit dix Catons, & quatre-vingts Préteurs;
Sans les Historiens, & tous les Orateurs.
Mais non, venons à luy, dont la maussade mine
Ressemble un de ces Dieux des couteaux de la Chine;
Et dont les beaux discours, plaisamment estourdis,
Feroient crever de rire un Sainct de Paradis.

REMARQUES.

*Dy moy comme sa race, autrefois ancienne, &c.*) Le Caporali, Tercets 13. & 14.

*E di col tuo natio gergo Toscano,*
*Com' il Pedante mio de i suoi maggiori*
*Si vanta, che fur di sangue Romano;*
*E che di casa sua cinque Pretori*
*N'usciro, e duci Martelli, e duoi Catoni,*
*Senza i Poëti illustri, e gli Oratori.*

*Ressemble un de ces Dieux des couteaux de la Chine.*) On s'est servi, pendant quelque tems, de couteaux, dont le manche étoit figuré en marmouzet, ou terminé par quelque figure extraordinaire, comme une tête de Maure, & d'autres semblabes; & on appeloit ces couteaux, *des couteaux de la Chine.* Cette mode duroit encore en France vers la fin du siecle passé. Le Sr. de Sygognes à dit dans une Epître en Coq-à-l'asne:

*Teste de manche de couteau*
*Et dos courbé comme un bateau.*

*Feroient crever de rire un Sainct de Paradis.*) Le Caporali, Tercet 19.

Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade;
Et n'est blanc en Espagne à qui ce Cormoran
Ne fasse renier la loy de l'Alcoran.
Ses yeux bordez de rouge, esgarez, sembloient estre,
L'un à Montmarthe, & l'autre au chasteau de Bicestre:

REMARQUES.

*Prima dirà com' egli è fatto in guisa,*
*Ch'à l'humor maninconico potria*
*Al suo dispetto far mover le risa.*

*Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade,* &c.) Le même, Tercet 22.

*Prima la fronte d'allegrezza scossa,*
*Rappresenta da longi un suo colore,*
*Da spiritar' il Minio, e la Cirossa.*

*Et n'est blanc en Espagne à qui ce Cormoran.*) Oiseau de Riviere, dont la chair est fort noire.

*Ne fasse renier la loy de l'Alcoran.*) Le blanc d'Espagne même ne sauroit la blanchir. La Métaphore est un peu hardie: l'Auteur personifie la Ceruse, la Pommade, & le Blanc d'Espagne. Les deux premiers se donnent au Diable, & le blanc d'Espagne renie la loi de Mahomet: jurement familier aux Espagnols, à cause de leur antipathie mortelle pour les Maures, qui ont occupé fort long temps une partie de l'Espagne.

*L'un à Montmarthe, & l'autre au chasteau de Bicestre.*) Montmarte est au Nord de Paris; & le Château de Bicêtre est au midi. Bicêtre a pris son nom d'un Evêque de Wincester en Angleterre, qui, en 1290. fit bâtir un Château en cet endroit. Aujordhui c'est un Hôpital pour les mendians de la ville de Paris. Le Caporali, Tercet 35.

Toutesfois, redreſſant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la jeuneſſe au chemin de vertu.
Son nez haut relevé ſembloit faire la nique
A l'Ovide Naſon, au Scipion Naſique,
Où maints rubiz balez, tous rougiſſants de vin,
Monſtroient un *Hac itur* à la pomme de pin;
Et preſchant la vendange, aſſeuroient en leur trongne,
Qu'un jeune Médecin vit moins qu'un vieux yvrongne.

REMARQUES.

*E come diſſe del Signor Ferrante,*
*Quel voſtro amico hà, di due gambe, l'una*
*Volta a Settentrion, l'altra a Levante.*

*Son nez haut relevé ſembloit faire la nique,* &c.) Le Caporal Tercet 24.

*Staſſi il naſo fecondo in ſe raccolto,*
*Che ſe ſtupir Naſon, non che Naſica,*
*E gridano: ò che naſo! onde l'hai tolto?*

*Où maints rubiz balez.*) On écrit & on prononce aujourdhui: *Rubis balais.*

—— *A la pomme de pin.*) Ancien & fameux Cabaret de Paris, preſque vis-à-vis l'Egliſe Parroiſſiale de la Madeleine, proche le Pont Notre-Dame. Rabelais parle de la *Pomme de pin*, comme d'un Cabaret célebre: *Puis cauponizons ès tabernes méritoires de la pomme de pin, du Caſtel*, &c. Le Poëte Villon en a fait mention dans ſon petit Teſtament, 14. Couplet: *Le trou de la Pomme de pin*; & dans ſon grand Teſtament:

*Aller, ſans chauſſe, en eſchappin,*
*Tous les matins quand il ſe liéve,*
*Au trou de la Pomme de pin.*

Sa bouche eſt groſſe & torte, & ſemble en ſon porfil,
Celle-là d'Alizon, qui retordant du fil,
Fait la moüe aux paſſans, & féconde en grimace,
Bave comme au Prin-temps une vieille limace.
Un rateau mal rangé pour ſes dents paroiſſoit,
Où le chancre & la roüille en monceaux s'amaſſoit;
Dont pour lors je cogneus, grondant quelques paroles,
Qu'expert il en ſçavoit crever ſes éveroles:

Qui

REMARQUES.

Il en eſt ainſi parlé dans les *Repues franches:*

*L'un fit emplir de belle cave claire,*
*Et vint à la Pomme de pin.*

Ce même Cabaret ſubſiſte encore à préſent. Mr. Deſpréaux, dans ſa troiſieme Satire, parle de Crenet, ou Creney, qui tenoit ce Cabaret.

*Sa bouche eſt groſſe & torte*, &c.) Le Caporal, Tercet 25.

*Torta, e groſſa è la bocca, ove s'intrica*
*Un' ordine di denti mal teſſuto,*
*Ove la roge infetta ſi nutrica.*

*Un rateau mal rangé pour ſes dents paroiſſoit.*) 1613. & éditions ſuivantes, juſqu'en 1642: *Par ſes dents*, 1612, 1642. & ſuivantes: *Pour.*

*Qu'expert il en ſçavoit crever ſes éverolles.*) Nicot, au mot *Aërole*, dit, que *pluſieurs écrivent & prononcent Eaurole, Ampoule. Et à la vérité c'eſt comme une petite ampoule, ou bouteille, & veſſie pleine d'eau.* Oudin, dans ſon Dictionnaire François-Eſpagnol, dit *Eaurole, Aërole*, qu'il explique par ces mots Eſpagnols, *Calmaxarra, Limeta.* Le même Caporali, Tercet 26.

E

Qui me fist bien juger qu'aux veilles des bons jours,
Il en souloit roigner ses ongles de velours.
Sa barbe sur sa joüe esparse à l'avanture,
Où l'art est en colere avec que la nature,
En bosquets s'eslevoit, où certains animaux,
Qui des pieds, non des mains, lui faisoient mille
maux.

Quant au reste du corps, il est de telle sorte,
Qu'il semble que ses reins, & son espaule torte,
Facent guerre à sa teste, & par rébellion,
Qu'ils eussent entassé Osse sur Pélion:

REMARQUES.

*E con questi sovente io l'ho veduto*
*Hor franger le vesiche, e hor tosarsi*
*L'ugna sue foderate di velluto.*

*Sa barbe sur sa joüe esparse à l'avanture*, &c.) Caporali, Tercet 28.

*Si ch'io possa scrivendo in vostro honore,*
*Rapresentar la costui Barba iu carte,*
*Non essendo io Poëta, ne Pittore.*
*La qual rara e mal tinta si disparte,*
*Da le sudice gote con gl'irsuti*
*Mostacci, fregia la natura, e l'arte.*
*Ivi certi animai tondi, e branchuti,*
*Con molta ostination piatano insieme,*
*I maggiori, i mezzani, e più minuti*, &c.

*Qu'ils eussent entassé Osse sur Pélion.*) *Pélion*: ce mot étoit écrit *Pellion*, dans les éditions de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur. *Ossa* & *Pélion*, mon-

Tellement qu'il n'a rien en tout ſon attelage,
Qui ne ſuive au galop la trace du viſage.

Pour ſa robe, elle fut autre qu'elle n'eſtoit
Alors qu'Albert le Grand aux feſtes la portoit;
Mais tousjours recouſant piece à piece nouvelle,
Depuis trente ans c'eſt elle, & ſi ce n'eſt pas elle:
Ainſi que ce vaiſſeau des Grecs tant renommé,
Qui ſurveſcut au temps qui l'avoit conſommé.

REMARQUES.

tagnes de Theſſalie, qui ſervirent aux Géans pour eſcalader le Ciel.

*Pour déthroner les Dieux, leur vaſte ambition*
*Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Pélion,*

dit Mr. Deſpréaux, Traité du Sublime, ch. 6.

*Qui ne ſuive au galop la trace du viſage.*) Le même Caporali, Tercet 34.

*L'altre ſue membra, poi come le braccia,*
*E'l petto, e'l collo, à paſſo non errante*
*Seguon del volto la difforme traccia.*

*Alors qu'Albert le Grand.*) Fameux Docteur de Paris, qui floriſſoit ſous le regne de St. Louis, & qui mourut à Cologne, l'an 1280.

*Ainſi que ce vaiſſeau,* &c.) C'eſt celui qui porta Théſée, d'Athenes en l'Iſle de Crete, pour aller combattre le Minotaure. Les Athéniens conſervérent ce vaiſſeau pendant pluſieurs Siecles, en ſubſtituant des planches neuves à celles qui tomboient en pourriture: ce qui donna enfin occaſion aux Philoſophes de ce temps-là, de diſputer, ſi ce Vaiſſeau, ainſi radoubé & renouvellé, étoit le même, ou ſi c'en étoit un autre. *Plutarq. Vie de Théſée.* Le Sieur de

Une taigne affamée estoit sur ses espaules,
Qui traçoit en Arabe une Carte des Gaules.

REMARQUES.

Sygogne, qui vivoit du temps de Regnier, a imité cet endroit dans la Satire sur le Pourpoint d'un Courtisan:

*Piece sur piece on y reboute*
*Tant de fois qu'on puisse estre en doute,*
*S'il reste rien du vieux pourpoint.*
*Ainsi la nef Pégasienne,*
*Bien que changée à l'ancienne,*
*A sa forme qui ne meurt point.*

*Une taigne affamée.*) Taigne, ou plutôt *Teigne*, aujourdhui, c'est la gale qui vient à la tête; & l'on dit *Tigne*, pour signifier un vers qui ronge les étofes, & les Livres. Satire intitulée le Chapeau d'un Courtisan:

*La teigne, qui prend nourriture*
*De la laine & de la teinture,*
*Ne vous peut desormais ronger:*
*Dans vostre crasse & pourriture*
*Elle trouve sa sepulture,*
*Et s'etouffe, au lieu de manger.*

Voyez la Note sur le vers 22. de la cinquieme Satire. Le Caporali, Tercet 52.

*Ov' un tigno domestico s'en vienne,*
*E v'hà scritto in Arabico co'l dente;*
*Si è debile il filo à cui s'attienne.*

*Qui traçoit en Arabe une Carte des Gaules.*) La description que Regnier fait dans les vers suivans, semble être imitée du discours que tient Frere Jean à Panurge dans Rabelais, L. 3. ch. 28. « Desja vois-je ton « poil grisonner en teste. Ta « barbe par les distinctions « du gris, du blanc, du tan- « né & du noir, me semble

Les pieces & les trous ſemez de tous coſtez,
Repréſentoient les bourgs, les monts & les citez.
Les filets ſéparez, qui ſe tenoient à peine,
Imitoient les ruiſſeaux coulans dans une plaine.
Les Alpes, en jurant, lui grimpoient au collet,
Et Savoy' qui plus bas ne pend qu'à un filet.
Les puces, & les poux, & telle autre quenaille,
Aux plaines d'alentour ſe mettoient en bataille,
Qui les places d'autruy par armes uſurpant,
Le titre diſputoient au premier occupant.
Or deſſous ceſte robe illuſtre & vénérable,

REMARQUES.

« une Mappemonde. Regar- « de ici. Voila l'Aſie. Icy « ſont Tigris & Euphrates. « Voila Africque. Ici eſt la « montagne de la Lune. « Veois-tu les palus du Nil? « Deça eſt Europe. Veois-tu « Théleme ? Ce toupet ici « tout blanc, ſont les monts « hyperborées.

——— *Et telle autre quenaille.*) *Quenaille*, paroît une prononciation Picarde. On dit auſſi *quenaille* dans l'Angoumois, comme le marquent les vers que cite Balzac, p. 635. du tome 2. de ſes œuvres in fol. On a mis *canaille*, dans l'édit. de 1642. & dans les ſuivantes. Sans doute l'Auteur a employé à deſſein, *quenaille*, comme un terme burleſque & corrompu, afin de rendre plus plaiſante l'application qu'il en fait aux plus vils inſectes; & pour marquer qu'il les trouve même indignes de porter une injure qui ne convient qu'aux hommes. En effet, dans cette même Satire, il ſe ſert du mot de *Canailles*, en parlant des hommes : vers 403. *Qui vouloit mettre barre entre cette canaille.*

Il avoit un jupon, non celui de Conſtable ;
Mais un qui pour un temps ſuivit l'arriere-ban,

REMARQUES.

*Il avoit un jupon, non celui de Conſtable.* ) Le S. de Sygogne commence ainſi une de ſes Epîtres en Coq-à-l'aſne :

*Il n'eſt rien plus beau ny plus ſtable,*
*Qu'un teint de juppe de Conſtable.*

Le *Jupon* étoit une eſpece de grand pourpoint, ou de petit juſtaucorps, qui avoit de longues baſques. *Furetiere.* On l'appeloit auſſi, *Jupe*, que Monet définit, une eſpece de hoqueton, ou Saïe ample, ondoyant & volant. Il faut que cet habillement fût une marque de diſtinction : témoin ce que notre Auteur ajoute, que ce *Jupon*, n'étoit pas *celui de Conſtable* ; témoin auſſi ce paſſage de Rabelais, L. 5. ch. 12. *Frere Jean impatient de ce qu'avoit deſduit Grippeminaud, diſt : Hau, Monſieur le Diable* engipponné! *comment veux-tu qu'il reſponde d'ung cas lequel il ignore ?* Il l'appelle *engipponné*, à cauſe du *Jupon* que portoit Grippeminaud, Archiduc des Chats fourrés, ou Gens de chicane. Moliere nous en fournit une autre preuve dans ſon Tartuffe, Acte 5. ſc. 4. où l'on dit à Mr. Loyal :

*Vous pourriez bien ici, ſur vôtre noir Jupon,*
*Monſieur l'Huiſſier à verge, attirer le bâton.*

L'Auteur du *Moyen de parvenir*, contemporain de Regnier, a dit dans ſon dernier chapitre : *J'ai quaſi juré comme un Conneſtable, & pris Dieu par tout.*

Quoique dans la baſſe-Latinité on ait dit *Conſtabularius*, on n'a jamais dit en François, *Conſtable*, pour *Conneſtable.* Regnier & Sygogne, Satiriques contemporains, ſont, à mon avis, les ſeuls qui ayent employé ce mot, en le joignant à celui de *Jupon*, ou de *Jupe* : ce qui peut donner lieu à une conjecture aſſez ſingu-

Quand en premiere nopce il servit de caban
Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne.
Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin,

REMARQUES.

liere; ſçavoir, que quelqu'un de la Maiſon illuſtre des *Conſtabili* de Ferrare, en François *Conſtable*, ayant inventé cette ſorte d'habillement, lui auroit donné ſon nom. C'eſt ainſi qu'on a appellé en France les *Brandebourgs*, & les *Roquelaures*, du nom de leurs inventeurs.

—— *Il ſervit de caban.*) Eſpece de manteau avec des manches. Ménage fait venir ce mot de *Cappa*. Le Caporali, Tercet 56.

*Il ſaio che s'allaccia à la man deſtra*
*Già fù gaban di Monſignor Turpino,*
*Che portava al Rè Carlo la Baleſtra.*

*Au croniqueur Turpin, lorſque*, &c.) Turpin, Archevéque de Rheims, accompagna Charlemagne dans la plûpart de ſes voyages; &, ſelon Tritheme, il écrivit l'hiſtoire de cet Empereur, en deux Livres. Dans la ſuite, un Ecrivain fabuleux & impoſteur emprunta le nom de Turpin, qu'il mit à la tête d'un Roman ridicule, auquel il donna le titre d'Hiſtoire de Charlemagne: ce qui a fait dire à Hottoman (*Franco-Gallia*, c. 5.) que c'eſt l'ouvrage d'un ignorant, qui a écrit des fables, & non pas une hiſtoire. Mr. Huet, (*Origine des Romans*) aſſure que le Livre des Faits de Charlemagne, attribué à l'Archevêque Turpin, lui eſt poſtérieur de plus de 200 ans. Il y en a des éditions faites à Paris, en 1527. & en 1583.

*Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin*, &c.) Le même Caporali, Tercet 57.

Il faut en devinaille eſtre maiſtre Gonin.

Sa ceinture honorable, ainſi que ſes jartieres,
Furent d'un drap du Seau, mais j'entends des lizieres,
Qui ſur maint Couſturier joüerent maint rollet,
Mais pour l'heure préſente ils ſangloient le mulet.

Un mouchoir & des gands, avecq' ignominie,
Ainſi que des larrons, pendus en compagnie,

REMARQUES.

*Non è foggia di Greco, ò di Latino,*
*Fù cotton, fù velluto, è poi fù raſo,*
*Et hora è più ſottil che l'ormeſino.*

*Il faut en devinaille eſtre maiſtre Gonin.*) Brantome, ſur la fin du premier volume de ſes Dames galantes, parle d'un *Maître Gonin*, fameux Magicien, ou ſoi-diſant tel, qui par des tours merveilleux de ſon art, divertiſſoit la Cour de François Premier. Un autre *Maître Gonin*, petit-fils du précédent, mais beaucoup moins habile, ſi l'on en croit Brantome, vivoit ſous Charles IX. Delrio, Tome 2. de ſes Diſquiſitions magiques, en rappporte un fait, par où, s'il étoit véritable, il paroîtroit que le petit-fils ne cédoit en rien au grand pere.

*Furent d'un drap du Seau.*) Ainſi nommé d'une petite ville, appellée *Le Seau*, dans le Berri. C'eſt un gros drap dont l'uſage eſt fort bon; mais les draps de Languedoc ont prévalu ſur les draps du Seau.

—— *Mais j'entends des lizieres.*) *De lizieres*, dans toutes les éditions avant 1642.

*Qui ſur maint Couſturier.*) *Qui chez maint*, édition de 1642. & ſuivantes.

—— *Ils ſangloient le mulet.*) Elles: la ceinture & les jartieres.

Lui pendoient au costé, qui sembloient, en lambeaux,
Crier, en se mocquant : vieux linges, vieux drapeaux!
De l'autre, brimballoit une clef fort honneste,
Qui tire à sa cordelle une noix d'arbaleste.

Ainsi ce personnage, en magnifique arroy,
Marchant *pedetentim*, s'en vint jusques à moy,
Qui sentis à son nez, à ses levres décloses,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roses.

Il me parle Latin, il allegue, il discourt,
Il réforme à son pied les humeurs de la Court:
Qu'il a pour enseigner, une belle maniere,

REMARQUES.

—— *Vieux linges, vieux drapeaux.*) C'est le cri des Revendeuses, qui cherchent a acheter de vieilles hardes, de vieux chiffons.

*Marchant* pedetentim.) Mot Latin : *pié-à-pié, tout doucement.* Ce mot avoit aussi été employé par le Caporali, dans le portrait de son Pédant, Tercet 38.

*Pedetentim s'accosta al dotto Scrinio.*

Il est visible que le Poëte Italien, & le Poëte François, ont pensé à l'allusion que fait ce mot à celui de *Pédant.*

*Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roses.*) Regnier a emprunté, cette expression proverbiale de Rabelais, L. I. c. I. *Un... joly, petit, moisy Livret, plus, mais non mieux sentant que roses.*

*Qu'il a, pour enseigner,* &c.) Mr Despréaux a cité ces douze vers, comme un beau portrait du Pédant. C'est dans sa cinquieme Refl. crit. sur Longin.

Qu'en ſon globe il a veu la matiere premiere ;
Qu'Epicure eſt yvrongne, Hippocrate un bourreau,
Que Bartole & Jaſon ignorent le barreau ;
Que Virgile eſt paſſable, encor' qu'en quelques pages
Il méritaſt au Louvre eſtre chiflé des Pages ;
Que Pline eſt inégal, Térence un peu joly :
Mais ſurtout il eſtime un langage poly.

REMARQUES.

*Qu'en ſon globe il a veu la matiere premiere.*) Le même Caporali, Tercet 40.

*E qui divien perito, e qui ſi ſtima*
*Haver leggendo certi commentari*
*Veduta ignuda la materia prima.*

*Il meritaſt au Louvre eſtre chiflé des Pages.*) Le même Tercet 42.

*Studia à ſtaffetta il teſto d'Hippocrate,*
*E in quanto al ſuo giuditio in molti paſſi*
*Ei mertarebbe haver le ſtaffilate.*

*Que Pline eſt inégal, Terence un peu joly.*) Le même, Tercet 44.

*Ogni buono ſcrittor Latino affrappa,*
*Hor nota Plinio, hor nota Juvenale,*
*Hor la vuol con Macrobio à ſpada, e cappa.*

*Mais ſurtout il eſtime un langage poly.*) Le même, au Tercet 45.

*Gli piaccion molto le lettre polite*, &c.

Boileau, Satire 3. v. 183.

*A mon gré, le Corneille eſt joli quelquefois.*
*En vérité pour moi, j'aime le beau François.*

Ainſi ſur chaſque Autheur il trouve dequoi mordre.
L'un n'a point de raiſon, & l'autre n'a point d'ordre ;
L'autre avorte avant temps des œuvres qu'il conçoit.
Or' il vous prend Macrobe, & luy donne le fouet.
Cicéron, il s'en taiſt, d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien de la Pédanterie.
Quant à ſon jugement, il eſt plus que parfait,
Et l'immortalité n'aime que ce qu'il fait.
Par hazard diſputant, ſi quelqu'un lui repplique,
Et qu'il ſoit à *quia* : Vous eſtes hérétique,
Ou pour le moins fauteur ; ou, Vous ne ſçavez point
Ce qu'en mon manuſcrit j'ay noté ſur ce point.
Comme il n'eſt rien de ſimple, auſſi rien n'eſt durable.
De pauvre on devient riche, & d'heureux miſérable.

REMARQUES.

*Or' il vous prend Macrobe.*) Or' pour *Ore*, ou *Ores*, *maintenant.*

*Par hazard diſputant*, &c. ) Le Caporali, Tercet 43.

*Hor con gli amici diſputando ſtaſſi,*
*E ſe per caſo in qualche dubbio incappa,*
*Dice : ſon luoghi heretici, io gli hò caſſi.*

——*Vous eſtes hérétique, Ou pour le moins fauteur.*) Accuſation fort ordinaire en ce temps-là, depuis l'introduction du Calviniſme.

Tout se change : qui fist qu'on changea de discours.
Après maint entretien, maints tours, & maints retours,
Un valet, se levant le chapeau de la teste,
Nous vint dire tout haut que la souppe estoit preste.
Je cogneu qu'il est vray ce qu'Homere en escrit,
Qu'il n'est rien qui si fort nous resveille l'esprit ;
Car j'eus, au son des plats, l'ame plus altérée,
Que ne l'auroit un chien au son de la curée.
Mais comme un jour d'hyver où le Soleil reluit,
Ma joye en moins d'un rien comme un éclair s'enfuit;

REMARQUES.

—— *Que la souppe étoit preste.* ) On servoit alors la soupe au repas du soir : usage que l'on ne pratique plus depuis long-temps. *Cœna*, au contraire, qui signifie le *Soupé*, signifioit, selon Festus, le diné chez les Anciens.

—— *Ce qu'Homere en escrit.* ) Rien, ce me semble, ne revient mieux dans tout Homere, au sens de ce vers, que l'endroit du 19. Livre de l'Iliade, depuis le 155. jusqu'au 170. vers, où Ulysse, voyant Achille prest à mener les Grecs au combat, lui représente qu'il n'est point à propos de les y mener à jeun ; parce que, dit-il, le pain & le vin, μένος ἐςὶ ϗ ἀλκή. Regnier interprete lui-même *réveiller l'ame*, par *réveiller l'esprit* ; & c'est le sens des mots ἦτορ & θυμὸς, au 9. de l'Iliade, vers 701. Et dans l'Odyssée, soit au 5. Livre, vers 95. soit au 14. vers 111. Ulysse dit encore merveille sur le boire & sur le manger, vers 215. & suivans, du VII. de l'Odyssée.

*Mais comme un jour d'hyver.* ) Dans toutes les éditions on lisoit : *Mais comme un jour d'Esté.* Il est visible

Et le Ciel, qui des dents me rid à la pareille,
Me bailla gentiment le lievre par l'oreille.
Et comme en une montre, où les passe-volans,
Pour se monstrer soldats, sont les plus insolens:
Ainsi, parmi ces gens, un gros vallet d'estable,
Glorieux de porter les plats dessus la table,
D'un nez de Majordome, & qui morgue la faim,
Entra, serviette au bras, & fricassée en main;
Et sans respect du lieu, du Docteur, ni des sausses,
Heurtant table & treteaux, versa tout sur mes chaus-
ses.
On le tanse, il s'excuse; & moi tout résolu,
Puis qu'à mon dam le Ciel l'avoit ainsi voulu,
Je tourne en raillerie un si fascheux mystere:
De sorte que Monsieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on se lave, & chacun en son rang,
Se met dans une chaire, ou s'assied sur un banc,

REMARQUES.

que l'Auteur, ou les Imprimeurs avoient mis ici *l'Esté* pour *l'Hyver*: faute qui s'étant glissée dans la premiere édition de 1608. s'est répandue dans toutes les éditions postérieures.

*Me bailla gentiment le lievre par l'oreille.*) Rire des *dents*, c'est *se mocquer*. *Bailler le lievre par l'oreille*, signifie, faire semblant de donner une chose, & l'ôter en même temps.

*Se met dans une chaire.*) Dans l'édition de 1642, & suivantes, on a mis *chaise*, qui est le terme nouveau.

Suivant ou son mérite, ou sa charge, ou sa race.
Des niais, sans prier, je me mets en la place,
Où j'estois résolu, faisant autant que trois,
De boire & de manger, comme aux veilles des Rois;
Mais à si beau dessein défaillant la matiere,
Je fus enfin contraint de ronger ma littiere :
Comme un asne affamé qui n'a chardons ny foin ;
N'ayant pour lors dequoi me saouler au besoin.
Or entre tous ceux-là qui se mirent à table,
Il n'en estoit pas un qui ne fust remarquable,
Et qui, sans esplucher, n'avallast l'Eperlan.
L'un, en titre d'office exerçoit un berlan :
L'autre estoit des suivants de Madame Lipée ;
Et l'autre, Chevalier de la petite espée ;

REMARQUES.

*Des niais, sans prier,* &c.) *La place des niais*, la meilleure place.

*Il n'en estoit pas un.* ) 1642, & suivantes : *Il ne s'en trouva point.*

*Et qui, sans esplucher, n'avallast l'Eperlan.*) *Eperlan*, petit poisson de mer, ainsi nommé, selon Nicot, à cause de sa blancheur, qui imite celle de la perle. *Avaler l'éperlan*, signifie manger goulument, avaler les morceaux tout entiers, sans éplucher & sans mâcher.

*L'un estoit des suivants de Madame Lipée.*) Un Parasite.

*Et l'autre, Chevalier de la petite espée.* ) Un Filou, un Coupeur de bourses ; parce que les Filoux se servent de Couteaux pour couper les bourses. Oudin, dans son Dictionnaire, au mot *Epée*, dit : *Compagnon, Estafier, Gentilhomme, Officier, de la courte espée.* I.

Et le plus sainct d'entr'eux ( sauf le droict du cordeau )
Vivoit au cabaret, pour mourir au bordeau.
En forme d'Eschiquier les plats rangez sur table,
N'avoient ny le maintien, ny la grace accostable ;
Et bien que nos disneurs mangeassent en Sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens.
Mon Docteur de Menestre, en sa mine altérée,

## REMARQUES.

*Taglia borse*. Le même Oudin, dans son Dictionnaire François-Espagnol, & dans ses *Curiosités Françoises*, aux mots *Espée* & *Gentilhomme*, marque en termes exprès que c'est un proverbe vulgaire.

*Mon Docteur de Menestre.*) Le mot Italien, *Minestra*, signifie une Soupe : d'où nous avons fait le Proverbe, *un Docteur de Menestre*.

*L'ingrat époux lui fit tâter*
*D'une Menestre empoisonnée.*

Scarron, Satire contre un nommé Baron.

Ce vers 291. & les 27 suivans, sont copiés d'une autre Piece du même Caporali, intitulée, *Sopra la Corte*. part. 1. Tercets :

79. *Mà il caso è che, s'incontro havea Pompeo,*
*O il venerabil Costa, ch'à la mensa,*
*Havean più braccie, e man, che Briareo.....*
81. *Io rimasi tal volta stupefatto,*
*Che sempre ch'addochiai qualche boccone,*
*Un di lor mi gli dava scacco matto.*
82. *Si ch'all'hor m'accors'io, Messer Trifone,*
*Che nella cotta, e nella cruda, il vitio*
*Della carne ci dà gran tentatione....*

Avoit deux fois autant de mains que Briarée ;
Et n'estoit, quel qu'il fust, morceau dedans le plat,
Qui des yeux & des mains n'eust un escheq & mat.
D'où j'apprins, en la cuitte, aussi bien qu'en la cruë,
Que l'ame se laissoit piper comme une gruë :
Et qu'aux plats, comme au lict, avec lubricité,
Le péché de la chair tentoit l'humanité.

Devant moy justement on plante un grand potage
D'où les mousches à jeun se sauvoient à la nage ;

REMARQUES.

85. *Ecco di brodo piene le scudelle,*
*Dove non seppi mai d'unto, ò di grasso*
*Con l'Astrolabio in man trovar due stelle.*
86. *S'io fossi stato à quel naval fracasso,*
*Qual' hebbe il Turco, io potrei somigliare*
*La mia scudella al Golfo di Patrasso.*
87. *Però ch'in essa si vedeano andare*
*A gala i corpi de le mosche lesse,*
*E i conversi in carbon, legni del mare.*
88. *Quì, Trifon, se per caso alcun dicesse,*
*Che la comparation non gisse à sesto,*
*E ch'io fossi obligato à l'interesse :*
89. *Dite, che legga Homero, ove in un testo*
*Fà una comparation di certe mosche,*
*Nè forse calza ben, si come in questo.*
90. *Mà lasciam le question dubbiose, è fosche,*
*Hor che siamo à Tinel,* &c.

*Avoit deux fois autant de mains que Briarée.*) Geant d'une énorme grandeur, à qui les Poëtes ont donné cent bras & cinquante ventres. Sorel, dans le banquet des Dieux, inféré au 3. Livre de son Berger extravagant, donne ingénieusement à ces Dieux Briarée pour échanson.

Le broüet estoit maigre, & n'est Nostradamus,
Qui, l'Astrolabe en main, ne demeurast camus,
Si par galenterie, ou par sottise expresse,
Il y pensoit trouver une estoile de gresse.
Pour moi, si j'eusse esté sur la mer de Levant,
Où le vieux Louchaly fendit si bien le vent,

Quand

REMARQUES.

— *Et n'est Nostradamus, Qui, l'Astrolabe en main*, &c.) L'Astrolabe est un Instrument de Mathématique, propre à observer les Astres, & qui convient à un Astrologue, comme Michel Nosttadamus.

*Pour moy, si j'eusse esté sur la mer de Levant*, &c.) Comparaison magnifique d'un potage avec le Golfe de Lépante, où l'Armée navale des Chrétiens confédérés, remporta une célebre victoire sur les Infidèles, le 7. d'Octobre, 1571. Du Bartas a fait sur cette victoire, un Poëme François, intitulé *Lépanthe*; traduit d'un Poëme Latin de Jacques VI. Roy d'Ecosse.

*Où le vieux Louchali fendit si bien le vent.*) *Louchali*, *Vecchiali*, *Ochiali*, ou *Uluzzali*; (car on trouve ce nom écrit de ces quatre manieres) fameux Corsaire, Renégat, natif de Calabre en Italie. Dès sa jeunesse, il avoit été fait esclave par les Turcs, & avoit renoncé au Christianisme, pour recouvrer sa liberté. Il parvint à la Vice-Royauté d'Alger, & amassa de grandes richesses. On l'appelloit ordinairement *Le vieux Louchali*. Pendant la guerre de Chypre, *Louchali* se joignit à l'armée navale des Infidéles, & commanda l'aîle gauche à la bataille de Lépante Durant le combat, *Louchali* prit le large pour venir charger la flotte Chrétienne par derriére & dans les flancs; mais ayant appris la mort de Haly, Chef de la flotte des Otthomans, il s'enfuit à toutes rames, suivi de trente-deux galéres. C'est pourquoi Regnier dit que *Louchali fendit si bien le vent*;

Quand Sainct Marc s'habilla des enseignes de Trace;
Je la comparerois au Golphe de Patrasse:
Pource qu'on y voyoit, en mille & mille parts,
Les mouches qui flottoient en guise de Soldarts,
Qui morts, sembloient encor', dans les ondes salées,
Embrasser les charbons des Galeres bruslées.

J'oy, ce semble, quelqu'un de ces nouveaux Docteurs,
Qui d'estoc & de taille estrillent les autheurs,

REMARQUES.

*vent*; avec d'autant plus de raison, que le vent étoit devenu contraire à l'armée navale des Turcs, dès le commencement du combat.

*Quand Saint Marc s'habilla des enseignes de Trace.*) Selim II. Empereur des Turcs, ayant résolu de faire la conquete de l'Isle de Chypre qui appartenoit aux Vénitiens, leur déclara la guerre en 1570. Les Vénitiens armerent pour leur défense, & opposerent aux Infideles une puissante Ligue, formée par le Pape, avec tous les Princes d'Italie, & le Roy d'Espagne. Les Turcs se rendirent maitres de Chypre: mais ils perdirent la bataille de Lépante, où la flotte Chrétienne, armée pour la défense des Vénitiens, remporta la victoire. Les enseignes & étendarts des Turcs furent portés à Venise, dans l'Eglise de St. Marc, Patron de la ville & de la République. La *Thrace* étoit autrefois cette grande Province, que nous appellons aujourd'hui *Romanie*, où est la ville de Constantinople, Capitale de l'Empire des Turcs.

*Je la comparerois au Golphe de Patrasse.*) Le Golphe de *Patrasse*, ou *Patras*, est le Golphe de Lépante. Ce Golphe prend son nom de la ville de *Patrazzo* dans la Morée; & de la ville de *Lépante* dans l'Achaïe: les-

Dire que ceste exemple est fort mal assortie.
Homere, & non pas moy, t'en-doit la garentie,
Qui dedans ses escrits, en de certains effets,
Les compare peut-estre aussi mal que je faits.
Mais retournons à table, où l'esclanche en cervelle,
Des dents & du chalan séparoit la querelle;
Et sur la nappe allant de quartier en quartier,
Plus dru qu'une navette au travers d'un mestier,

REMARQUES.

quelles sont situées sur ce Golphe. C'est dans le méme endroit, que César Auguste défit Marc Antoine & la Reine Cléopatre, à la fameuse bataille d'Actium, qui décida de l'Empire Romain.

*Dire que ceste exemple.*) Ce dernier mot est à present du genre masculin.

*Les compare peut-estre aussi mal que je faits.*) Homere employe souvent les Mouches dans ses Comparaisons: Iliade, L. 4. L. 16. L. 17. L. 19. &c. Regnier n'est pas le seul Critique qui l'en ait repris. On peut voir ce qu'en a dit M. l'Abbé Terrasson, dans sa Dissertation critique sur l'Iliade, Part. 4. c. 5. Mais il faut voir aussi ce qu'en a écrit Madame Dacier, pour justifier ce grand Poëte.

——— *Où l'esclanche en cervelle, Des dents & du chalan séparoit la querelle.*) *L'éclanche en cervelle*; c'est-à-dire, en mauvaise humeur, ou fort dure; ou bien, l'éclanche en mouvement, & passant de main en main, suspendoit la querelle des dents & du Chalan; c'est-à-dire, la peine qu'on avoit à mâcher le pain Chalan, qui étoit fort dur. On appelle à Paris *Pain chalan*, une sorte de pain grossier.

Glissoit de main en main, où sans perdre advantage,
Ebréchant le cousteau, tesmoignoit son courage:
Et durant que Brebis elle fut parmy nous,
Elle sceut bravement se deffendre des loups;
Et de se conserver elle mist si bon ordre,
Que morte de vieillesse elle ne sçavoit mordre.
A quoi, glouton oyseau, du ventre renaissant
Du fils du bon Japet, te vas-tu repaissant?
Assez, & trop long-temps, son poulmon tu gourmandes,
La faim se renouvelle au change des viandes.
Laissant là ce larron, vien icy desormais,
Où la tripaille est fritte en cent sortes de mets.
Or durant ce festin Damoiselle Famine,
Avec son nez étique, & sa mourante mine,
Ainsi que la Cherté par Edict l'ordonna,
Faisoit un beau discours dessus la Lezina;

REMARQUES.

—— *Elle ne sçavoit mordre.*) *Elle ne sçauroit*, dans toutes les éditions, avant celle de 1642.

—— *Du fils du bon Japet, te vas-tu repaissant?*) Prométhée, fils de Japet, fut enchainé sur le mont Caucase, par ordre de Jupiter; & tous les jours un Aigle lui venoit manger le foye, qui recroissoit la nuit.

*Faisoit un beau discours dessus la Lezina.*) Allusion à un ouvrage plaisant, composé en Italien, vers la fin du seizieme siecle, & intitulé, *Della famosissima Compagnia della Lezina, Dialogo, Capitoli*, &c. par un

Et nous torchant le bec, alléguoit Symonide,
Qui dict, pour estre sain, qu'il faut mascher à vuide.
Au reste, à manger peu, Monsieur beuvoit d'autant,
Du vin qu'à la taverne on ne payoit contant;
Et se faschoit qu'un Jean, blessé de la Logique,
Luy barboüilloit l'esprit d'un *ergo* Sophistique.

Esmiant, quant à moy, du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on disoit doucet je m'accordois:

REMARQUES.

nommé *Vialardi*. L'Auteur de cette plaisanterie feint l'établissement d'une Compagnie composée de plusieurs Officiers, dont les noms & les emplois sont conformes à leur institut; & le but de cet établissement est l'épargne la plus sordide. Il y a des statuts qui portent la Lezine au plus haut point de rafinement; jusqu'à ordonner de porter la même chemise aussi long-temps que l'Empereur Auguste étoit à recevoir des Lettres d'Egypte, c'est-à-dire 45 jours; de ne point jetter de sable sur les Lettres fraîchement écrites, afin de diminuer d'autant le port de la Lettre; (*Ricordi* 16. *&* 41.) & plusieurs autres pratiques semblables.

On a fait aussi en Italien *la Contra-Lezina*, & une Comédie intitulée *Le Nozze d'Antilezina*, ouvrage traduit en François, & imprimé à Paris chez Saugrain, en 1604. in 12.

—— *Alléguoit Symonide.*) Ecrivez *Simonide*. C'étoit un Poëte lyrique Grec.

*Et se faschoit qu'un Jean, blessé de la Logique, Luy barbouilloit l'esprit d'un* ergo *sophistique.* Le *Monsieur* dans cette Satire, est celui qui donne à manger. *Jean* est ce *Suivant de Madame Lipée*, c'est-à-dire, un Parasite. Comme tous les convives sont caractérisés, le caractere de ce *Jean* étoit de faire le Raisonneur, le Dialecticien; & c'est dequoi se plaint le *Monsieur*,

Leur voyant de piot la cervelle eſchauffée,
De peur, comme l'on dict, de courroucer la Fée.
Mais à tant d'accidents l'un ſur l'autre amaſſez,
Sçachant qu'il en falloit payer les pots caſſez,
De rage, ſans parler, je m'en mordois la levre;
Et n'eſt Job, de deſpit, qui n'en euſt pris la chevre.
Car un limier boiteux, de galles damaſſé,
Qu'on avoit d'huile chaude & de ſouffre graiſſé:
Ainſi comme un verrat enveloppé de fange,
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout: de meſme en pareil cas
Ce rongneux Las-d'aller ſe frottoit à mes bas;

REMARQUES.

qui ne pouvant ſoudre les argumens de cet *Ergoteur*, appelle le Pédant à ſon ſecours, dans le vers 364.

— *De courroucer la Fée.*) On dit en proverbe, *qu'il ne faut pas courroucer la Fée*; & ce proverbe s'explique par cet autre: *Il ne faut pas réveiller le chat qui dort*: c'eſt-à-dire, qu'il faut laiſſer en repos ceux qui nous peuvent faire du mal.

*Quand ſous le corcelet.*) Le *corſelet* figurément eſt pris pour le ventre, comme l'armet, ou le caſque, pour la tête: le contenant pour le contenu. La boue, dans laquelle les pourceaux ont coutume de ſe veautrer, fait ſur eux une eſpece de Corſelet, ou de cuiraſſe.

*Ce rongneux Las-d'aller.*) *Las-d'aller* eſt un Subſtantif, terme populaire: *Ce Las-d'aller rongneux. Las-d'aller*, dans Rabelais, Liv. 1. ch. 38. & 45. eſt un des ſix Pelerins que Gargantua mangea en Salade.

Dans la Paſſion à perſonnages, fol. 139. Nachor dit au Valet Maucourant:

Et fust pour estriller ses galles & ses crottes,
De sa grace il graissa mes chausses pour mes bottes,
En si digne façon, que le frippier Martin,
Avec sa male-tache, y perdroit son Latin.

## REMARQUES.

*—— ça haut, saoul-d'aller,*
*Maucourant, vien bientost parler*
*A Monseigneur.*

*Et fust pour estriller.*) *Et voulant étriller*, ou bien, *Et soit qu'il voulût étriller.* —— *Que le Fripier Martin, Avec sa male-tache, y perdroit son Latin.*) Furetiere, au mot *male-bosse*, lit

*—— Et le Fripier Martin,*
*Avec sa male-bosse, y perdroit son Latin.*

D'où il s'ensuivroit que Regnier auroit entendu parler d'un Fripier bossu nommé Martin: ce qui rend le vers plus intelligible qu'il n'est, lors qu'on dit, *male-tache.* Mais comme vraisemblablement Furetiere a cité de mémoire cet endroit, son exemple ne nous autorise pas à substituer *male-bosse*, à *male-tache*, qu'on lit dans toutes les éditions. Il est vrai qu'au lieu de *sa male-tache*, il faudroit, que tout au contraire il y eût, *avec son secret pour lever la male-tache.* Mais on peut sauver le contre-sens, en rapportant le pronom *sa*, non pas à *Fripier*, mais à Limier, en sorte que *sa male-tache*, soit la male-tache du Limier, c'est-à-dire, la male-tache que le Limier a faite: comme en ce vers de la Satire 17.

*La playe de vos yeux est toujours incurable:*

*La playe de vos yeux*, signifie la playe que vos yeux ont faite. Du temps de Regnier on disoit absolument *la Male-tache*, pour signifier le Fripier, ou le Dégraisseur,

Ainsi qu'en ce despit le sang m'eschauffoit l'ame,
Le Monsieur, son pédant à son aide reclame,
Pour soudre l'argument; quand d'un sçavant parler,
Il est, qui fait la mouë aux chimeres en l'air.
Le pédant, tout fumeux de vin & de doctrine,
Respond, Dieu sçait comment. Le bon Jean se mutine;
Et sembloit que la gloire, en ce gentil assaut,
Fust à qui parleroit, non pas mieux, mais plus haut.
Ne croyez, en parlant, que l'un ou l'autre dorme.

REMARQUES.

qui levoit les taches: témoin cette Strophe de la Satire de Sygogne, contre le pourpoint d'un Courtisan:

*Maintefois le maistre bravache*
*Eust appellé la Male-tache,*
*Pour ce vieux chiffon dégresser;*
*Mais faute d'un qui luy succede,*
*Il n'y a point eu de remede*
*Que son dos l'ait voulu laisser.*

Et la Satire sur le bas de soye d'un Courtisan, par le Sr. de la Ronce:

*Elles te firent mainte tache,*
*Ou le Crieur de male-tache*
*A bien perdu tout son Latin.*

*Le Monsieur, son pédant à son aide réclame.*) Voyez la Note sur le vers 343.

—— *Le bon Jean se mutine.*) L'homme blessé de la Logique, *le faiseur d'Argumens.*

Comment ! voſtre argument, diſt l'un, n'eſt pas en forme.
L'autre, tout hors du ſens : mais c'eſt vous, malautru,
Qui faites le ſçavant, & n'eſtes pas congru :
L'autre : Monſieur le ſot, je vous feray bien taire :
Quoy ? comment, eſt-ce ainſi qu'on frappe Deſpautere ?
Quelle incongruité ! vous mentez par les dents.
Mais vous. Ainſi ces gens à ſe picquer ardents,

REMARQUES.

*Comment ! voſtre argument, diſt l'un,* &c.) C'eſt le Pédant qui parle. Il faut remarquer le Dialogue, dans ce vers & dans les ſix vers ſuivans.

——— *Eſt ce ainſi qu'on frappe Deſpautere ?* ) Le Pédant reproche à l'autre, qu'il *frappe Deſpautere* ; c'eſt-à-dire, qu'il peche contre les regles de la Grammaire : comme on diſoit autrefois, *donner un ſouflet à Ronſard*, quand on péchoit contre la pureté du langage. Ménage dans ſa Requête des Dictionnaires :

*Si bien que les petits Grimauds*
*Ne rencontrant point tous ces mots,*
*Suivant notre ordre Alphabétique,*
*Qui retient l'orthographe antique ;*
*Entrent auſſi-tôt en courroux,*
*Et lors nous frappent à grands coups,*
*Soufflctant le Dictionnaire,*
*Auſſi bien que le Deſpautere.*

Jean Deſpautere, célebre Grammairien, mourut en 1520. Il a compoſé des Livres de Grammaire fort uſités dans les Colléges.

S'en

S'en vindrent du parler, à tic tac, torche, lorgne,
Qui, casse le museau; qui, son rival éborgne;
Qui, jette un pain, un plat, une assiette, un couteau;
Qui, pour une rondache, empoigne un escabeau.
L'un faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'ose.
Et pense, en les voyant, voir la Métamorphose,
Où les Centaures saouz, au bourg Atracien,
Voulurent, chauds de reins, faire nopces de chien,

REMARQUES.

*S'en vindrent du parler, à tic tac, torche, lorgne.*) Ces mots expriment le bruit que font plusieurs coups donnés & reçus dans une émeute. *Torche lorgne*, signifie particulierement, *à tort & à travers.* Rabelais Livre 1. ch. 19. fait dire à Maître Janotus de Bragmardo, à la fin de sa harangue: *Mais nac petetin petetac, ticque, torche lorgne.* Le même au chap. 29. du Liv. 2. *En frapant torche lorgne dessus le géant.* Et au L. 4. ch. 56. où Mr. le Duchat fait observer, que la plupart de ces mots sont pris de la célebre Chanson du Musicien Jannequin, intitulée *La Bataille ou deffaite des Suisses à la journée de Marignan.*

*Qui casse le museau; qui, &c.*) *L'un*, casse le museau; *l'autre* éborgne son rival, &c.

*Et pense*, ) Et je pense.

*Où les Centaures saouz, au bourg Atracien &c.*) C'est ce Bourg de la Thessalie, *Atrax*, ou *Atracia*, où les Lapithes & les Centaures se battirent, aux noces de Pirithoüs. Ovide a amplement décrit ce combat, au douzieme Livre de ses Métamorphoses.

Et cornus du bon pere, encorner le Lapithe,
Qui leur fist à la fin enfiler la guerite,
Quand avecque des plats, des treteaux, des tisons,
Par force les chassant my-morts de ses maisons,
Il les fist gentiment, après la Tragédie,
De chevaux devenir gros asnes d'Arcadie.

Nos gens en ce combat n'estoient moins inhumains,
Car chacun s'escrimoit & des pieds & des mains:
Et, comme eux, tous sanglants en ces doctes alarmes,
La fureur aveuglée en main leur mist des armes.
Le bon Jean crie au meurtre, & ce Docteur, harault.
Le Monsieur dict, tout-beau; l'on appelle Girault.

REMARQUES.

*Et cornus du bon pere, encorner le Lapithe.*) Les cornes ayant passé de tout temps pour un symbole de force & de courage, Bacchus a été représenté cornu, parce que le vin donne de la force & du courage aux foibles, & aux poltrons. Le *bon pere*, dans ce vers, n'est autre que Bacchus. Ainsi, les Centaures, *cornus du bon pere*, & les Centaures, *animés par le vin*, sont la même chose. Horace apostrophant sa bouteille, Ode 21. du 3. Livre, lui dit: *& addis cornua pauperi*: ce qu'Ovide, L. 1. *De Arte amandi*, a imité, lorsque parlant des effets du vin, il s'en explique en ces termes: *Tunc veniunt risus, tunc pauper cornua sumit.*

*Encorner le Lapithe.*) Pirithoüs, Roi des Lapithes.

*De chevaux, devenir gros asnes d'Arcadie.*) Les Centaures étoient moitié hommes, moitié chevaux.

*La fureur aveuglée en main leur mist des armes.*) Virgile, Æneide 2. *Furor arma ministrat.*

A ce nom, voyant l'homme, & sa gentille trongne,
En mémoire aussi-tost me tomba la Gascongne.
Je cours à mon manteau, je descends l'escalier,
Et laisse avec ses gens Monsieur le Chevalier,
Qui vouloit mettre barre entre ceste canaille.
Ainsi, sans coup férir, je sors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ny sans faire autre bruit.
Croyez qu'il n'estoit pas, O nuict, jalouse nuict:
Car il sembloit qu'on eust aveuglé la nature;
Et faisoit un noir brun d'aussi bonne teinture,
Que jamais on en vit sortir des Gobelins.

## REMARQUES.

—— *Monsieur le Chevalier.*) De la petite épée, duquel il est parlé dans le vers 284.

—— *O nuit, jalouse nuict.*) C'est le commencement d'une Chanson de Desportes, oncle de Regnier. Voici le premier couplet de cette Chanson, qui a été long-temps en vogue; & dont l'air se chante encore aujourdhui:

*O nuit, jalouse nuit, contre moi conjurée,*
*Qui renflames le ciel de nouvelle clairté:*
*T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois desirée,*
*Pour être si contraire à ma félicité?*

Furetiere dans son Roman Bourgeois, page 429. cite encore la même Chanson, au sujet d'une personne, fâchée d'être interrompue par l'arrivée de la nuit: *A son geste & à son regard parut assez son mécontentement: sans doute que dans son ame elle dit plusieurs fois:* O nuit, jalouse nuit!

*Que jamais on en vit sortir des Gobelins.*) *Les Gobelins*, maison située à l'ex-

Argus pouvoit paſſer pour un des Quinze-vingts.
Qui pis eſt, il pleuvoit d'une telle maniere,
Que les reins par deſpit, me ſervoient de goutiere :
Et du haut des maiſons tomboit un tel dégout,
Que les chiens altérez pouvoient boire debout.
Alors me rémettant ſur ma philoſophie,
Je trouve qu'en ce monde il eſt ſot qui ſe fie,
Et ſe laiſſe conduire ; & quant aux Courtiſants,
Qui, doucets & gentilz, font tant les ſuffiſants,
Je trouve, les mettant en meſme patenoſtre,
Que le plus ſot d'entr'eux eſt auſſi ſot qu'un autre.
Mais pource qu'eſtant là, je n'eſtois dans le grain,
Auſſi que mon manteau la nuict craint le ſerain :
Voyant que mon logis eſtoit loin, & peut eſtre
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maiſtre ;

## REMARQUES.

trémité du Fauxbourg Saint Marcel, & bâtie par *Gobelin*, fameux Teinturier de la Ville de Rheims, ſous le regne de François I. L'Hotel des Gobelins appartient au Roy ; & Mr. Colbert y établit en 1667. une Manufacture Royale des meubles de la Couronne. Les eaux de la Riviere de Bievre qui y paſſe, ont, à ce qu'on prétend, une qualité particuliere pour la teinture des laines.

*Argus pouvoit paſſer pour un des Quinze-vingts.*) Pour un aveugle.

——— *Je n'eſtois dans le grain.*) Je n'étois pas à mon aiſe : Métaphore empruntée des animaux que l'on nourrit de grain, & à qui on en donne plus qu'il ne leur en faut.

Pour éviter la pluye, à l'abry de l'auvent,
J'allois doublant le pas, comme un qui fend le vent.
Quand bronchant lourdement en un mauvais passage,
Le Ciel me fist joüer un autre personnage;
Car heurtant une porte, en pensant m'accoter,
Ainsi qu'elle obeyt, je vins à culbuter;
Et s'ouvrant à mon heurt, je tombay sur le ventre.
On demande que c'est : je me releve, j'entre;
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux graissez ne faisoient aucun bruit,
Qu'on me rioit au nez, & qu'une chambriere
Vouloit monstrer ensemble & cacher la lumiere :
Je suis, je le voy bien ...... Je parle. L'on respond;

REMARQUES.

*Que les verroux graissez ne faisoient aucun bruit.*) Tibulle, L. I. Eleg. 7. v. 12.

*Cardine nunc tacito vertere posse fores.*

Horace, L. I. Ode 25. dit au contraire, que la porte d'une vieille coquette, qui s'ouvroit autrefois si facilement, demeure à présent toujours fermée :

——— *Amatque*
*Janua limen,*
*Quæ prius multùm faciles movebat*
*Cardines.*

*Je suis, je le voy bien......*) Le vers 440. sert d'explication à celui-ci, dont le sens est suspendu : ce que j'ai marqué par des points...... Dans l'Edition de 1642. & dans les suivantes, on a mis : *J'y suis, je le vois bien.*

Où, ſans fleurs de bien-dire, ou d'autre art plus profond,
Nous tombaſmes d'accord. Le monde je contemple,
Et me trouve en un lieu de fort mauvais exemple.
Toutesfois il falloit, en ce plaiſant mal-heur,
Mettre, pour me ſauver, en danger mon honneur.
Puis donc que je ſuis là, & qu'il eſt près d'une heure,
N'eſpérant pour ce jour de fortune meilleure,
Je vous laiſſe en repos, juſques à quelques jours,
Que, ſans parler Phœbus, je feray le diſcours
De mon giſte, où penſant repoſer à mon aiſe,
Je tombé par mal-heur de la poiſle en la braiſe.

REMARQUES.

*Où ſans fleurs de bien dire.*) 1616, 1617, 1625. *Où ſans fleurs du bien dire.*

*Je tombé* —— ) 1645. *Je tombay.* 1626, 1655, 1667. *Je tombe.*



# SATIRE XI.

## SUITE.

VOYEZ que c'eſt du monde, & des choſes humaines!
Tousjours à nouveaux maux naiſſent nouvelles peines:

### REMARQUES.

C'eſt principalement au ſujet de cette Satire, que Mr. Deſpréaux avoit reproché à Regnier d'avoir proſtitué les Muſes:

*Heureux! ſi moins hardi, dans ſes vers pleins de ſel;*
*Il n'avoit point traîné les Muſes au B....*
*Et ſi du ſon hardi de ſes rimes cyniques,*
*Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.*

Mais Mr. Deſpréaux pour ne point commettre la même faute qu'il reprochoit à Regnier, changea les deux premiers vers de cette maniere, tels qu'ils ſont dans le ſecond Chant de ſon Art Poëtique:

*Heureux! ſi ſes diſcours, craints du chaſte Lecteur,*
*Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur.*

Voyez les Remarques ſur ces vers de Mr. Deſpréaux.

Sans vouloir juſtifier Regnier ſur le choix du ſujet de cette Piece, qui eſt extrêmement condamnable; on peut dire, que le vice y eſt peint avec des couleurs, bien capables d'en donner de l'horreur.

Cette Satire ne parut point dans l'édition de 1608. & fut imprimée dans celle de 1612.

*Tousjours à nouveaux maux naiſſent nouvelles pei-*

Et ne m'ont les destins, à mon dam trop constans,
Jamais, après la pluye, envoyé le beau temps.
Estant né pour souffrir, ce qui me reconforte,
C'est que, sans murmurer, la douleur je supporte;
Et tire ce bon-heur du mal-heur où je suis,
Que je fais, en riant, bon visage aux ennuis:
Que le Ciel affrontant, je nazarde la Lune,
Et voy, sans me troubler, l'une & l'autre fortune.

Pour lors bien m'en vallut: car contre ces assauts,
Qui font, lors que j'y pense, encor que je tressauts:
Pétrarque, & son Remede, y perdant sa rondache,
En eust, de marisson, ploré comme une vache.

REMARQUES.

*nes.*) Le vers 203. de cette Satire est semblable à celui de Martial, L. I. Ep. 16.

*Expectant curæque, catenatique labores.*

Seneque,

*——— Finis alterius mali,*
*Gradus est futuri.*

Marot, Epitre à François I.

*On dit bien vray: la mauvaise fortune*
*Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,*
*Ou deux, ou trois, avecques elle, Sire.*

*Que je fais en riant bon visage aux ennuis.*) Martial,

*Pars major lacrymas ridet, & intus habet.*

*Petrarque, & son Remede.*) Petrarque a fait un Traité, *De remediis bona & mala fortuna.*

Outre que de l'object la puissance s'esmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'estre Jean qui ne peut,
Il n'est mal dont le sens la nature resveille,
Qui Ribaut ne me prist ailleurs que par l'oreille.
Entré doncq' que je fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur,
Et me rendre en amour d'autant plus agréable;
La bourse desliant, je mis piece sur table;
Et guarissant leur mal du premier appareil,
Je fis dans un escu reluire le Soleil.
De nuict dessus leur front la joye estincelante,
Monstroit en son midy que l'ame estoit contente.
Deslors, pour me servir, chacun se tenoit prest,
Et murmuroient tout bas: l'honneste homme que c'est!

REMARQUES.

——— *D'estre Jean qui ne peut.*) *Jean qui ne peut:* terme du Jeu de Trictrac, détourné à un autre sens.

*Il n'est mal dont le sens la nature resveille.*) *Il n'est mal:* l'Auteur appelle un *Mal*, ces tendres émotions qui *réveillent la nature.* Peut être l'Auteur avoit écrit: *Il n'est main*, au lieu de, *Il n'est mal:* expression qui n'offre pas un sens bien clair, ni bien déterminé. Mais un peu d'obscurité ne convient pas mal à cet endroit; & il est certaines choses qu'il sied bien à un Commentateur d'ignorer.

*Je fis dans un escu reluire le soleil.*) Du temps de Regnier, il y avoit des Ecus d'or qu'on appelloit, *Ecus au soleil*, parce qu'ils avoient un petit soleil à huit rais.

Toutes, à qui mieux mieux, s'efforçoient de me
plaire.
L'on allume du feu, dont j'avois bien affaire.
Je m'aproche, me fieds, & m'aidant au befoing,
Ja tout apprivoifé je mangeois fur le poing.
Quand au flamber du feu, trois vieilles rechignées
Vinrent à pas contez, comme des airignées:
Chacune fur le cul au foyer s'accroupit,
Et fembloient, fe plaignant, marmoter par defpit.
L'une, comme un phantofme, affreufement hardie,
Sembloit faire l'entrée en quelque Tragédie;
L'autre, une Egyptienne, en qui les rides font
Contre-efcarpes, ramparts, & foffés fur le front;
L'autre, qui de foy-mefme eftoit diminutive,
Reffembloit, tranfparente, une lanterne vive,

REMARQUES.

*Ja tout apprivoifé je mangeois fur le poing.*) Quand les oifeaux de Fauconnerie mangent volontiers fur le poing, c'eft une marque qu'ils font entierement affurez, ou affaitez; c'eft-à-dire, apprivoifés. Pendant un temps, ç'a été la mode en France, parmi les gens du bel air, qui vouloient paffer pour galans, *de porter tout le jour fur le poing un éprevier, fans propos*; Loys Guyon, diverfes Leçons, L. 2. ch. 5. & ce temps étoit celui de la jeuneffe de Regnier.

——— *Comme des airignées.*) On lit ainfi dans l'édition de 1613. Il y a, *érignées*, dans celle de 1612; *araignées* dans la plupart des autres.

*Reffembloit tranfparente, une lanterne vive*, &c.) Defcription des lanternes vivantes. Avant l'établiffe-

Dont quelque Paticier amuſe les enfans,
Où des oyſons bridez, Guenuches, Elefans,
Chiens, chats, lievres, renards, & mainte eſtrange
beſte,
Courent l'une après l'autre : ainſi dedans ſa teſte
Voyoit-on clairement au travers de ſes os,
Ce dont ſa fantaiſie animoit ſes propos.
Le regret du paſſé, du préſent la miſere,
La peur de l'advenir, & tout ce qu'elle eſpere
Des biens que l'Hypocondre en ſes vapeurs promet,
Quand l'humeur, ou le vin, lui barbouillent l'armet,
L'une ſe plaint des reins, & l'autre d'un côtaire ;
L'autre du mal des dents : & comme, en grand myſtere,
Avec trois brins de ſauge, une figue d'antan,
Un *va-t'en*, *ſi tu peux* ; un *ſi tu peux*, *va-t'en*,
Eſcrit en peau d'oignon, entouroit ſa machoire :
Et toutes, pour garir, ſe reforçoient de boire.

REMARQUES.

ment de la Comédie en France, ces ſortes de Lanternes faiſoient un des ornemens du Théatre, dans ces temps groſſiers où l'on jouoit *les Myſteres* ; c'eſt-à-dire, les Hiſtoires de l'ancien & du nouveau Teſtament. Les Patiſſiers s'emparerent enſuites des Lanternes vivantes qu'ils expoſoient dans leurs boutiques, pour attirer les paſſans.

—— *Et l'autre d'un côtaire.*) On écrit *Cautaire*.

*Un va-t'en, ſi tu peux* ; *un ſi tu peux, va-t-en.*) Monoſyllabes.

Or j'ignore en quel champ d'honneur & de vertu,
Ou deſſous quels drapeaux elles ont combatu ;
Si c'eſtoit mal de Sainct, ou de fievre-quartaine ;
Mais je ſçay bien qu'il n'eſt ſoldat ni capitaine,
Soit de gens de cheval, ou ſoit de gens de pié,
Qui dans la Charité ſoit plus eſtropié.
Bien que maiſtre Denys, ſçavant en la ſculture,
Fiſt-il, avec ſon art, qui naude la nature ;
Ou comme Michel l'Ange, euſt-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire, avec tous ſes efforts,

REMARQUES.

*Si c'eſtoit mal de Saint.*) Il y a pluſieurs maladies, auxquelles le peuple a donné le nom de quelque Saint: comme le mal de S. Jean, qui eſt l'épilepſie ; Le mal de St. Hubert, qui eſt la rage ; Le mal de St. Mein, qui eſt la gale, &c.

*Qui dans la Charité ſoit plus eſtropié.*) La Charité eſt un des Hôpitaux de Paris.

*Bien que maiſtre Denys, ſçavant en la ſculture.*) Il n'y a pas d'apparence que Regnier ait voulu parler d'un ancien Sculpteur Grec, appellé *Denys*, *Dionyſius*, duquel, au rapport de Pline, Liv. 36. c. 10. on voyoit à Rome pluſieurs ouvrages excellens. *Dionyſius & Polycles, Timarchidis filii.*

Quelque temps avant Regnier, il y avoit en France deux Sculpteurs célebres, Jean Gougeon & Germain Pilon, dont les ouvrages ſont admirés encore aujourd'hui.

*Ou comme Michel l'Ange.*) *Michel l'Ange*, comme l'Auteur l'a écrit, fait une équivoque : car il parle ici, non pas d'un Ange, mais du fameux Michel-Ange Buonarota, excellent Peintre, Sculpteur, & Architecte. On prononce Mikel Ange. Il mourut à Rome, en 1564. dans ſa 89. année.

De ces trois corps tronquez une figure entiere,
Manquant à cet effect, non l'art, mais la matiere.
En tout elles n'avoient seulement que deux yeux,
Encore bien flétris, rouges & chassieux;
Que la moitié d'un nez, que quatre dents en bouche,
Qui, durant qu'il fait vent, branlent sans qu'on les touche.
Pour le reste, il estoit comme il plaisoit à Dieu.
En elles la santé n'avoit ny feu ny lieu:
Et chacune, à par-soy, représentoit l'idole,
Des fievres, de la peste, & de l'orde verole.
A ce piteux spectacle, il faut dire le vray,
J'eus une telle horreur, que tant que je vivray,
Je croiray qu'il n'est rien au monde qui garisse
Un homme vicieux, comme son propre vice.
Toute chose depuis me fut à contre cœur;
Bien que d'un cabinet sortist un petit cœur,
Avec son chapperon, sa mine de poupée,
Disant: j'ay si grand' peur de ces hommes d'espée,

REMARQUES.

*Je croiray qu'il n'est rien au monde qui garisse*, &c.) Cette maxime est très-sensée. Dans un des Dialogues de Lucien, intitulé, *L'Asne de Lucien*, Mr. D'Ablancourt son Traducteur a cité ainsi ces deux vers:

*——— Qu'il n'est rien qui punisse*
*Un homme vicieux comme son propre vice.*

*Avec son chaperon.*) Sorte de coiffure, usitée en ce temps-là.

Que si je n'eusse veu qu'estiez un Financier,
Je me fusse plustost laissé crucifier,
Que de mettre le nez où je n'ay rien affaire.
Jean mon mary, Monsieur, il est Apothicaire.
Sur tout, vive l'amour; & bran pour les Sergens.
Ardez, voire, c'est-mon : je me cognois en gens.
Vous estes, je voy bien, grand abbateur de quilles;
Mais au reste, honneste homme, & payez bien les
filles.
Cognoissez-vous?...... mais non, je n'ose le nommer.
Ma foy, c'est un brave homme, & bien digne d'aimer.
Il sent tousjours si bon. Mais quoy! vous l'iriez dire.
Cependant, de despit, il semble qu'on me tire
Par la queuë un matou, qui m'escrit sur les reins,
Des griffes & des dents mille alibis forains :
Comme un singe fasché j'en dy ma patenostre;
De rage je maugrée & le Mien & le Vostre,
Et le Noble vilain qui m'avoit attrapé.
Mais, Monsieur, me dist-elle, aurez-vous point soupé?

REMARQUES.

——— *Grand abbateur de quilles.* ) La Fontaine, Conte des Lunettes :

> *Garçon quarré, garçon couru des filles,*
> *Bon compagnon, & beau joueur de quilles.*

*Et le Noble vilain.* ) De la Satire précédente.

Je vous pri' , notez l'heure ; & bien, que vous en
semble ?
Estes-vous pas d'avis que nous couchions ensemble ?
Moy , crotté jusqu'au cul , & moüillé jusqu'à l'os,
Qui n'avois dans le lict besoin que de repos :
Je faillis à me pendre , oyant que ceste Lice ,
Effrontément ainsi me présentoit la lice.
On parle de dormir, j'y consens à regret.
La Dame du logis me meine au lieu secret.
Allant , on m'entretient de Jeanne & de Macette ;
Par le vray Dieu, que Jeanne estoit & claire & nette,
Claire comme un bassin, nette comme un denier.
Au reste , fors Monsieur , que j'estois le premier.
Pour elle , qu'elle estoit niepce de Dame Avoye ;
Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye ;
Qu'elle eust fermé sa porte à tout autre qu'à moy ;
Et qu'elle m'aimoit plus mille fois que le Roy.
Estourdy de cacquet , je feignois de la croire.
Nous montons , & montans, d'un *c'est-mon* , & d'un
*voire* ,
Doucement en riant j'apointois nos procez.
La montée estoit torte , & de fascheux accez ;

REMARQUES.

*Je vous pri'* , *notez l'heure.* ) Une heure après minuit, selon le vers 443. de la Satire précédente. Edit. de 1642. *Je vous pri' notez l'heure.*

Tout branloit deſſous nous, juſqu'au dernier eſtage.
D'eſchelle en eſchelon, comme un linot en cage,
Il falloit ſauteller, & des pieds s'approcher,
Ainſi comme une chevre en grimpant un rocher.
Après cent ſoubre-ſauts nous vinſmes en la chambre,
Qui n'avoit pas le gouſt, de muſc, civette, ou d'ambre.
La porte en eſtoit baſſe, & ſembloit un guichet,
Qui n'avoit pour ſerrure autre engin qu'un crochet.
Six douves de poinçon ſervoient d'aix & de barre,
Qui baîllant grimaſſoient d'une façon bizarre;
Et pour ſe réprouver de mauvais entretien,
Chacune par grandeur ſe tenoit ſur le ſien;
Et loin l'une de l'autre, en leur mine altérée,
Monſtroient leur ſainčte vie eſtroite & retirée.
Or, comme il plut au Ciel, en trois doubles plié,
Entrant je me heurté la caboche & le pié,
Dont je tombe en arriere, eſtourdi de ma cheute,
Et du haut juſqu'au bas je fis la cullebutte:
De la teſte & du cul contant chaque degré.
Puis que Dieu le voulut, je prins le tout à gré.
Auſſi qu'au meſme temps voyant choir ceſte Dame,
Par-je ne ſçay quel trou je luy vis juſqu'à l'ame,
Qui fiſt, en ce beau ſault, m'eſclatant comme un fou,
Que je prins grand plaiſir à me rompre le cou.
Au bruit Macette vint: la chandelle on apporte;
Car

Car la noſtre en tombant de frayeur eſtoit morte.
Dieu ſçait comme on la vid & derriere & devant,
Le nez ſur les carreaux, & le feſſier au vent;
De quelle charité l'on ſoulagea ſa peine.
Cependant de ſon long, ſans poulx, & ſans haleine,
Le muſeau vermoulu, le nez eſcarboüillé,
Le viſage, de poudre & de ſang tout ſoüillé,
Sa teſte deſcouverte, où l'on ne ſçait que tondre,
Et lors qu'on luy parloit, qui ne pouvoit reſpondre;
Sans collet, ſans beguin, & ſans autre affiquet,
Ses mules d'un coſté, de l'autre ſon tocquet.
En ce plaiſant mal-heur, je ne ſçaurois vous dire
S'il en falloit pleurer, ou s'il en falloit rire.
Après ceſt accident, trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend, & la met-on debout.
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant, en un rien, ſa douleur en furie,
Dict à Jeanne, en mettant la main ſur le roignon:
C'eſt, mal-heureuſe, toy, qui me portes guignon.
A d'autres beaux diſcours la colere la porte.
Tant que Macette peut, elle la réconforte.
Cependant je la laiſſe; &, la chandelle en main,
Regrimp nt l'eſcalier, je ſuy mon vieux deſſein.
J'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'un ſuperbe Monarque.
Eſtant là, je furette aux recoins plus cachez,

Où le bon Dieu voulut que, pour mes vieux péchez,
Je sceusse le despit dont l'ame est forcenée,
Lors que, trop curieuse, ou trop endemenée,
Rodant de tous costez, & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouver ce qu'on ne cherche pas.

Or, en premier item, sous mes pieds je rencontre
Un chaudron ébresché, la bourse d'une montre,
Quatre boëtes d'onguents, une d'alun bruslé,
Deux gands despariez, un manchon tout pelé;
Trois fioles d'eau bleuë, autrement d'eau seconde,
La petite seringue, une esponge, une sonde,
Du blanc, un peu de rouge, un chifon de rabat,
Un balet, pour brusler en allant au sabat;
Une vieille lanterne, un tabouret de paille,
Qui s'estoit sur trois pieds sauvé de la bataille;
Un baril défoncé, deux bouteilles sur-cu,
Qui disoient, sans goulet, nous avons trop vescu:
Un petit sac, tout plein de poudre de Mercure,
Un vieux chapperon gras de mauvaise teinture;
Et dedans un coffret qui s'ouvre avecq' enhan,
Je trouve des tisons du feu de la sainct Jean,

REMARQUES.

—— *Qui s'ouvre avecq' enhan.*) *Enhan*, ou plutôt *ahan*, terme qui exprime, par onomatopée, un effort accompagné de bruit.

Du sel, du pain beni, de la feugere, un cierge,
Trois dents de mort, pliez en du parchemin vierge;
Une chauve-souris, la carcasse d'un Geay,
De la graisse de loup, & du beurre de May.
Sur ce point, Jeanne arrive, & faisant la doucette :
Qui vit ceans, ma foy, n'a pas besongne faite;
Tousjours à nouveau mal nous vient nouveau soucy;
Je ne sçay, quant à moy, quel logis c'est icy :
Il n'est, par le vray Dieu, jour ouvrier ny feste,
Que ces carongnes-là ne me rompent la teste.
Bien, bien, je m'en iray, si tost qu'il sera jour.
On trouve dans Paris d'autres maisons d'amour.
Je suis là, cependant, comme un que l'on nazarde.
Je demande que c'est? Hé! n'y prenez pas garde,
Ce me respondit-elle; on n'auroit jamais fait.
Mais bran, bran, j'ay laissé là-bas mon attifet.
Tousjours après souper ceste vilaine crie.
Monsieur, n'est-il pas temps? couchons nous je vous prie.
Cependant elle met sur la table les draps,
Qu'en bouchons tortillez elle avoit sous les bras.
Elle approche du lit, fait d'une estrange sorte :
Sur deux treteaux boiteux se couchoit une porte,
Où le lict reposoit, aussi noir qu'un soüillon.

Un garde-robe gras servoit de pavillon;
De couverte un rideau, qui fuyant ( vert & jaune)
Les deux extrémitez, estoit trop court d'une aune.
Ayant considéré le tout de point en point,
Je fis vœu ceste nuict de ne me coucher point,
Et de dormir sur pieds comme un coq sur la perche.
Mais Jeanne tout en rut, s'approche & me recherche
D'amour, ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira.
Et moy : maudit soit-il, m'amour, qui le fera.
Polyenne pour lors me vint en la pensée,
Qui sceut que vaut la femme en amour offensée,
Lors que, par impuissance, ou par mespris, la nuict,
On fausse compagnie, ou qu'on manque au desduict.
C'est pourquoy j'eus grand peur qu'on me troussast en malle,
Qu'on me foüetast, pour voir si j'avois point la gale,

REMARQUES.

*Un garde-robe gras servoit de pavillon.* ) Garde-robe est ici du masculin, & signifie ce fourreau, cette enveloppe de toile, qu'on porte sur les habits, pour les conserver. Cette toile, qui étoit grasse, à force d'avoir été portée, servoit de pavillon, c'est-à-dire, de garniture au lit.

*Polyenne pour lors me vint en la pensée.* ) L'avanture de Polyænos & de Circé est décrite dans Petrone.

*Qui sceut que vaut la femme en amour offensée.* ) Virgile, Æn. 5. v. 6.

*Notumque furens quid fœmina possit.*

Séneque dans son Hippolyte, à la fin de l'Acte second :

*Quid sinat inausum fœmina præceps furor ?*

Qu'on me crachaſt au nez, qu'en perche on me le
miſt,
Et que l'on me berçaſt ſi fort qu'on m'endormiſt;
Ou me baillant du *Jean, Jeanne vous remercie*,
Qu'on me tabourinaſt le cul d'une veſſie.
Cela fut bien à craindre, & ſi je l'évité,
Ce fut plus par bon-heur que par dextérité.
Jeanne, non moins que Circe, entre ſes dents murmure,
Sinon tant de vengeance, au moins autant d'injure.
Or pour flater enfin ſon mal-heur & le mien,
Je dis : quand je fais mal, c'eſt quand je paye bien;
Et faiſant révérence à ma bonne fortune,
En la remerciant, je le conté pour une.
Jeanne, rongeant ſon frein, de mine s'appaiſa,
Et prenant mon argent, en riant me baiſa :
Non, pour ce que j'en dis, je n'en parle pas, voire,
Mon maiſtre, penſez vous? J'entends bien le grimoire;
Vous eſtes honneſte homme, & ſçavez l'entre-gent,
Mais, Monſieur, croyez-vous que ce ſoit pour l'argent?
J'en fais autant d'eſtat comme de chenevottes.
Non, ma foy, j'ay encore un demy-ceint, deux cottes,
Une robe de ſerge, un chapperon, deux bas,
Trois chemiſes de lin, ſix mouchoirs, deux rabats;
Et ma chambre garnie auprès de ſainct Euſtache.
Pourtant, je ne veux pas que mon mari le ſache.

Diſant ceci, tousjours ſon liƈt elle braſſoit,
Et les linceuls trop cours par les pieds tiraſſoit,
Et fit à la fin tant, par ſa façon adroite,
Qu'elle les fiſt venir à moitié de la coite.
Dieu ſçait quels lacs d'amour, quels chiffres, quelles
fleurs,
De quels compartiments, & combien de couleurs,
Relevoient leur maintien, & leur blancheur naïfve,
Blanchie en un ſivé, non dans une leſcive.
Comme ſon liƈt eſt fait: que ne vous couchez-
vous?
Monſieur, n'eſt-il pas temps? & moy de filer dous.
Sur ce point elle vient, me prend & me détache,
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
Comme ſi noſtre jeu fuſt au Roy deſpoüillé.
J'y reſiſte pourtant, & d'eſprit embroüillé,
Comme par compliment je trenchois de l'honneſte,
N'y pouvant rien gaigner, je me gratte la teſte.
A la fin je pris cœur, réſolu d'endurer
Ce qui pouvoit venir, ſans me deſeſpérer.

REMARQUES.

——— *Et leur blancheur naïfve.*)

*Blanchie en un ſivé.*) La *blancheur blanchie* eſt une battologie, ou répétition vicieuſe. L'Auteur avoit ſans doute écrit *Blanchis*, dans le vers 266. faiſant rapporter ce participe à *Linceuls.*

Qui fait une follie, il la doit faire entiere,
Je détache un soulier, je m'oste une jartiere,
Froidement toutesfois; & semble en ce coucher,
Un enfant qu'un Pedant contraint se détacher,
Que la peur tout ensemble esperonne & retarde:
A chacune esguillette il se fasche, & regarde,
Les yeux couvers de pleurs, le visage d'ennuy,
Si la grace du Ciel ne descend point sur luy.

L'on heurte sur ce point, Catherine on appelle.
Jeanne, pour ne respondre, esteignit la chandelle,
Personne ne dit mot. L'on refrappe plus fort,
Et faisoit-on du bruit pour réveiller un mort.
A chaque coup de pied toute la maison tremble,
Et semble que le feste à la cave s'assemble.
Bagasse, ouvriras-tu? C'est cestuy-cy, c'est-mon.
Jeanne, ce temps-pendant, me faisoit un sermon.
Que Diable aussi, pourquoy? que voulez-vous qu'on
face?
Que ne vous couchiez-vous? Ces gens, de la menace
Venant à la priere, essayoient tout moyen.
Ore ilz parlent Soldat, & ores Citoyen.
Ils contre-font le guet, & de voix magistrale:
Ouvrez, de par le Roy. Au Diable un qui devale:

REMARQUES.

*Et semble que le feste à la cave s'assemble.*) Le faîte, le haut de la maison: *Fastigium.*

Un chacun, sans parler, se tient clos & couvert.
Or, comme à coups de pieds l'huis s'estoit presque ouvert,
Tout de bon le Guet vint. La quenaille fait Gille.
Et moy, qui jusques-là demeurois immobile,
Attendant estonné le succez de l'assaut,
Ce pensé-je, il est temps que je gaigne le haut.
Et troussant mon pacquet, de sauver ma personne.
Je me veux r'habiller, je cherche, je tastonne,
Plus estourdy de peur que n'eit un hanneton.
Mais quoy? plus on se haste & moins avance-t'on.
Tout, comme par despit, se trouvoit sous ma pate.
Au lieu de mon chappeau je prens une savate;
Pour mon pourpoint ses bas, pour mes bas son collet;
Pour mes gands ses souliers, pour les miens un ballet.
Il sembloit que le diable eust fait ce tripotage.
Or Jeanne me disoit, pour me donner courage,
Si mon compere Pierre est de garde aujourd'huy,
Non, ne vous faschez point, vous n'aurez point d'ennuy.
Cependant, sans délay, Messieurs frappent en maistre.
On crie: patience; on ouvre la fenestre.

REMARQUES.

— *La quenaille fait Gille.*) Edit. de 1642. & suivantes. *La canaille*; de même que dans le vers 322. Voyez la Note sur le vers 195. de la Satire dixieme.

Or,

Or, ſans plus m'amuſer après le contenu,
Je deſcends doucement, pied chauſſé, l'autre nu;
Et me tapis d'aguet derriere une muraille.
On ouvre, & bruſquement entra ceſte quenaille,
En humeur de nous faire un âſſez mauvais tour.
Et moy, qui ne leur dis ny bon ſoir, ny bon jour,
Les voyant tous paſſez, je me ſentis alaigre,
Lors, diſpos du talon, je vais comme un chat maigre,
J'enfile la venelle; & tout léger d'effroy,
Je cours un fort long temps ſans voir derriére moy;
Juſqu'à tant que, trouvant du mortier, de la terre,
Du bois, des eſtançons, maints platras, mainte pierre,
Je me ſentis pluſtoſt au mortier embourbé,
Que je ne m'apperceus que je ſuſſe tombé.
On ne peut eſviter ce que le Ciel ordonne.
Mon ame cependant de colere friſſonne;
Et prenant, s'elle euſt peu, le deſtin à party,
De deſpit, à ſon nez, elle l'euſt démenty;
Et m'aſſeure qu'il euſt réparé mon dommage.
Comme je fus ſus pieds, enduit comme une image,
J'entendis qu'on parloit; & marchant à grand pas,
Qu'on diſoit: haſtons-nous, je l'ay laiſſé fort bas.

REMARQUES.

*Et moy, qui ne leur dis ny bon ſoir, ni bon jour.*) Monoſyllabes.

Je m'aproche, je voy, desireux de cognoistre.
Au lieu d'un Médecin, il luy faudroit un Prestre,
Dict l'autre, puis qu'il est si proche de sa fin.
Comment, dict le valet, estes vous Medecin ?
Monsieur, pardonnez-moy, le Curé je demande.
Il s'en court, & disant : à Dieu me recommande,
Il laisse là Monsieur, fasché d'estre déceu.

Or comme, allant tousjours, de près je l'apperceu,
Je cogneu que c'étoit nostre amy ; je l'approche,
Il me regarde au nez, & riant me reproche :
Sans flambeau, l'heure indeuë ! & de près me voyant,
Fangeux comme un pourceau, le visage effroyant,
Le manteau sous le bras, la façon assoupie :
Estes vous travaillé de la Lycantropie ?
Dist-il, en me prenant pour me taster le pous.
Et vous, dy-je, Monsieur, quelle fievre avez vous ?
Vous, qui tranchez du sage, ainsi parmi la ruë !
Faites vous sus un pied toute la nuict la gruë ?

REMARQUES.

—— *Et disant : à Dieu me recommande.* ) Il faut lire : *A Dieu vous recommande*, puisque ce valet parle au Medecin.

*Estes-vous travaillé de la Lycantropie !* ) Expression convenable à un Médecin. La Lycanthropie est une maladie, ou fureur, qui fait croire à ceux qui en sont atteints, qu'ils sont transformez en loups. Ils sortent de leurs maisons, & courent les rues ou les champs, en heurlant, & en se jettant, comme des furieux, sur ceux qu'ils rencontrent : c'est pourquoi le peuple les appelle *Loups garoux.*

Il voulut me conter comme on l'avoit pipé,
Qu'un valet, du ſommeil, ou de vin occupé,
Sous couleur d'aller voir une femme malade,
L'avoit galentement payé d'une caſſade.
  Il nous faiſoit bon voir tous deux bien eſtonnez,
Avant jour par la ruë, avecq' un pied de nez;
Luy, pour s'eſtre levé, eſpérant deux piſtoles,
Et moy, tout las d'avoir receu tant de bricolles.
Il ſe met en diſcours, je le laiſſe en riant;
Auſſi que je voyois aux rives d'Orient,
Que l'aurore s'ornant de ſaffran & de roſes,
Se faiſant voir à tous, faiſoit voir toutes choſes:
Ne voulant, pour mourir, qu'une telle beauté
Me viſt, en ſe levant, ſi ſale & ſi croté;
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feſte.
Je cours à mon logis, je heurte, je tempeſte,
Et croyez à frapper que je n'eſtois perclus.
On m'ouvre, & mon valet ne me recognoiſt plus.
Monſieur n'eſt pas icy, que Diable! à ſi bonne heure!
Vous frappez comme un ſourd. Quelque temps je demeure.
Je le vois, il me voit, & demande eſtonné,
Si le moine bouru m'avoit point promené.

REMARQUES.

*Si le Moine bouru.*) Fantôme qu'on fait craindre au peuple, lequel s'imagine que c'eſt une ame en peine qui court les rues pendant les Avents de Noël, & qui

Dieu ! comme eſtes vous fait ? Il va : moy, de le
ſuivre ;
Et me parle en riant, comme ſi je fuſſe yvre :
Il m'allume du feu, dans mon lict je me mets,
Avec vœu, ſi je puis, de n'y tomber jamais,
Ayant à mes deſpens appris ceſte ſentence :
Qui gay fait une erreur, la boit à repentance ;
Et que quand on ſe frotte avecq' les Courtiſans,
Les branles de ſortie en ſont fort deſplaiſans.
Plus on penetre en eux, plus on ſent le remeugle.
Et qui, troublé d'ardeur, entre au bordel, aveugle ;
Quand il en ſort, il a plus d'yeux, & plus aigus,
Que Lyncé l'Argonaute, ou le jaloux Argus.

REMARQUES.

maltraite les paſſans. Furetiere.

——— *Plus on ſent le remeugle.*) L'Auteur avoit écrit *remeugle*, pour rimer avec *aveugle* ; quoiqu'on diſe *rémugle*, comme on lit dans l'édition de 1613. & dans toutes celles qui ſont venues après.

*Quand il en ſort, il a*) La céſure auroit été plus réguliére, ſi l'Auteur avoit mis : *Il a, quand il en ſort.*

*Que Lyncé l'Argonaute, ou le jaloux Argus.*) Selon l'hiſtoire fabuleuſe, *Argus* avoit cent yeux ; & *Lyncée* avoit la vûe ſi perçante qu'il voyoit à travers une muraille. Voyez Eraſme Adag. 55. Chil. 2. Lyncée fut un des Argonautes, c'eſt-à-dire, des Héros qui allerent avec Jaſon à la conquéte de la Toiſon d'or. Regnier a dit *Lyncé*, pour *Lyncée*, comme Ronſard & d'autres ont dit, *Orphé*, *Proté*, *Theſé*, pour *Orphée*, *Protée*, *Theſée*.

A MONSIEUR

# FREMINET.

## SATIRE XII.

On dit que le grand Peintre ayant fait un ouvrage,
Des jugements d'autrui, tiroit ceſt avantage,
Que ſelon qu'il jugeoit qu'ils eſtoient vrais, ou faux,
Docile à ſon profit, réformoit ſes défauts.
Or c'eſtoit du bon temps que la hayne & l'envie,
Par crimes ſuppoſez n'attentoient à la vie;

REMARQUES.

Dans cette Satire, qui étoit la dixieme & derniere de l'édition faite en 1608, Regnier fait ſon apologie. Comme il convient d'avoir cenſuré les vices des hommes, il veut bien que les hommes cenſurent auſſi les ſiens.

Martin Fréminet, né à Paris, étoit Peintre ordinaire du Roy Henri IV. pour lequel il commença à peindre la Chapelle de Fontainebleau, & il la continua ſous Louis XIII. Ces deux Rois lui donnerent ſucceſſivement des marques de leur eſtime, & Louis XIII. l'honora de l'Ordre de St. Michel. Il mourut en 1619. âgé de 52. ans, laiſſant un fils de même nom, Martin Fréminet, qui étoit auſſi un Peintre habile.

*On dit que le grand Peintre.*) *Apelle.* Regnier adreſſant cette Satire à un Peintre, débute par un exemple tiré de l'hiſtoire d'un Peintre, & du Peintre le plus fameux de l'Antiquité.

Que le Vray du Propos estoit cousin germain,
Et qu'un chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que serviroit-il maintenant de prétendre
S'amender par ceux-là qui nous viennent reprendre ?
Si selon l'intérest tout le monde discourt ;
Et si la vérité n'est plus femme de Court :
S'il n'est bon Courtisan, tant frisé peut-il estre,
S'il a bon appétit, qu'il ne jure à son maistre,
Dès la pointe du jour, qu'il est midy sonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a disné.
Estrange effronterie en si peu d'importance !
Mais de ce costé-là, je leur donrois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'espargner leurs amis,
Où, par raison d'estat, il leur est bien permis.

REMARQUES.

——*Je leur donrois quittance.*) Du temps de notre Poëte, & longtemps auparavant, le bel usage étoit pour *donrois*, *lairrois*, au lieu de *donnerois*, *laisserois*, &c. comme on le voit écrit en plusieurs endroits de l'Amadis de Gaule, du Sr. Des Essars, l'Ecrivain le plus poli de son temps; dans Marot, & dans Rabelais. Ronsard, dans son Abrégé de l'Art Poëtique, chap. de l'*H*, regarde ces abréviations comme des licences permises. *Tu accourciras aussi*, (*je dis*, *autant que tu y seras contraint*) *les verbes trop longs : comme* donra, *pour* donnera ; sautra *pour* sautera, &c. Vaugelas, & Mrs. de l'Académie, ont condamné ces licences.

*Où, par raison d'estat, il leur est bien permis.*) Ils peuvent épargner leurs amis, dans les choses où l'Etat n'est point intéressé.

Cecy pourroit ſuffire à refroidir une ame,
Qui n'oſe rien tenter pour la crainte du blaſme :
A qui la peur de perdre, enterre le talent :
Non pas moy, qui me ry d'un eſprit nonchalant,
Qui, pour ne faillir point, retarde de bien faire.
C'eſt pourquoy maintenant je m'expoſe au vulgaire,
Et me donne pour butte aux jugements divers.
Qu'un chacun taille, rongne, & gloſe ſur mes vers,
Qu'un reſveur inſolent, d'ignorance m'accuſe,
Que je ne ſuis pas net, que trop ſimple eſt ma Muſe,
Que j'ay l'humeur bizarre, ineſgal le cerveau,
Et, s'il luy plaiſt encor', qu'il me relie en veau.

Avant qu'aller ſi viſte, au moins je le ſupplie
Sçavoir que le bon vin ne peut eſtre ſans lie :
Qu'il n'eſt rien de parfait en ce monde aujourd'huy ;
Qu'homme, je ſuis ſujeƈt à faillir comme luy :
Et qu'au ſurplus, pour moy, qu'il ſe face paroiſtre
Auſſi vray que pour luy je m'efforce de l'eſtre.

Mais ſçais-tu, Fréminet, ceux qui me blaſmeront?
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouveront ;
A qui l'ambition, la nuiƈt tire l'oreille,
De qui l'eſprit avare en repos ne ſommeille,
Tousjours s'alambiquant après nouveaux partis,
Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs appétits;

REMARQUES.

*Qu'un chacun taille, rongne.*) Edition de 1608. *roigne.*

Qui rodent toute nuict, troublez de jalousie,
A qui l'amour lascif regle la fantasie,
Qui préferent vilains le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont ravy les terres d'un mineur.
Telles sortes de gens vont après les Poëtes,
Comme après les hiboux vont criant les chuettes.

## Remarques.

*Telles sortes de gens vont après les Poëtes.*) Voici le seul vers, où Regnier ait fait ce dernier mot de trois syllabes : par tout ailleurs il ne le fait que de deux.

*Comme après les hiboux vont criant les chuettes.*) Si par *Choüette* on vouloit signifier un oiseau de nuit, la femelle du *Hibou*, le sens de ce vers seroit faux : car ce ne sont pas les *choüettes* qui vont criant après les Hiboux ; mais ce sont les autres oiseaux qui crient après les Hiboux & les Chouettes. C'est pourquoi j'avois cru, avec Mr. de la Monnoye, qu'il falloit lire: *Comme après les hiboux vont criant les fauvettes :* supposant que Regnier, comme de son tems on ne distinguoit pas dans l'Ecriture l'*v* consonne, d'avec l'*u* voyelle, avoit, au lieu de *Fovettes*, écrit *Fouettes*, d'où l'Imprimeur auroit fait *Chouettes.* Mais nos anciens Dictionnaires François m'apprennent, que du temps de Regnier, *Chouette*, ou *Chuette*, signifioit une espece de Corneille, le petit Choucas, qui, pour user des termes de Belon, est *la plus petite espéce du genre Corbin :* en Latin *Monedula*; parce que cet oiseau aime extrêmement à cacher l'or & l'argent, d'où est venu le proverbe : *Larron comme une chouette.* Marot, Epître à celui qui avoit calomnié son Epître sur le vol de son valet :

*Quel qu'il soit, il n'est point Poëte ;*
*Mais fils ainé d'une Choüette,*
*Ou aussi larron pour le moins.*

Leurs femmes vous diront : fuyez ce mesdisant,
Fascheuse est son humeur, son parler est cuisant.
Quoy, Monsieur, n'est-ce pas cest homme à la Satyre,
Qui perdroit son amy plustost qu'un mot pour rire?
Il emporte la piece : & c'est-là de par Dieu,
( Ayant peur que ce soit celle-là du milieu )
Où le soulier les blesse ; autrement je n'estime
Qu'aucune eust volonté de m'accuser de crime.

Car pour elles, depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le sceust point.

## REMARQUES.

Il faut donc conserver le vers de Regnier, tel qu'il est dans la premiere édition de 1608. *Comme après les hiboux vont criant les chouettes*; ou mettre *chuettes*, comme on lit dans les éditions de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur.

*Qui perdroit son amy plustost qu'un mot pour rire.*) Horace, Sat. 4. Liv. 1.

*Omnes hi metuunt versus, odere Poëtas.*
*Fœnum habet in cornu : longè fuge : dummodò risum*
*Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico.*

Quintil. L. 6. c. 3. *Lædere nunquam velimus, longèque absit propositum illud : potiùs amicum quàm dictum perdidi.* Boileau, Sat. 9. v. 121.

*Mais c'est un jeune fou, qui se croit tout permis,*
*Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.*

*Ayant peur que ce soit, &c.*) On n'ose presque pas indiquer ici le Huitain qui est au 3. L. de Rabelais, c. 8.

Un grand contentement mal-aisément se celle.
Puis c'est des amoureux la regle universelle,
De déférer si fort à leur affection,
Qu'ils estiment honneur leur folle passion.

Et quant est de l'honneur de leurs maris, je pense
Qu'aucune à bon escient n'en prendroit la deffence,
Sçachant bien qu'on n'est pas tenu par charité,
De leur donner un bien qu'elles leur ont osté.

Voila le grand-mercy que j'auray de mes peines.
C'est le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encores qu'un chacun vaille icy bas son prix,
Le plus cher toutesfois est souvent à mespris.

Or, Amy, ce n'est point une humeur de médire
Qui m'a fait rechercher ceste façon d'écrire :

## REMARQUES.

*Un grand contentement malaisément se celle.*) Moliére, Ecole des Femmes.

*L'allégresse du cœur s'augmente à se répandre.*

*Qu'ils estiment honneur leur folle passion.*) C'est ainsi qu'il faut lire, suivant l'édition de 1608, & non pas *Qu'ils estiment l'honneur*, comme dans les éditions de 1612, 1613. & dans la plupart des anciennes.

*Et quant est de l'honneur de leurs maris*, &c.) Marot, Epître au Roy, pour avoir été dérobé :

*Quand tout est dit, aussi mauvaise bague,*
*(Ou peu s'en faut) que femme de Paris*
*Saulve l'honneur d'elles & leurs maris.*

Mais mon pere m'apprit que, des enseignements,
Les humains apprentifs formoient leurs jugements;
Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme sage:
Et guettant à propos les fautes au passage,
Me disoit: considére, où cest homme est réduict
Par son ambition. C'est autre toute nuict
Boit avec des putains, engage son domaine.
L'autre, sans travailler, tout le jour se promeine.
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu.
Ces jours le bien de Jean par decret fut vendu.
Claude aime sa voisine, & tout son bien luy donne.
Ainsi me mettant l'œil sur chacune personne,

REMARQUES.

*Mais mon pere m'apprit*, &c.) Horace, Liv. 1. Sat. 4.

*—— Insuevit pater optimus hoc me,*
*Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.*
*Cùm me hortaretur, parcè, frugaliter, atque*
*Viverem uti contentus eo quod mi ipse parasset.*

*Me disoit: considere*, &c.) Horace, au même endroit:

*Nonne vides, Albî ut malè vivat filius? utque*
*Barrus inops? magnum documentum, ne patriam rem*
*Perdere quis velit. A turpi meretricis amore*
*Cùm deterreret. Sectani dissimilis sis.*

*Ainsi me mettant l'œil*, &c.) Horace, même endroit:

*—————— sic me*
*Formabat puerum dictis; & , sive jubebat*
*Ut facerem quid, Habes auctorem quo facias hoc,*

Qui valloit quelque chose, ou qui ne valloit rien,
M'apprenoit doucement, & le mal & le bien;
Affin que fuyant l'un, l'autre je recherchasse,
Et qu'aux despens d'autruy sage je m'enseignasse.
Sçais-tu si ces propos me sçeurent esmouvoir,
Et contenir mon âme en un juste devoir?
S'ils me firent penser à ce que l'on doit suivre,
Pour bien & justement en ce bas monde vivre?
Ainsi que d'un voisin le trespas survenu,
Fait résoudre un malade en son lict détenu
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne,
Qui, pour ne mourir point, de crainte se pardonne.

## REMARQUES.

*Unum ex judicibus selectis objiciebat:*
*Sive vetabat; An hoc inhonestum & inutile factu*
*Necne sit addubites, flagret rumore malo cùm*
*Hic atque ille?*

*Ainsi que d'un voisin le trepas*, &c. Horace, même Satire:

——— *Avidos vicinum funus ut ægros*
*Exanimat, mortisque metu sibi parcere cogit.*

*Qui, pour ne mourir point, de crainte se pardonne.*) Ce vers ne rend pas bien le sens de celui d'Horace:

*Mortisque metu sibi parcere cogit*;

c'est-à-dire, *L'oblige à se ménager, afin de ne pas mourir.*

De mesme les esprits débonnaires & doux,
Se façonnent prudens, par l'exemple des fous ;
Et le blasme d'autruy leur fait ces bons offices,
Qu'il leur apprend que c'est de vertus & de vices.
Or, quoy que j'aye fait, si m'en sont-ils restez,
Qui me pourroient par l'âge à la fin estre ostez,
Ou bien de mes amis avec la remonstrance,
Ou de mon bon Démon suivant l'intelligence.
Car, quoy qu'on puisse faire, estant homme, on ne peut,
Ny vivre comme on doit, ny vivre comme on veut.
En la terre icy bas il n'habite point d'Anges :
Or les moins vicieux méritent des loüanges,
Qui, sans prendre l'autruy, vivent en bon Chrestien,
Et sont ceux qu'on peut dire & saincts & gens de bien.

REMARQUES.

*De mesme les esprits*, &c.) Horace, au même endroit:

*Sic teneros animos aliena opprobria sæpe*
*Absterrent vitiis. Ex hoc ego sanus ab illis*
*Perniciem quæcumque ferunt; mediocribus, & queis*
*Ignoscas, vitiis teneor. Fortassis & istinc*
*Largiter abstulerit longa ætas, liber amicus,*
*Consilium proprium.*

—— *Si m'en sont ils restez.*) *Si m'en est il resté* (des vices) *Qui me pourroient*, &c.

*Et sont ceux qu'on peut dire & saints & gens de bien.*) Monosyllabes, à cause de l'élision qui se fait dans ce mot, *dire*.

Quand je ſuis à par moy, ſouvent je m'eſtudie,
(Tant que faire ſe peut) aprés la maladie
Dont chacun eſt bleſſé : je penſe à mon devoir,
J'ouvre les yeux de l'âme, & m'efforce de voir,
Au travers d'un chacun ; de l'eſprit je m'eſcrime,
Puis, deſſus le papier, mes caprices je rime,
Dedans une Satyre, où, d'un œil doux amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y ſent nommer.

Voyla l'un des pechez où mon âme eſt encline.
On dit que pardonner eſt un œuvre divine.
Celuy m'obligera qui voudra m'excuſer;
A ſon gouſt toutesfois chacun en peut uſer.

REMARQUES.

*Quand je ſuis à par moy.*) *A part moy* : c'eſt ainſi qu'il faut écrire ; & cette correction a été faite dans les éditions qui ont paru depuis 1642. Voyez le vers 42. de la Sat. 13. Horace dans la même Satire :

——— *Neque enim cùm lectulus, aut me*
*Porticus excepit, deſum mihi : rectius hoc eſt ;*
*Hoc faciens, vivam meliùs : ſic dulcis amicis*
*Occurram : hoc quidam non bellè : numquid ego illi*
*Imprudens olim faciam ſimile ? Hæc ego mecum*
*Compreſſis agito labris : Ubi quid datur oti,*
*Illudo chartis. Hoc eſt mediocribus illis*
*Ex vitiis unum.*

Même vers. —— *ſouvent je m'eſtudie ..... après la maladie.*) Expreſſion vicieuſe & barbare, pour dire, *J'étudie la maladie.*

Quant à ceux du meſtier, ils ont de quoy s'ébatre :
Sans aller ſur le pré, nous nous pouvons combattre,
Nous monſtrant ſeulement de la plume ennemis.
En ce cas là, du Roy les duels ſont permis :
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entr'eux s'en vont ſans repartie.
  Mais c'eſt un Satyrique, il le faut laiſſer là.
Pour moy j'en ſuis d'avis, & cognois à cela
Qu'ils ont un bon eſprit. Corſaires à corſaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne ſont pas leurs affaires.

## REMARQUES.

——— *Corſaires à Corſaires, L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.*) C'eſt un Proverbe Eſpagnol : *De Coſario a Coſario ne ſellevan que los Barriles.* De Corſaire à Corſaire il n'y a que des barils d'eau à prendre.

La Fontaine, Liv. 4. Fable 12.

*Qu'eût-il fait ? c'eût été Lion contre Lion ;*
*Et le Proverbe dit : Corſaires à Corſaires,*
*L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.*

Boileau, Epigr. 27.

*Apprenez un mot de Regnier,*
*Notre célebre devancier :*
*Corſaires attaquant Corſaires*
*Ne font pas*, dit-il, *leurs affaires.*

# MACETTE.

## SATIRE XIII.

La fameuse Macette à la Cour si connuë,
Qui s'est aux lieux d'honneur en crédit maintenuë,
Et qui depuis dix ans, jusqu'en ses derniers jours,
A soustenu le prix en l'escrime d'amours;

### REMARQUES.

Dans cette Satire sont décrits les discours pernicieux que Macette, vieille hypocrite, tint à la Maitresse de Regnier, pour la séduire. Ovide a fait une Satire sur le méme sujet; c'est la 8. du Liv. 1. de ses Amours; & notre Auteur en a imité quelques vers. Properce en a fait aussi une qui est la 5. du 4. Livre.

De toutes les Satires de Regnier, celle-ci est la mieux versifiée; celle dont les vers sont les plus soûtenus, les plus nombreux, les plus détachés les uns des autres, enfin les plus naturels & les plus beaux. D'ailleurs elle est purgée de ces expressions populaires dont Regnier sembloit faire ses délices. En un mot, si l'on juge de cette Piece, indépendamment de son sujet, qui n'est ni fort noble, ni fort édifiant, elle doit passer pour la plus belle Satire de Regnier. Aussi quand elle parut, elle fut reçue avec des applaudissemens, qui alloient à l'admiration; & peut-être eût elle été capable toute seule de donner à Regnier la grande réputation qu'il conserve encore aujourd'hui parmi nous, & qu'il portera sans doute à la postérité.

*Et qui depuis dix ans.*) Depuis l'âge de dix ans.

——— *En l'escrime d'amours.*) Edit. de 1645. *Aux escrimes.*

Lasse

Laſſe enfin de ſervir au peuple de quintaine,
N'eſtant paſſe-volant, ſoldat, ny capitaine,
Depuis les plus chétifs juſques aux plus fendans,
Qu'elle n'aït deſconfit, & mis deſſus les dents;
Laſſe, dy-je, & non ſoule, enfin s'eſt retirée,
Et n'a plus autre objet que la voute Etherée.
Elle qui n'euſt, avant que plorer ſon délit,
Autre ciel pour objet, que le ciel de ſon lict;
A changé de courage, & confitte en deſtreſſe,
Imite avec ſes pleurs la ſaincte Péchereſſe,
Donnant des ſainctes loix à ſon affection,
Elle a mis ſon amour à la devotion.
Sans art elle s'habille, & ſimple en contenance,
Son teint mortifié preſche la continence.
Clergeſſe elle fait jà la leçon aux preſcheurs:
Elle lit ſainct Bernard, la Guide des Pécheurs,

REMARQUES.

*Laſſe enfin de ſervir au peuple de quintaine.*) Voyez la Note ſur le vers 224. de la Satire V.

*Laſſe, dy-je, & non ſoule.*) Juvenal, Sat. *6.*

*Et laſſata viris, ſed non ſatiata receſſit.*

*Donnant des ſaintes loix.*) On n'a commencé à mettre, *de ſaintes Loix*, que dans l'édition de 1642.

*Clergeſſe elle fait jà la leçon aux preſcheurs.*) *Clergeſſe:* Oudin explique fort bien ce mot en Eſpagnol par *Muger docta*, & en Italien par *Donna ſaccente, ò dotta*, Femme ſavante. Selon Borel, on a dit, *Clergereſſe*, pour *Savante*, comme on a dit *Clerc* pour *Sa-*

Les Méditations de la mere Thérese,
Sçait que c'est qu'hypostase, avecque synderese;
Jour & nuict elle va de convent en convent,
Visite les saincts lieux, se confesse souvent.
A des cas réservez grandes intelligences;
Sçait du nom de Jesus toutes les Indulgences;
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des Peres Récollez.
Loin du monde elle fait sa demeure & son giste:
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau beniste.
Enfin c'est un exemple, en ce siecle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur, & de vertu.
Pour Béate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette mesme a des-ja dit à Rome,
La voyant aymer Dieu, & la chair maistriser,
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
Moy mesme, qui ne croy de léger aux merveilles,
Qui reproche souvent mes yeux & mes oreilles,
La voyant si changée en un temps si subit,
Je creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit;

REMARQUES.

*vant*; parce qu'il n'y avoit autrefois que les Gens d'Eglise qui étudiassent. Voyez la Note sur le dernier vers de la Satire III.

*Sçait que c'est qu'hypostase avec synderese.*) *Hypostase*, terme de Théologie; *Synderese*, terme de dévotion.

Que Dieu la retiroit d'une faute si grande ;
Et disois à par moy : mal vit qui ne s'amende.
Ja des-ja tout dévot, contrit & pénitent,
J'estois, à son exemple, esmeu d'en faire autant :
Quand, par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'une fille, où j'ay ma fantasie,
Ceste vieille Chouette, à pas lents & posez,
La parole modeste, & les yeux composez,

REMARQUES.

*Et disois à par moi.*) Voyez la Note sur le Vers 113. de la Satire précédente.

*Au logis d'une fille, où j'ay ma fantasie.*) Après ce vers, dans la premiere édition de cette Satire, 1612. il y en avoit trois que l'Auteur retrancha dans l'édition de 1613. Les voici :

*N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours,*
*La vieille me rendit tesmoin de ses discours.*
*Tapy dans un recoin, & couvert d'une porte,*
*J'entendy son propos*, &c.

Dans l'édition de 1613. Regnier remplaça ces trois vers par dix-neuf autres, qui lui parurent nécessaires pour donner une juste étendue, & plus de vraisemblance à sa narration. Ils commencerent par celui-ci:

*Cette vieille Choüette*, &c.

Et finissent au 65.

*Enfin, me tapissant un recoin d'une porte,*
*J'entendy*, &c.

*Ceste vieille Chouette.*) Voyez la note sur le vers 50. de la Satire XII.

Entra par révérence, & resserrant la bouche,
Timide en son respect, sembloit Sainte Nitouche,
D'un *Ave Maria*, luy donnant le bon-jour,
Et de propos communs, bien esloignez d'amour,
Entretenoit la belle en qui j'ay la pensée
D'un doux imaginer si doucement blessée,
Qu'aymans & bien aymez, en nos doux passe-temps,
Nous rendons en amour jaloux les plus contens.
Enfin, comme en caquet ce vieux sexe fourmille,
De propos en propos, & de fil en esguille;
Se laissant emporter au flux de ses discours,
Je pense qu'il falloit que le mal eust son cours.
Feignant de m'en aller, d'aguet je me recule,
Pour voir à quelle fin tendoit son préambule:
Moy, qui voyant son port si plein de sainčteté,
Pour mourir, d'aucun mal ne me feusse doubté.
Enfin me tapissant au recoin d'une porte,
J'entendy son propos, qui fut de cette sorte.

Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir;
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir,

REMARQUES.

*Enfin me tapissant.*) Du verbe *Tapir*. Ovide, *Amorum* Lib. 1. Eleg. 8. v. 21.

*Fors me sermoni testem dedit. Illa monebat*
*Talia. Me duplices occuluere fores.*

*Ma fille, Dieu vous garde*, &c.) Moliere, *Ecole des Femmes*, Act. 2. Sc. 5. a imité le discours de Macette. C'est Agnès qui parle:

Qu'euſſiez vous tout le bien dont le Ciel vous eſt
chiche,
L'ayant je n'en ſeroy plus pauvre ny plus riche :
Car n'eſtant plus du monde au bien je ne prétens,
Ou bien ſi j'en deſire, en l'autre je l'attens,
D'autre choſe icy bas, le bon Dieu je ne prie :
A propos, ſçavez vous ? on dit qu'on vous marie,
Je ſçay bien voſtre cas : un homme grand, adroit,
Riche, & Dieu ſçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit.
Il vous ayme ſi fort ! auſſi pourquoy, ma fille,
Ne vous aimeroit-il ? vous eſtes ſi gentille,
Si mignonne & ſi belle, & d'un regard ſi doux,
Que la beauté plus grande eſt laide auprès de vous.
Mais tout ne reſpond pas au traict de ce viſage,
Plus vermeil qu'une roſe, & plus beau qu'un rivage.

REMARQUES.

——— *Le lendemain étant ſur notre porte,*
*Une vieille m'aborde, en parlant de la ſorte :*
*Mon Enfant, le bon Dieu*, &c.

*Qu'euſſiez vous tout le bien*, &c.) Ovide, au même endroit, v. 27.

*Tam felix eſſes, quàm formoſiſſima, vellem.*
*Non ego, te factâ divite, pauper ero.*

*A propos, ſçavez-vous ?*) Ovide, même Elégie, v. 23.

*Scis here te, mea lux, juveni placuiſſe beato :*
*Hæſit, & in vultu conſtitit uſque tuo.*
*Et cur non placeas ? nulli tua forma ſecunda eſt.*
*Me miſeram ! dignus corpore cultus abeſt.*

Vous devriez, eſtant belle, avoir de beaux habits,
Eſclater de ſatin, de perles, de rubis.
Le grand regret que j'ay ! non pas, à Dieu ne plaiſe,
Que j'en ay' de vous voir belle & bien à voſtre aiſe :
Mais pour moy je voudroy que vous euſſiez au moins
Ce qui peut en amour ſatisfaire à vos ſoins ;
Que cecy fuſt de ſoye & non pas d'eſtamine.
Ma foy les beaux habits ſervent bien à la mine.
On a beau s'agencer, & faire les doux yeux,
Quand on eſt bien parée, on en eſt tousjours mieux :
Mais, ſans avoir du bien, que ſert la renommée ?
C'eſt une vanité confuſément ſemée
Dans l'eſprit des humains, un mal d'opinion,
Un faux germe, avorté dans noſtre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaiſt les Dames,
Ne ſont que des appas pour les débiles ames,
Qui, ſans choix de raiſon, ont le cerveau perclus.
L'honneur eſt un vieux ſainct que l'on ne chomme plus.
Il ne ſert plus de rien, ſinon d'un peu d'excuſe,
Et de ſot entretien pour ceux là qu'on amuſe ;

REMARQUES.

*Que j'en ay' de vous voir.*) *Que j'en aye.* —— *Si non d'un peu d'excuſe.*) Edition de 1613. & quelques autres : *ſi non qu'un peu d'excuſe.*

Ou d'honneste refus, quand on ne veut aymer.
Il est bon en discours pour se faire estimer :
Mais au fonds, c'est abus, sans excepter personne.
La sage le sçait vendre, où la sotte le donne.
Ma fille, c'est par là qu'il vous en faut avoir;
Nos biens, comme nos maux, sont en nostre pouvoir.
Fille, qui sçait son monde, a saison oportune.
Chacun est artisan de sa bonne fortune.
Le mal-heur, par conduite, au bon-heur cedera.
Aydez-vous seulement, & Dieu vous aydera.
Combien, pour avoir mis leur honneur en sequestre,
Ont-elles en velours eschangé leur limestre?

## REMARQUES.

*Nos biens, comme nos maux, sont en nostre pouvoir.*) Les 14 vers suivans manquent dans l'édition de 1613, faite pendant la vie de l'Auteur, & dans celle de 1626.

*Chacun est artisan de sa bonne fortune.*) Ce mot sententieux, si célebre, a pour son Auteur, Appius Cæcus, qui avoit dit dans un Poëme, *Fabrum esse suæ quemque fortunæ*. Sallust. in Orat. 1. ad Cæsarem. Tite-Live a fait allusion à cette maxime, Lib. 39. lorsque parlant de Caton, il dit : *In hoc viro tanta vis animi, ingenii fuit, ut quocumque loco natus esset, fortunam sibi ipse facturus videretur.* Plaute, *in Trinummo : Nam sapiens quidem pol ipse fingit fortunam sibi.*

*Ont-elles en velours eschangé leur limestre.*) Dans la premiere édition de cette Satire, il y avoit :

*Ont elles aux atours eschangé le limestre?*

Et dans les plus hauts rangs eslevé leurs maris ?
Ma fille, c'est ainsi que l'on vit à Paris ;
Et la vefve, aussi bien comme la mariée,
Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point priée.

REMARQUES.

Oudin dans son Dictionaire Espagnol, au mot *Limista*, a dit, *Fin drap du Limestre.* Et dans le Dictionaire de Duez, *Limestre* est expliqué par *specie di rascia, ò panno.* Mr. Ménage, *Diction. Etymol.* nous apprend, que ce sont serges drapées, croisées, qui se font à Rouen & à Darnetal proche de Rouen; & qui se faisoient aussi autrefois en Espagne. Elles se font de fine laine d'Espagne. *On dit*, ajoute-t'il, *que les serges de Limestre ont été ainsi appellées du nom de celui qui en a fait le premier : ce qui est dit sans preuve.* Rabelais, L. 4. ch. 6. fait dire à Dindenaud : *De la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen ; les Louschets des balles de Limestre, auprès d'elle ne sont que bourre.* Et au L. 2. ch. 12. *Mais maintenant le monde est tout détravé de loucbetz des balles de Lucestre.* Sur quoi l'exact Commentateur de Rabelais rapporte la conjecture de Ménage, sur *Limestre* ; & ajoute que peut-être ce mot *Limestre*, comme parle Dindenaud, L. 4. ch. 6. est une corruption de *Lucestre* : ceux de sa sorte étant sujets à en commettre de semblables. Et comme le Comté de *Leicestre*, en Angleterre, fournit d'excellentes laines, qu'il se peut qu'à Rouen on employoit à ces serges, du temps de Rabelais ; je m'imagine, dit-il, que *Leicestre*, & par corruption *Lucestre*, pourroit bien être le vrai nom de ces serges.

*Et la vefve, aussi bien.* ) Editions de 1616, 1617. & 1645. *Et aussi bien la vefve, comme*, &c.

*Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point priée.* ) Ovide, au même endroit, v. 43.

*Ludite, formosæ : casta est quam nemo rogavit.*

Toutes,

Toutes, au fait d'amour, se chauffent en un poinct ;
Et Jeanne que tu vois, dont on ne parle point,
Qui fait si doucement la simple & la discrete,
Elle n'est pas plus sage, ains elle est plus secrete.
Elle a plus de respect, non moins de passion,
Et cache ses amours sous sa discrétion.
Moy mesme, croiriez vous, pour estre plus âgée,
Que ma part, comme on dit, en fust desja mangée ?
Non ma foy, je me sents & dedans & dehors,
Et mon bas peut encor user deux ou trois corps.
Mais chasque âge a son temps. Selon le drap la robe.
Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le desrobe.
Estant jeune, j'ay sceu bien user des plaisirs :
Ores j'ay d'autres soins en semblables desirs.

## REMARQUES.

*Toutes, au fait d'amour.*) Editions de 1642, 1652, 1655, 1667. *Toutes, en fait d'amour.*

*Et Jeanne que tu vois.*) Dans les mêmes éditions, on lit : *Jeanne, que vous voyez*, & cette leçon est meilleure ; car Macette ne tutoye point ailleurs la personne à qui elle parle.

*Elle n'est pas plus sage.*) Edition de 1612. *Elle n'est pas plus chaste.*

*Estant jeune, j'ay sceu bien user des plaisirs.*) Properce, L. 4. Eleg. 5. fait dire à une Macette de son temps :

*Dum vernat sanguis, dum rugis integer annus,*
*Utere, ne quis eat liber amore dies.*

Je veux passer mon temps & couvrir le mystere.
On trouve bien la cour dedans un monastere ;
Et après maint essay enfin j'ay reconnu,
Qu'un homme comme un autre est un moine tout nu.
Puis, outre le sainct vœu qui sert de couverture,
Ils sont trop obligés au secret de nature,
Et sçavent plus discrets apporter en aymant,
Avecque moins d'esclat plus de contentement.
C'est pourquoy desguisant les boüillons de mon ame,
D'un long habit de cendre envelopant ma flamme,
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.
Le peché que l'on cache est demi pardonné.
La faute seullement ne gist en la deffense :
Le scandale, l'opprobre, est cause de l'offense.
Pourveu qu'on ne le sçache, il n'importe comment,
Qui peut dire que non, ne peche nullement.
Puis, la bonté du Ciel nos offenses surpasse.
Pourveu qu'on se confesse, on a tousjours sa grace.
Il donne quelque chose à notre passion ;
Et qui jeune n'a pas grande dévotion,
Il faut que, pour le monde, à la feindre il s'exerce.
,, C'est entre les dévots un estrange commerce,

REMARQUES.

*La faute seulement ne gist en la deffense.*) Il y a, *ne gist qu'en la deffense* dans l'édition de 1642. & dans toutes celles qui l'ont suivie.

*Le scandale, l'opprobre.*) Premiere édition : *Le scandale & l'opprobre.*

,, Un trafic par lequel, au joly temps qui court,
,, Toute affaire fascheuse est facile à la Cour :
Je sçay bien que vostre âge encore jeune & tendre,
Ne peut, ainsi que moy, ces mysteres comprendre :
Mais vous devriez, ma fille, en l'âge où je vous voy,
Estre riche, contente, avoir fort bien dequoy ;
Et pompeuse en habits, fine, accorte & rusée,
Reluire de joyaux, ainsi qu'une espousée.
Il faut faire vertu de la nécessité.
Qui sçait vivre icy bas n'a jamais pauvreté.
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'usage,
Il faut que les brillants soient en vostre visage ;
Que vostre bonne grace en acquiere pour vous.
,, Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux.
,, S'enrichir de bonne heure est une grand' sagesse.
,, Tout chemin d'acquerir se ferme à la vieillesse,
,, A qui ne reste rien, avec la pauvreté,
,, Qu'un regret espineux d'avoir jadis esté.
Où, lors qu'on a du bien, il n'est si décrepite,
Qui ne trouve (en donnant) couvercle à sa marmite.
Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baisers, & vos embrassemens.
C'est gloire, & non pas honte, en ceste douce peine,
Des acquests de son lict accroistre son domaine.
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas :
Vous mesme vendez-vous, mais ne vous livrez pas.

Conſervez vous l'eſprit, gardez voſtre franchiſe ;
Prenez tout, s'il ſe peut, ne ſoyez jamais priſe.
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour un petit plaiſir, a cent mille douleurs.
Puis, un homme au deſduit, ne vous peut ſatis-
faire ;
Et quand, plus vigoureux, il le pourroit bien faire ;
Il faut tondre ſur tout, & changer à l'inſtant.
L'envie en eſt bien moindre, & le gain plus con-
tant.
Sur tout ſoyez de vous la maiſtreſſe & la dame.
Faites, s'il eſt poſſible, un miroir de voſtre ame,
Qui reçoit tous objects, & tout contant les perd,
Fuyez ce qui vous nuit, aymez ce qui vous ſert.
Faites profit de tout, & meſmes de vos pertes.
A prendre ſagement ayez les mains ouvertes,
Ne faites, s'il ſe peut, jamais préſent ny don,
Si ce n'eſt d'un chabot pour avoir un gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire.
A ces petits préſents je ne ſuis pas contraire :
Pourveu que ce ne ſoit que pour les amorcer.
Les fines, en donnant, ſe doivent efforcer
A faire que l'eſprit, & que la gentilleſſe
Face eſtimer les dons, & non pas la richeſſe.
Pour vous, eſtimez plus, qui plus vous donnera.
Vous gouvernant ainſi, Dieu vous aſſiſtera.

Au reste, n'espargnez ny Gaultier ny Garguille.
Qui se trouvera pris, je vous pri' qu'on l'estrille.
Il n'est que d'en avoir : le bien est tousjours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien,
Prenez à toutes mains, ma fille, & vous souvienne,
Que le gain a bon goust, de quelque endroit qu'il
vienne.

REMARQUES.

*N'espargnez ny Gaultier ny Garguille.*) *N'épargnez ni les uns ni les autres.* Gaultier & Garguille étoient deux Bouffons, qui jouöient dans les Farces, avant que le Théatre François se fût perfectionné. Leurs noms ont passé en proverbe, pour signifier des personnes méprisables, & sans distinction. L'Auteur du *Moyen de parvenir*, a dit au même sens : *venez mes amis, mais ne m'amenez ni Gautier ni Guillaume.* Mais cette façon de parler est encore plus ancienne ; car on trouve *Gautier* & *Garguille* dans le premier des Contes imprimés sous le nom de Bonaventure des Periers, dont la permission d'imprimer est de l'an 1557. *Riez seulement*, dit-il, *& ne vous chaille si ce fut Gaultier, ou si ce fut Garguille.*

*Que le gain a bon goust, de quelque endroit qu'il vienne.*) C'est un mot de Vespasien. Juvenal, Sat. 14. v. 204.

——— *Lucri bonus est odor ex re*
*Qualibet.*

Les Commentateurs de Juvénal font remonter ce mot jusqu'à Ennius, & même jusqu'à Euripide. L'Espadon Satirique, imprimé à Lion en 1619. sous le nom du *Sr. de Forquevaus*, à qui la Satire 16. de Regnier est adressée ; & en 1626. sous le nom du *Sr. Desternod*, Satire I. p. 21.

Eſtimez vos amans ſelon le revenu :
Qui donnera le plus qu'il ſoit le mieux venu.
Laiſſez la mine à part, prenez garde à la ſomme.
Riche vilain vaut mieux que pauvre Gentil-homme.
Je ne juge, pour moy, les gens ſur ce qu'ils ſont :
Mais ſelon le profit & le bien qu'ils me font.
Quand l'argent eſt meſlé l'on ne peut reconnoiſtre
Celuy du ſerviteur d'avec celuy du maiſtre.
L'argent d'un cordon-bleu n'eſt pas d'autre façon
Que celui d'un fripier, ou d'un aide à maçon.
Que le plus & le moins y mette différence,
Et tienne ſeullement la partie en ſouffrance,
Que vous reſtablirez du jour au lendemain :
Et tousjours retenez le bon bout à la main :

REMARQUES.

*Dieu d'amour peut beaucoup, mais monnoye eſt plus forte.*
*L'argent eſt toujours bon, de quelque part qu'il ſorte.*

*Laiſſez la mine à part, prenez garde à la ſomme.*) Properce, Liv. 4. Eleg. 5.

*Aurum ſpectato, non quæ manus afferat aurum.*
*Verſibus auditis, quid niſi verba feres ?*
*Qui verſus, Coæ dederit nec munera veſtis,*
*Ipſius tibi ſit ſurda ſine arte lyra.*

L'Eſpadon Satirique, Sat. I. p. 15.

*L'on n'y regarde plus : ſoit ſot, ou Gentilhomme,*
*Maſſette de Regnier, on prend garde à la ſomme.*

De crainte que le temps ne deſtruiſe l'affaire.
Il faut ſuivre de près le bien que l'on differe,
Et ne le différer qu'entant que l'on le peut,
Ou ſe puiſſe aiſément réſtablir quand on veut.
Tous ces beaux ſuffiſans, dont la cour eſt ſemée,
Ne ſont que triacleurs & vendeurs de fumée.
Ils ſont beaux, bien peignez, belle barbe au menton:
Mais quand il faut payer, au diantre le teſton;
Et faiſant des mourants, & de l'ame ſaiſie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoiſie.
Mais c'eſt pour leur beau nez. Le puits n'eſt pas commun:
Si j'en avois un cent ils n'en auroient pas un.

## REMARQUES.

*Et ne le différer, qu'entant que l'on le peut, Ou ſe puiſſe aiſément reſtablir quand on veut.*) Le ſens eſt embarraſſé dans la diction. C'eſt pourquoi l'édition de 1642. a ainſi corrigé ces deux vers:

*Et ne le différer qu'entant que l'on le peut*
*Aiſément reſtablir auſſi-toſt qu'on le veut.*

Ce changement a été adopté par toutes les éditions ſuivantes, excepté celle de 1645, qui a gâté le ſens, en mettant:

*Et ne le différant qu'entant que l'on le peut,*
*On ſe puiſſe aiſément reſtablir quand on veut.*

*Et faiſant des mourants.*) J'ai mis *mourants*, au lieu de *mouvans*, qui étoit dans toutes les éditions, & qui ne ſignifioit rien.

Et ce Poëte croté, avec ſa mine auſtere,
Vous diriez à le voir que c'eſt un Secretaire.
Il va mélancolique, & les yeux abaiſſez,
Comme un Sire qui plaint ſes parens treſpaſez.
Mais Dieu ſçait, c'eſt un homme auſſi bien que les autres.
Jamais on ne luy voit aux mains des patenoſtres.
Il hante en mauvais lieux : gardez-vous de cela,
Non, ſi j'eſtoy de vous, je le planteroy là.
Et bien, il parle livre, il a le mot pour rire :
Mais au reſte, après tout, c'eſt un homme à Satyre.
Vous croiriez à le voir qu'il vous deuſt adorer.
Gardez, il ne faut rien pour vous deſ-honorer.
Ces hommes meſdiſans ont le feu ſous la lèvre ;

REMARQUES.

*Et ce Poëte croté.* ) C'eſt Regnier lui-même. Ovide, dans la même Elégie, v. 57.

*Ecce, quid iſte tuus, præter nova carmina, vates*
*Donat? amatoris millia multa leges.*

*Et bien, il parle livre.* ) Il parle de Livres, il parle ſçavamment. Editions de 1616 & 1617. *Et bien, il parle libre* : mauvaiſe leçon qui a ſans doute inſpiré à celui qui a donné l'édition de 1642, de mettre, *Il parle librement* ; & cette prétendue correction a été ſuivie dans toutes les éditions qui ſont venues depuis.

——— *Qu'il vous deuſt adorer.* ) Dans l'édition de 1642, on lit : *Qu'il vous veut adorer.* Mais ce changement affoiblit l'expreſſion.

Ils ſont matelineurs, prompts à prendre la chèvre,
Et tournent leurs humeurs en bizarres façons ;
Puis, ils ne donnent rien, ſi ce n'eſt des chanſons.
Mais, non, ma fille, non : qui veut vivre à ſon aiſe,
Il ne faut ſimplement un amy qui vous plaiſe,
Mais qui puiſſe au plaiſir joindre l'utilité
En amours, autrement c'eſt imbécilité.
Qui le fait à crédit n'a pas grande reſource :
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourſe.
Prenez moy ces Abbés, ces fils de Financiers,
Dont, depuis cinquante ans, les peres uſuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille,
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Baſtille.

REMARQUES.

*Ils ſont matelineurs.*) On prononçoit, & même on écrivoit *matelineus*, mot formé de *Matelin*, dit par corruption de *Maturin*, Saint, auquel, par alluſion à *matto*, l'on a coutume de voüer les fous.

——— *En bizarres façons.*) Edition de 1612. *bijarres.*

——— *N'a pas grande reſource.*) On n'a commencé à mettre *reſſource*, que dans l'édition de 1642.

*Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Baſtille.*) Un Auteur contemporain de Regnier, nous apprend que le tréſor des Rois de France a été gardé tantôt au Temple, puis au Louvre, après dans une Tour prez de la Chambre du Tréſor, en la cour du Palais ; & à préſent (1611) il eſt gardé, dit-il, dans la Baſtille ſaint Antoine. *Miraumont*, *Mémoire ſur les Cours & Juſtices étant dans l'enclos du Palais : chap. des Tréſor. de France*, p. 508. Henry IV. avoit ſept millions d'or dans

C'est-là que vostre main peut faire de beaux coups.
Je sçay de ces gens là qui languissent pour vous :
Car estant ainsi jeune, en vos beautez parfaites,
Vous ne pouvez sçavoir tous les coups que vous faites;
Et les traicts de vos yeux haut & bas eslancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez.
Tel s'en vient plaindre à moy, qui n'ose le vous dire:
Et tel vous rit de jour, qui toute nuict souspire,
Et se plaint de son mal, d'autant plus véhément,
Que vos yeux sans dessein le font innocemment.
En amour l'innocence est un sçavant mystere,
Pourveu que ce ne soit une innocence austere,
Mais qui sçache, part art, donnant vie & trespas,
Feindre avecques douceur qu'elle ne le sçait pas.

REMARQUES.

la Bastille en 1604. *Mém. de Sully*, 2. *part ch.* 39. Et en 1610, qui est l'année en laquelle ce grand Roy mourut, il avoit ; disent les Mém. de Sully, *quinze millions huit cens soixante & dix mille livres d'argent comptant, dans les chambres voutées, coffres & caques, étant en la Bastille ; outre dix millions qu'on en avoit tirez pour bailler au Trésorier de l'Epargne.* Partie 4. ch. 51. p. m. 574.

Maynard, Epigr. à Malherbe :

*Un rare Ecrivain comme toy,*
*Devroit enrichir sa famille,*
*D'autant d'argent que le feu Roy*
*En avoit mis dans la Bastille.*

*Feindre avecques douceur qu'elle ne le sçait pas.*) Ovide, même Elégie, v. 35.

Il faut aider ainſi la beauté naturelle.
L'innocence autrement eſt vertu criminelle :
Avec elle il nous faut & bleſſer & garir,
Et parmy les plaiſirs faire vivre & mourir.
Formez vous des deſſeins dignes de vos mérites.
Toutes baſſes amours ſont pour vous trop petites.
Ayez deſſein aux dieux : pour de moindres beautez,
Ils ont laiſſé jadis les cieux deſ-habitez.

Durant tous ces diſcours, Dieu ſçait l'impatience!
Mais comme elle a tousjours l'œil à la deffiance,
Tournant deçà delà, vers la porte où j'eſtois,
Elle viſt en ſurſaut comme je l'eſcoutois.
Elle trouſſe bagage, & faiſant la gentille :
Je vous verray demain, à Dieu, bon ſoir, ma fille.

Ha vieille, dy-je lors, qu'en mon cœur je maudis,
Eſt-ce là le chemin pour gaigner Paradis ?
Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres ſi ſainctes,
Que ſoient avant ta mort tes prunelles eſteintes ;
Ta maiſon deſcouverte, & ſans feu tout l'Hyver,
Avecque tes voiſins jour & nuict eſtriver ;

REMARQUES.

*Erubuit, decet alba quidem pudor ora : ſed iſte,*
*Si ſimules, prodeſt ; verus obeſſe ſolet.*

——— *Jour & nuit eſtriver.*) On prononce *étriver:* diſputer, être en querelle, en procez. L'Adjectif *tribax,* dont Sidonius a fait le ſuperlatif *trebaciſſimus*, pour *tribaciſſimus*, très-ruſé chicaneur, ſuppoſe le verbe Latin-barbare *tribare*, d'où ſe dérive *Etriver*.

Et trainer, ſans confort, triſte & deſeſpérée ;
Une pauvre vieilleſſe, & tousjours altérée.

REMARQUES.

*Une pauvre vieilleſſe, & toujours altérée.*) L'yvrognerie eſt un vice qu'on reproche ordinairement aux vieilles qu'on veut injurier. Ovide finit ainſi ſon Elégie contre la vieille Dypſas :

*Vox erat in curſu, cùm me mea prodidit umbra :*
*At noſtræ vix ſe continuere manus,*
*Quin albam raramque comam, lacrymoſaque vino*
*Lumina, rugoſas diſtraherentque genas.*
*Di tibi dent nudoſque Lares, inopemque ſenectam,*
*Et longas hyemes, perpetuamque ſitim.*

Rabelais, Epître à la Vieille :

*Vieille, qui n'as onc ploré tes péchez,*
*De tes yeux noirs de vin trop empeſchez.*



# SATIRE XIV.

J'AY pris, cent & cent fois la lanterne en la main,
Cherchant en plein midy parmi le genre humain,
Un homme qui fût homme & de fait & de mine,
Et qui pût des vertus passer par l'étamine.
Il n'est coin & recoin que je n'aye tenté,
Depuis que la nature icy bas m'a planté:
Mais tant plus je me lime, & plus je me rabote;
Je croy qu'à mon avis tout le monde radote,
Qu'il a la tête vuide & sans déssus dessous,
Ou qu'il faut qu'au rebours je sois l'un des plus fous;
C'est de notre folie un plaisant stratagesme,
Se flattant, de juger les autres par soi-mesme.

## REMARQUES.

Cette Satire parut pour la premiere fois dans l'édition de 1613. avec les trois Satires suivantes. Le dessein de l'Auteur est de faire voir dans celle-ci que tous les hommes sont foux; & qu'en agissant contre la raison, ils ne laissent pas d'agir suivant leur raison. De-là, par l'argument des contraires, il prend occasion de loüer un grand Ministre d'Etat, qu'il ne nomme point, quoiqu'il lui adresse directement son discours. C'étoit apparemment le Duc de Sully, Maximilien de Béthune.

*J'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main*, &c.) C'est ce que faisoit Diogène, fameux Philosophe d'Athènes.

Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau,
Voyent aller la terre, & non pas leur vaisseau,
Peut-être ainsi trompé que faussement je juge ;
Toutefois, si les fous ont leur sens pour refuge,
Je ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autrui :
Puis j'en sçay pour le moins, autant ou plus que lui.

Voila fort bien parlé, si l'on me vouloit croire.
Sotte présomption, vous m'enyvrez sans boire !
Mais après, en cherchant, avoir autant couru,
Qu'aux Avents de Noël fait le Moine Bourru,
Pour retrouver un homme, envers qui la Satyre,
Sans flater, ne trouvast que mordre & que redire ;
Qui sçust d'un choix prudent toute chose éplucher ;
Ma foy, si ce n'est vous, je n'en veux plus chercher.
Or ce n'est point pour être élevé de fortune :
Aux sages, comme aux fous, c'est chose assez commune ;
Elle avance un chacun, sans raison & sans choix,
Les fous sont aux échets les plus proches des Rois.

REMARQUES.

*Qu'aux Advents de Noël fait le Moine Bourru.*) Voyez la Note sur le vers 380. de la Satire XI.

*Les fous sont aux échets les plus prochès des Rois.*) Ce vers est cité dans le Ménagiana de Mr. de la Monnoye, Tome 3. p. 183. où l'on fait dire à Ménage : *Poëta Regius*, en bon François, signifie *le fou du Roi.* M. de la Monnoye ajoute : à ce compte, Faustus Andrelinus, qui prenoit tout ensemble la qualité de *Poëta Regius*, & de *Regineus*, étoit le fou du Roi & de la Reine.

Auſſi mon jugement ſur cela ne ſe fonde,
Au compas des grandeurs je ne juge le monde ;
L'éclat de ces clinquans ne m'ébloüit les yeux.
Pour être dans le Ciel je n'eſtime les Dieux :
Mais pour s'y maintenir, & gouverner de ſorte
Que ce Tout en devoir reglément ſe comporte,
Et que leur providence également conduit,
Tout ce que le Soleil en la terre produit.

Des hommes, tout ainſi, je ne puis reconnoître
Les grands : mais bien ceux-là qui méritent de l'être ;
Et de qui le mérite indomptable en vertu,
Force les accidens & n'eſt point abbatu.
Non plus que de farceurs, je n'en puis faire conte,
Ainſi que l'un deſcend, on voit que l'autre monte ;
Selon, ou plus, ou moins, que dure le roollet,
Et l'habit fait, ſans plus, le maître, ou le valet.
De meſme eſt de ces gens dont la grandeur ſe joüe,
Aujourd'huy gros, enflez, ſur le haut de la roüe,
Ils font un perſonnage, & demain renverſez,
Chacun les met au rang des péchez effacez.
La faveur eſt bizarre, à traitter indocile,
Sans arrêt, inconſtante, & d'humeur difficile,

REMARQUES.

*La faveür eſt bizarre*, &c.) La Faveur eſt miſe pour la Fortune.

Avec discretion il la faut caresser ;
L'un la perd bien souvent pour la trop embrasser ;
Ou pour s'y fier trop ; l'autre par insolence,
Ou pour avoir trop peu, ou trop de violence,
Ou pour se la promettre, ou se la dénier :
Enfin, c'est un caprice étrange à manier.
Son amour est fragile, & se rompt comme un verre,
Et fait aux plus matois donner du nez en terre.
Pour moi, je n'ai point vû, parmy tant d'avancez,
Soit de ces tems ici, soit des siécles passez ;
Homme que la fortune ait tasché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait sçû se bien conduire.
Or d'être cinquante ans aux honneurs eslevé,
Des grands & des petits dignement approuvé,

REMARQUES.

*Son amour est fragile, & se rompt comme un verre.*) Publius Mimus,

*Fortuna vitrea est : tum cùm splendet, frangitur.*

*Pour moi, je n'ay point veu...*

*Homme que la fortune.*) Il auroit été plus régulier de dire : *Pour moi, je n'ay point vû d'homme*, &c.

*Or d'être cinquante ans aux honneurs eslevé.*) Ceci ne peut guéres convenir qu'au Duc de Sully, lequel étant né en 1559. s'étoit attaché dès sa jeunesse à Henry de Bourbon alors Roi de Navarre, & ensuite Roi de France, qui l'honora de sa confiance la plus intime, & le combla de biens & d'honneurs.

Et

Et de sa vertu propre aux malheurs faire obstacle ;
Je n'ay point vû de sots avoir fait ce miracle.
Aussy, pour discerner le bien d'avec le mal,
Voir tout, connoître tout, d'un œil toûjours égal :
Manier dextrement les desseins de nos Princes,
Répondre à tant de gens de diverses Provinces :
Estre des étrangers pour Oracle tenu,
Prévoir tout accident avant qu'être avenu ;
Détourner par prudence une mauvaise affaire :
Ce n'est pas chose aisée, ou trop facile à faire.
Voila comme on conserve avecque jugement,
Ce qu'un autre dissipe, & perd imprudement.
Quand on se brûle au feu que soi-même on attise,
Ce n'est point accident, mais c'est une sottise.
Nous sommes du bonheur de nous-même artisans ;
Et fabriquons nos jours ou fascheux, ou plaisans.
La fortune est à nous, & n'est mauvaise, ou bonne,
Que selon qu'on la forme, ou bien qu'on se la donne.

A ce point le Mal-heur, ami, comme ennemi,
Trouvant au bord d'un puits un enfant endormi,

REMARQUES.

*Aussi, pour discerner & le bien & le mal.*) Dans l'édition de 1642. & dans les éditions suivantes, on a mis : *Le bien d'avec le mal.*

—— *Avec le jugement.*) L'Edition de 1642. & les suivantes : *Avecque jugement.*

*A ce point, le Mal-heur, amy comme ennemy.*) On n'a jamais dit, que le *mal-*

En risque d'y tomber, à son aide s'avance,
En lui parlant ainsi, le réveille & le tance :
Sus badin, levez-vous, si vous tombiez dedans,
De douleur vos parens, comme vous imprudens,
Croyans en leur esprit que de tout je dispose,
Diroient en me blâmant, que j'en serois la cause.

Ainsi nous séduisant d'une fausse couleur,
Souvent nous imputons nos fautes au malheur,
Qui n'en peut mais; mais quoi! l'on le prend à partie,
Et chacun de son tort cherche la garentie;
Et nous pensons bien fins, soit véritable, ou faux,
Quand nous pouvons couvrir d'excuses nos défauts :
Mais ainsi qu'aux petits, aux plus grands personnages,
Sondez tout jusqu'au fond : les fous ne sont pas sages.

Or c'est un grand chemin jadis assez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut onc essayé :
Suivant les pas d'Horace, entrant en la carriere,

REMARQUES.

*heur* fût *ami* : il a toujours signifié la mauvaise fortune. L'Auteur pouvoit mettre, *l'heur*; *le destin*, *la fortune*, qui se prennent, ou en bonne, ou en mauvaise part, suivant les épithetes qui les déterminent. La Fontaine a mis cette Fable en vers, & l'a intitulée. *La Fortune & le jeune Enfant.*

*Suivant les pas d'Horace.*) Regnier avoit pourtant dit, Sat. 2.

*Il faut suivre un sentier qui soit moins rebatu,*
*Et, conduit d'Apollon, reconnoitre la trace*
*Du libre Juvénal : trop discret est Horace*
*Pour un homme piqué.*

Je trouve des humeurs de diverſe maniere,
Qui me pourroient donner ſujet de me moquer:
Mais qu'eſt-il de beſoin de les aller choquer?
Chacun, ainſi que moi, ſa raiſon fortifie,
Et ſe forme à ſon goût une Philoſophie;
Ils ont droit en leur cauſe, & de la conteſter,
Je ne ſuis chicaneur, & n'ayme à diſputer.
Gallet a ſa raiſon, & qui croira ſon dire,
Le hazard pour le moins lui promet un Empire;

REMARQUES.

*Ils ont droit de leur cauſe.*) Editions de 1642, 1652. & 1667. *Ils ont droit en leur cauſe.*

*Gallet a ſa raiſon*, &c.) Gallet, fameux joueur de Dez, vivoit du temps de Regnier. Le Commentateur de Boileau, *Sat.* 8. *v.* 81. a dit, ſur la foi de la tradition, & de Ménage dans ſes *Origines*, que Gallet fit bâtir l'Hôtel de Sully, & qu'il le perdit au jeu. C'eſt le Duc de Sully, Sur-Intendant des Finances ſous Henry IV. qui avoit fait bâtir l'Hôtel qui porte ſon nom. Il eſt vrai que Gallet avoit une maiſon tout auprès, dans laquelle étoit un Cabaret, qu'on appelloit auſſi *l'Hôtel de Sully*; & Gallet la vendit pour payer ſes créanciers. On trouve encore le nom de ce Joueur dans les vers d'un Ballet, intitulé *le Sérieux & le Groteſque*, danſé par Louis XIII. en 1627. C'eſt dans un Récit *pour les Falotiers de Rouen.*

*Là, ceux qui prétent le collet*
*Aux chances que livre* GALLET,
*Après quelques faveurs, ſouffrent mille diſgraces;*
*Et ne rencontrent volontiers,*
*Que l'Hopital, dont les portiers*
*Ce ſont les Digolis, les Taupes & les Maces.*

Toutesfois, au contraire étant leger & net,
N'ayant que l'espérance, & trois dez au cornet,
Comme sur un bon fond de rente, & de receptes,
Dessus sept, ou quatorze, il assigne ses dettes,
Et trouve sur cela qui lui fournit dequoy.

REMARQUES.

—— *De rente, ou de receptes.*) *Et de receptes*, édit. de 1642. & suivantes.

*Dessus sept, ou quatorze, il assigne ses dettes.*) Au Jeu de la Chance, ou des trois Dez, les chances les plus difficiles à amener, ou qui viennent plus rarement, sont celles de *Sept*, & de *Quatorze*; & quand le Joueur emprunte de l'argent pour jouer, *il assigne la dette*, à en payer une certaine partie toutes les fois qu'il lui viendra *Sept* ou *Quatorze*. Mr. Despréaux a désigné ce Jeu, Satire IV. vers 75.

*Attendant son destin d'un Quatorze ou d'un Sept,*
*Voit sa vie ou sa mort sortir de son Cornet.*

Regnier fait ici la peinture de deux Fous: d'un Joueur, qui croit s'enrichir au jeu; & d'un Usurier, qui lui préte volontiers de grosses sommes pour jouer, parce qu'il en tire vingt pour cent d'intérêt. La raison du Joueur consiste dans l'espérance de gagner: la raison de l'Usurier, dans le profit immense qu'il tire de son argent.

*Et trouve sur cela qui lui fournit dequoy.*) C'est-à-dire: *Et trouve sur cela* (un Usurier) *qui lui fournit dequoy.* Le Poëte condamne & la raison du Joueur, & la raison de l'Usurier. *Ils ont une raison qui n'est raison pour lui*: il ne peut comprendre leur conduite; mais quoi qu'il la traite de *fureur*, il ne sait néanmoins si, à cause de la bonne foi réciproque qu'il y reconnoît, il la doit appeller *Vice ou Vertu.*

J'ai crû qu'il y avoit ici

Ils ont une raiſon qui n'eſt raiſon pour moy,
Que je ne puis comprendre, & qui bien l'examine.
Eſt-ce vice ou vertu, qui leur fureur domine ?
L'un alléché d'eſpoir de gagner vingt pour cent,
Ferme l'œil à ſa perte, & librement conſent
Que l'autre le dépoüille, & ſes meubles engage;
Même, s'il eſt beſoin, baille ſon héritage.

REMARQUES.

une tranſpoſition dans le Texte ; que le portrait de l'Uſurier, *L'un alléché d'eſpoir*, &c. v. 121. étoit déplacé, & qu'il devoit ſuivre immédiatement celui du Joueur, après le vers 116. en cette maniere :

*Gallet a ſa raiſon*, &c.
*Deſſus ſept ou quatorze il aſſigne ſes dettes.*
*L'un alléché d'eſpoir de gagner vingt pour cent,*
*Ferme l'œil à ſa perte, & librement conſent*
*Que l'autre le deſpoüille; & ſes meubles engage,*
*Meſme, s'il eſt beſoin, baille ſon héritage,*
*Et trouve ſur cela qui luy fournit dequoy.*
*Ils ont une raiſon*, &c.

Des perſonnes fort judicieuſes, & entr'autres Mr. De la Monnoye, & Mr. De Saint-Fonds, qui ont pris la peine de revoir mes Notes; n'ont pas approuvé ce changement, & ont trouvé que le Texte étoit diſpoſé ſuivant ſon ordre naturel, dans l'original.

*Ils ont une raiſon qui n'eſt raiſon pour moy.*) Corneille dans le Cid, Acte 2. Sc. 6.

*Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moy.*

*L'un alléché d'eſpoir*, &c.) Un Uſurier.

——— *Et ſes meubles engage.*) C'eſt l'Uſurier qui engage ſes meubles, & même ſes fonds, pour trouver l'argent qu'il prête au Joueur.

Or le plus ſot d'entr'eux, je m'en rapporte à luy,
Pour l'un il perd ſon bien, l'autre celuy d'autruy.
Pourtant c'eſt un trafic qui ſuit toûjours ſa route,
Où, bien moins qu'à la Place, on a fait banqueroute;
Et qui dans le brelan ſe maintient bravement,
N'en déplaiſe aux Arrêts de notre Parlement.

REMARQUES.

*Or le plus ſot d'entr'eux*, &c.) C'eſt encore l'Uſurier, parce qu'il perd véritablement ſon bien, au lieu que le Joueur ne perd que celui d'autrui.

Horace, Sat. 3. L. 2. v. 64.

*Inſanit veteres ſtatuas Damaſippus emendo,*
*Integer eſt animi Damaſippi creditor? eſto.*
*Accipe quod nunquam reddas mihi, ſi tibi dicam:*
*Tune inſanus eris, ſi acceperis?*

*Où, bien moins qu'à la Place, on a fait banqueroute.*) Ce Commerce, d'Uſurier à Joueur, ne laiſſe pas de ſubſiſter entre les parties, plus inviolablement que celui qui ſe fait à la Place, entre Marchands. On a vû bien des Joueurs ſe ruiner; mais on en voit peu qui faſſent banqueroute pour les dettes du jeu.

*Et qui dans le brelan.*) On lit *Brelan* dans la premiere édition de cette Satire, 1613. & c'eſt ainſi qu'il eſt dans Nicot, imprimé en 1606. Les éditions de 1616, & 1617, portent *Barlan*, mot que je n'ai point vû ailleurs. Il y a *Berlan* dans toutes les éditions ſuivantes; mais l'on ne dit plus que *Brelan*, qui s'entend ici de ces Académies, où l'on s'aſſemble pour jouer aux cartes, & aux dez.

*N'en déplaiſe aux Arreſts de noſtre Parlement.*) Peu de temps avant que Regnier publiât cette Satire, le Roy Louis XIII. avoit donné deux Déclarations portant deffenſes *de tenir Brelans*: l'une du 30. May 1611. vérifiée au Parle-

Pensez-vous, sans avoir ses raisons toutes prêtes,
Que le Sieur de Provins persiste en ses requêtes,
Et qu'il ait, sans espoir d'être mieux à la Court,
A son long balandran changé son manteau court :
Bien que, depuis vingt ans, sa grimace importune
Ait à sa défaveur obstiné la fortune ?

Il n'est pas le Cousin, qui n'ait quelque raison.
De peur de réparer, il laisse sa maison :
Que son lit ne défonce, il dort dessus la dure ;
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couverture ;
Ne se pouvant munir encontre tant de maux,
Dont l'air intemperé fait guerre aux animaux,

REMARQUES.

ment le 23. Juin suivant ; & l'autre du 20 Decembre 1612, aussi vérifiée le 24. Janvier 1613. Le 13. de Juin 1614. le Parlement rendit encore un Arrêt solemnel, pour réitérer les défenses de tenir des Brelans & Académies.

*A son grand Balandran changé son manteau court.*) Le Sieur de Provins, pour se donner l'air d'un homme d'épée, avoit changé son manteau court en un long balandran, tel que les gens de guerre en portoient : car le Balandran étoit une espece de Manteau, ou de Surtout. Mr. Despréaux, en citant cet endroit dans son Discours sur la Satire, a pris le sens de Regnier à rebours.

*Il n'est pas le Cousin.*) Autre Fou, ainsi nommé, parce que parlant d'Henry IV. il disoit, *Le Roy mon Cousin* : en quoi il ressembloit à Triboulet, qui cousinoit François I. comme on voit page 212. du *Recueil des plaisantes Nouvelles*, imprimées à Lyon l'an 1555.

Comme le chaud, le froid, les frimats, & la pluye ;
Mil autres accidens, bourreaux de nôtre vie,
Luy, selon sa raison, sous eux il s'est soûmis,
Et forçant la Nature, il les a pour amis.
Il n'est point enrumé pour dormir sur la terre ;
Son poulmon enflamé ne tousse le caterre,
Il ne craint ny les dents, ny les défluxions,
Et son corps a, tout sain, libres ses fonctions.
En tout indifférent, tout est à son usage.
On dira qu'il est fou, je croi qu'il n'est pas sage,
Que Diogene aussi fust un fou de tout point,
C'est ce que le Cousin comme moi, ne croit point;
Ainsi cette raison est une étrange bête,
On l'a bonne, selon qu'on a bonne la tête,
Qu'on imagine bien, du sens, comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil.
Or suivant ma raison, & mon intelligence,
Mettant tout en avant, & soin, & diligence,

REMARQUES.

*Mil autres accidens.*) Toutes les éditions portent : *Et mil autres accidens.* Mais ce demi-vers a une syllabe de trop ; c'est pourquoi dans l'édition de 1642, & dans les trois suivantes, on a mis, *Et mille autres accidens,* pour conserver la mesure du vers, aux dépens des régles de la Grammaire. La syllabe *Et*, étant ici de trop, il est visible qu'il faut lire : *Mille autres accidens* ; ou plutôt *Mil*, comme l'Auteur l'avoit écrit.

Et criblant mes raisons, pour en faire un bon choix,
Vous êtes, à mon gré, l'homme que je cherchois.
Afin donc qu'en discours le temps je ne consomme,
Ou vous êtes le mien, ou je ne veux point d'homme.
Qu'un chacun en ait un ainsy qu'il lui plaira.
Rozette, nous verrons qui s'en repentira.
Un chacun en son sens, selon son choix, abonde.
Or m'ayant mis en goût des hommes, & du monde,
Réduisant brusquement le tout en son entier,
Encor faut-il finir par un tour du métier.

On dit que Jupiter, Roy des Dieux, & des hommes,
Se promenant un jour en la terre où nous sommes,
Reçût en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'âge pareils, mais de mœurs différens.
L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale:
Il les éleve au Ciel, & d'abord leur étale,

REMARQUES.

*Rozette, nous verrons qui s'en repentira.*) Voyez la Note sur le vers 75. de la huitieme Satire.

*Encor faut-il finir par un tour du métier,*) Par un trait de Satire. Cela fait comprendre que la Fable allégorique qui suit, de Minos & de Tantale, indiquoit deux personnes de la Cour, dont celle qui est déguisée sous le nom de Minos, étoit sans doute le sage Ministre à qui Regnier adresse cette Satire.

*Mais de mœurs différens.*) 1645. *D'humeurs différens.*

*L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale.*) *Minos*, Fils de Jupiter & d'Europe, donna des Loix

Parmy les bons propos, les graces, & les ris,
Tout ce que la faveur départ aux favoris :
Ils mangeoient à sa table, avaloient l'ambrosie,
Et des plaisirs du Ciel soûloient leur fantasie,
Ils étoient comme chefs de son Conseil privé;
Et rien n'étoit bien fait qu'ils n'eussent approuvé.
Minos eut bon esprit, prudent, accort, & sage,
Et sçût, jusqu'à la fin, joüer son personnage :

REMARQUES.

aux peuples de Crete dont il étoit Roi, & les gouverna avec tant d'équité, qu'on a feint qu'il avoit été établi Juge des Enfers.

*Tantale*, autre fils de Jupiter, & Roi de Phrygie, qui fut chassé du Ciel, pour avoir révelé aux hommes les secrets des Dieux. Dans les Enfers il souffre une faim & une soif continuelles, au milieu des eaux & des mets les plus exquis.

*Ils mangeoient à sa table, avaloient l'ambrosie.*) Viande exquise, qui, selon les Anciens, étoit la nourriture de leurs Dieux. Regnier semble ici prendre l'Ambrosie pour une liqueur. Athénée produit deux passages, l'un de Sappho, l'autre d'Anaxandride, par où il paroit que l'Ambrosie est prise pour la boisson des Dieux. Alcman est cité au même endroit, touchant le Nectar pris pour leur viande; d'où il s'ensuivroit que l'Ambrosie seroit leur breuvage. Aussi Muret, sur le dixieme Sonnet du I. Livre des Amours de Ronsard, dit que le Nectar & l'Ambrosie se prennent l'un pour l'autre par les Poëtes. Cependant, Homere a distingué fort nettement l'Ambrosie du Nectar, Odyssée Liv. 5. v. 92.

*Minos eut bon esprit, prudent, accort, & sage.*) Pour confirmer le parallele de Minos & du Duc de Sully, on peut mettre ici ce que dit Moreri : que ce Seigneur mourut *avec l'éloge*

L'autre fut un langard, révélant les secrets
Du Ciel, & de son Maître, aux hommes indiscrets.
L'un, avecque prudence, au Ciel s'impatronise;
Et l'autre en fut chassé comme un peteux d'Eglise.

REMARQUES.

*d'avoir été bon Gentil-homme, sage, discret, & très-exact à tenir ce qu'il avoit promis:* éloge qui lui avoit été donné par Henri IV. dans une Lettre que ce Roy lui écrivit de sa main le 10. Avril, 1603. *Mém. de Sully, part. 2. ch. 15. p. 243.*

*L'autre fut un langard, révelant les secrets*, &c.) Voyez la note sur le vers 175. Ovide,

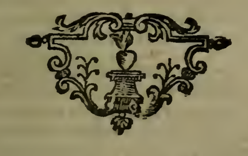
*Quærit aquas in aquis, & poma fugacia captat*
*Tantalus: hoc illi garrula lingua dedit.*

Et dans l'Elégie VII. Liv. 3. des Amours:

*Sic aret mediis taciti vulgator in undis.*

*Et l'autre en fut chassé comme un peteux d'Eglise.*) Scarron, Virgile travesti, L. 1.

*Si, di-je, cette Dame Elise,*
*Comme de vrais peteurs d'Eglise,*
*Les eût chassés de son Etat.*



## SATIRE XV.

OUY, j'eſcry rarement, & me plais de le faire,
Non pas que la pareſſe en moy ſoit ordinaire,
Mais ſi-tôt que je prens la plume à ce deſſein,
Je croy prendre en galere une rame en la main;
Je ſens au ſecond vers que la Muſe me dicte,
Que contre ſa fureur ma raiſon ſe deſpite.

Or ſi par fois j'eſcry, ſuivant mon aſcendant,
Je vous jure, encor eſt-ce à mon corps défendant.
L'aſtre qui de naiſſance à la Muſe me lie,
Me fait rompre la tête après cette folie,

### REMARQUES.

L'Auteur ſe plaint de la Verve poëtique, qui le contraint à faire des Vers, malgré lui, toutes les fois qu'elle s'empare de ſon eſprit : mais il ajoute que ſon humeur libre, & incapable du moindre déguiſement, l'oblige auſſi à dire la vérité avec franchiſe; à rendre juſtice au mérite, à blâmer le vice, & à louer la vertu.

*Ouy j'eſcry rarement*, &c.) Horace, Sat. 3. L. 2.

*Sic rarò ſcribis, ut toto non quater anno*
*Membranam poſcas.*

*Que contre ſa fureur ma raiſon ſe deſpite.*) Dans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1642, on liſoit : *Et contre*, &c. Les Poëtes un peu exacts n'approuveront pas cette rime : *dicte*, *depite*.

Que je reconnois bien : mais pourtant, malgré moi,
Il faut que mon humeur fasse joug à sa loi ;
Que je demande en moi ce que je me dénie,
De mon ame & du Ciel, étrange tyrannie !
Et qui pis est, ce mal, qui m'afflige au mourir,
S'obstine aux récipez, & ne se veut guérir ;
Plus on drogue ce mal, & tant plus il s'empire,
Il n'est point d'Ellebore assez en Anticyre,
Revesche à mes raisons, il se rend plus mutin ;
Et ma philosophie y perd tout son Latin.
Or pour être incurable, il n'est pas nécessaire,
Patient en mon mal, que je m'y doive plaire ;
Au contraire, il m'en fasche, & m'en déplaît si fort,
Que durant mon accez, je voudrois être mort :
Car lors qu'on me regarde, & qu'on me juge un
Poëte,

REMARQUES.

*S'obstine aux récipez.*) Aux remedes, aux ordonnances des Médecins.

*Il n'est point d'Ellebore assez en Anticyre.*) Les premieres éditions portent : *Elebore*, *Anticire*, mauvaise orthographe. L'Ellébore est une plante, dont les anciens Médecins se servoient pour purger le cerveau, & pour guerir de la folie. Cette plante croissoit particulierement dans l'Isle d'Anticyre : c'est pourquoi on y envoyoit les Fous : *Naviget Anticyram*, dit Horace, Sat. 3. L. 2. & dans la même Satire :

*Danda est Ellebori multo pars maxima avaris :*
*Nescio an Anticyram ratio illis destinet omnem.*

Et qui par conséquent à la tête mal-faite,
Confus en mon esprit, je suis plus désolé,
Que si j'étois maraut, ou ladre, ou vérolé.

Encor si le transport dont mon ame est saisie,
Avoit quelque respect durant ma frénésie,
Qu'il se reglast selon les lieux moins importans,
Ou qu'il fist choix des jours, des hommes, ou du temps,
Et que lors que l'hyver me renferme en la chambre,
Aux jours les plus glacez de l'engourdy Novembre,
Apollon m'obsedast, j'aurois en mon malheur
Quelque contentement à flater ma douleur.

Mais aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,
Que Zephyre en ses rets surprend Flore la belle;
Que dans l'air les oyseaux, les poissons en la mer,
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer:
Ou bien lors que Cerés de fourment se couronne,
Ou que Bacchus soupire amoureux de Pomone;

REMARQUES.

——— *Du mal qui vient d'aimer.*) *Mer*, *aimer*: cette rime est appellée *Normande*; parce que les Normans, aussi bien que les Gascons, prononcent les finales des Infinitifs en *er*, comme si on les écrivoit *air.*

*Ou bien lorsque Cerés de fourment.*) On disoit autrefois *Fourment*, & ce n'est que depuis l'édition de 1642. qu'on a mis *froment.*

Ou lors que le ſaffran, la derniere des fleurs,
Dore le Scorpion de ſes belles couleurs;
C'eſt alors que la verve inſolemment m'outrage,
Que la raiſon forcée obéit à la rage,
Et que, ſans nul reſpect des hommes, ou du lieu,
Il faut que j'obéiſſe aux fureurs de ce Dieu.
Comme en ces derniers jours les plus beaux de l'année,
Que Cybele eſt par-tout de fruits environnée,
Que le Payſant recueïlle, empliſſant à milliers,
Greniers, granges, chartis, & caves, & celiers;
Et que Junon, riant d'une douce influence,
Rend ſon œil favorable aux champs qu'on enſemence;
Que je me réſoudois, loin du bruit de Paris,
Et du ſoin de la Cour, ou de ſes favoris,
M'égayer au repos que la campagne donne;

REMARQUES.

*Ou lorſque le ſaffran, la derniere des fleurs, Dore le Scorpion.*) Le Saffran ne fleurit qu'au mois d'Octobre, pendant lequel le Soleil entre dans le Signe du Scorpion.

*Il faut que j'obéiſſe aux fureurs de ce Dieu.*) D'Apollon. Avant l'édition de 1642, il y avoit, *Qu'il faut.*

*Que Cybele.*) La Terre.

*Greniers, granges, chartis.*) C'eſt le lieu où l'on met à couvert les Charrettes. Nicot & Monet écrivent *Chareti.*

*Et que Junon.*) La Déeſſe de l'Air.

*Que je me réſoudois.*) *Reſoudrois*, édit. de 1626. *Reſolvois*, édit. de 1652. & ſuivantes.

Et sans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne;
D'un bon mot faire rire, en si belle saison,
Vous, vos chiens, & vos chats, & toute la maison,
Et là, dedans ces champs que la riviere d'Oise,
Sur des arenes d'or en ses bords se dégoise,

REMARQUES.

*D'un bon mot faire rire.*) Regnier étoit fertile en bons mots, & en reparties vives & plaisantes. On en voit une preuve naïve, quoique grossiere, dans ce Sizain, gravé sous le Portrait de *Gros Guillaume*, Acteur de la Comédie Italienne, du temps de Regnier:

*Tel est dans l'Hôtel de Bourgoigne,*
*Gros Guillaume avecque sa troigne,*
*Enfariné comme un Meusnier:*
*Son minois & sa Rhétorique*
*Valent les bons mots de Reignier,*
*Contre l'humeur mélancolique.*

*Vous, vos chiens, &c.*) Ces paroles s'adressent à un Ami de Regnier, chez qui il étoit à Royaumont, dont il est parlé dans le Vers 73. & cet Ami étoit vrai-semblablement l'Abbé même de Royaumont, Philippe Hurault de Chiverny, Evêque de Chartres, lieu de la naissance de Regnier. Cette conjecture est préparée par les vers précédens, où Regnier dit, qu'étant allé à la campagne pour y jouir du repos & de la liberté, il ne vouloit entendre parler, ni de Curé, ni de Doyen, ni de Chantre, ni de Sorbonne; sujets ordinaires de conversation, qui n'étoient point de son goût, & dont il avoit la tête rompue chez ce Prélat.

*Et là, dedans ces champs que la riviere d'Oise.*) *Où la riviere d'Oise*; cette expression seroit plus réguliere.

*Sur des arenes d'or en ses bords.*) *En ses bras*, dans les éditions de 1616, & 1617.

( Séjour jadis si doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sidon en proye à ses peuples François,
Faire maint soubre-saut, libre de corps, & d'ame ;
Et froid aux appétits d'une amoureuse flamme,
Estre vuide d'amour comme d'ambition,
Des galands de ce temps horrible passion.
Mais à d'autres revers ma fortune est tournée.
Dès le jour que Phœbus nous montre la journée,
Comme un hibou qui fuit la lumiere & le jour,
Je me leve, & m'en vay dans le plus creux séjour
Que Royaumont recele en ses forêts secretes,
Des renards & des loups les ombreuses retraites ;

REMARQUES.

*Séjour jadis si doux à ce Roy*, &c. ) Saint Louis alla deux fois dans la Terre sainte, pour y faire la guerre aux Sarrazins. *Sidon*, aujourd'hui *Seide*, ville de Phénicie.

*Que Royaumont.* ) Abbaye de Bernardins, dans l'Isle de France, près de la Riviere d'Oise, à huit lieües de Paris. Elle avoit été fondée vers l'an 1230. par Saint Louis, qui travailla lui-même, à ce qu'on dit, au bâtiment de l'Eglise. Il fit de grands biens à cette Abbaye, dans laquelle il se retiroit souvent pour s'y donner tout entier aux œuvres de piété. Il y servoit les malades, mangeoit au Réfectoire avec les Religieux, & couchoit dans une Chambre du Dortoir. On voit la Chapelle où ce saint Roy faisoit ses prieres, & le lieu où il prenoit la discipline dans la Sacristie. C'est dans cette même Eglise que Regnier a été enterré. Il mourut à Roüen : mais son corps ayant été mis dans un cercueil de plomb, fut porté à Royaumont, comme il l'avoit ordonné.

Et là, malgré mes dents, rongeant & ravaſſant,
Poliſſant les nouveaux, les vieux rapetaſſant,
Je fay des vers, qu'encor qu'Apollon les avouë,
Dedans la Cour, peut-être, on leur fera la mouë;
Ou s'ils ſont, à leur gré, bien faits, & bien polis,
J'aurai pour récompenſe, ils ſont vrayment jolis.
Mais moi, qui ne me régle aux jugemens des hommes,
Qui dedans & dehors, connois ce que nous ſommes,
Comme, le plus ſouvent, ceux qui ſçavent le moins,
Sont témerairement & juges, & témoins,
Pour blâme, ou pour loüange, ou pour froide parole,
Je ne fay de leger banqueroute à l'école
Du bon homme Empédocle, où ſon diſcours m'apprend,
Qu'en ce monde il n'eſt rien d'admirable & de grand,

REMARQUES.

—— *Rongeant, & ravaſſant.*) Dans l'édition de 1642. & ſuivantes, on lit *révaſſant*, mot qui a ſuccédé à *ravaſſant*, de *ravaſſer*, qu'on employoit du temps de Regnier, & de Rabelais, qui s'en eſt ſervi très-fréquemment. *Pantagruel ſoy retirant*, dit-il, Liv. 3. ch. 36. *apperçeut par la gallerie Panurge, en maintien d'un reſveur ravaſſant*, &c. Bonaventure des Periers, dans un Sonnet qui eſt à la fin de ſes nouvelles Récréations:

*Tant plus ſongeards, en reſvant ravaſſez.*

*Du bon homme Empédocle.*) Ancien Philoſophe & Poëte.

Que l'eſprit dédaignant une choſe bien grande,
Et qui, Roy de ſoy-même, à ſoy-même commande.
Pour ceux qui n'ont l'eſprit, ſi fort, ny ſi trempé,
Afin de n'être point de ſoy-même trompé,
Chacun ſe doit connoître, & par un exercice,
Cultivant ſa vertu, déraciner ſon vice;
Et cenſeur de ſoy-même, avec ſoin corriger,
Le mal qui croît en nous, & non le négliger;
Eveiller ſon eſprit troublé de rêverie.
Comme donc je me plains de ma forcenerie,
Que par art je m'efforce à régler ſes accez,
Et contre mes défauts, que j'intente un procez:
Comme un voit, par éxemple, en ces vers où j'accuſe,
Librement le caprice où me porte la Muſe,
Qui me repaît de baye en ſes foux paſſe-temps,
Et, malgré moy, me fait aux vers perdre le temps;
Ils devoient à propos tâcher d'ouvrir la bouche,
Mettant leur jugement ſur la pierre de touche,
S'étudier de n'être en leurs diſcours tranchans,
Par eux mêmes jugez ignares, ou méchans;
Et ne mettre, ſans choix, en égale balance,
Le vice, la vertu, le crime, l'inſolence.

REMARQUES.

*Et qui, Roy de ſoy-meſme, à ſoy-meſme commande.*) Cette ſentence eſt attribuée auſſi à Platon.

Qui me blâme aujourd'huy, demain il me louëra,
Et peut-être auſſi-tôt il ſe déſavoüera.
La loüange eſt à prix, le hazard la débite,
Et le vice ſouvent vaut mieux que le mérite :
Pour moy, je ne fais cas, ny ne me puis vanter,
Ny d'un mal, ny d'un bien, que l'on ne peut ôter.
Avecq' proportion ſe départ la loüange,
Autrement c'eſt pour moy du baragoin étrange.
Le vray me fait dans moy reconnoître le faux,
Au poids de la vertu je juge les défauts.
J'affine l'Envieux cent ans après la vie,
Où l'on dit qu'en Amour ſe convertit l'Envie.
Le juge ſans reproche eſt la Poſterité.
Le temps qui tout découvre, en fait la vérité,
Puis la montre à nos yeux; ainſi dehors la terre,
Il tire les tréſors, & puis les y reſſerre.
Donc moy, qui ne m'amuſe à ce qu'on dit icy,
Je n'ay de leurs diſcours ny plaiſir, ny ſoucy;
Et ne m'émeus non plus, quand leur diſcours fourvoye,

REMARQUES.

*Où le vice ſouvent.*) Dans l'édition de 1642. & ſuivantes, on a mis : *Et le vice.*

*Avecq' proportion ſe départ.*) Se doit départir.

*J'affine l'Envieux.*) On lit ainſi, *J'affine*, dans l'édition de 1613, & dans les deux ſuivantes de 1614. & 1616. On commence à voir *J'aſſigne* dans celle de 1617.

Que d'un conte d'Urgande, & de ma mere l'Oye.
Mais puisque tout le monde est aveugle en son fait,
Et que dessous la Lune il n'est rien de parfait,
Sans plus se contrôler, quant à moi je conseille,
Qu'un chacun doucement s'excuse à la pareille.
Laissons ce qu'en rêvant ces vieux fous ont écrit;
Tant de Philosophie embarasse l'esprit.
Qui se contraint au monde, il ne vit qu'en torture.
Nous ne pouvons faillir suivant notre nature.
Je t'excuse, Pierrot, de même excuse moy,
Ton vice est de n'avoir, ny Dieu, ny Foy, ny Loy,
Tu couvres tes plaisirs avec l'hypocrisie;
Chupin se taisant veut couvrir sa jalousie;
Rison accroît son bien d'usure & d'intérêts;

REMARQUES.

*Que d'un conte d'Urgande, & de ma mere l'Oye.*) Urgande fameuse Magicienne, dont il est parlé dans le Roman d'Amadis.

——— *Quant à moy je conseille.*) L'édition de 1613. nous fait voir que l'Auteur avoit écrit, *quand à moy* : ce qui est une faute.

*Chupin se taisant veut couvrir sa jalousie.*) Dans les premieres éditions il y a : *Chupin se faisant*, qui ne signifie rien. On a mis dans l'édition de 1642. *Chupin en se taisant couvre sa jalousie* : vers, où la césure est beaucoup mieux marquée, que dans celui de notre Auteur.

*Rison accroît son bien.*) *Rison* est l'anagramme de *Rosni*; mais il n'y a pas la moindre apparence que le Poëte ait voulu désigner Mr.

Selon, ou plus, ou moins, Jan donne ſes arrêts,
Et comme au plus offrant, débite la Juſtice.
Ainſi, ſans rien laiſſer, un chacun a ſon vice.
Le mien eſt d'être libre, & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal, lors qu'il s'en peut tirer,
Sinon adoucir tout par une indifférence,
Et vaincre le malheur avec la patience;
Eſtimer peu de gens, ſuivre, mon vercoquin,
Et mettre à même taux le noble & le coquin,
D'autre part, je ne puis voir un mal, ſans m'en plaindre,
Quelque part que ce ſoit, je ne me puis contraindre.
Voyant un Chicaneur, riche d'avoir vendu
Son devoir, à celuy qui dût être pendu;
Un Avocat inſtruire en l'une & l'autre cauſe;

REMARQUES.

de Roſny, ſur-Intendant des Finances, dont il avoit parlé ſi avantageuſement dans la Satire ſixieme. Dans les éditions de 1617. & 1645. il y a *Raiſon*, au lieu de *Riſon*.

—— *Jan donne ſes arrêts.*) On a commencé à mettre *Jean* dans l'édition de 1642.

—— *Suivre mon vercoquin.*) Mon humeur, mon caprice. Voyez la Note ſur le vers 142. de la Satire IX.

*Un Avocat inſtruire en l'une & l'autre cauſe.*) Ce ſont les Procureurs, & non pas les Avocats, qui font l'inſtruction des procez; & il arrive quelquefois à des Procureurs trop avides, d'occuper pour les deux parties: témoin le fameux Rolet, qui occupoit pour l'Appellant & pour l'Intimé; ſuivant ce qui eſt rapporté dans le Roman Bourgeois de Furetiere.

Un Lopet qui partis, dessus partis propose ;
Un Medecin remplir les limbes d'avortons ;
Un Banquier qui fait Rome icy pour six testons ;
Un Prélat, enrichy d'intérêt, & d'usure,
Plaindre son bois saisy pour n'être de mesure ;
Un Jan, abandonnant femme, filles, & sœurs,
Payer mêmes en chair jusques aux Rotisseurs ;
Rousset faire le Prince, & tant d'autre mystere :
Mon vice est, mon amy, de ne m'en pouvoir taire.

## REMARQUES.

*Un Lopet qui partis, dessus partis propose.*) *Lopet* est le nom renversé de *Paulet*, qui étoit un fameux Partisan, sous le regne d'Henri IV. Charles Paulet a rendu son nom immortel par l'Edit que le Roi fit publier en 1604. pour l'hérédité des offices, moyennant le soixantieme denier de droit annuel. Ce droit fut nommé *La Paulette*, du nom de ce Partisan, qui en fut l'inventeur, & le premier Traitant. Selon Mr. de Thou, le Marquis de Rosny fut l'auteur de l'établissement de ce droit. *Hist. Thuan. édit. Genev. p.* 1134, & 1135.

*Un Banquier qui fait Rome.*) Qui fabrique des signatures & expéditions de la Cour de Rome.

*Plaindre son bois saisi pour n'être de mesure.*) La mesure du bois qui se vend à Paris, tant pour bâtir que pour brûler, a été réglée par les anciennes Ordonnances ; particulierement par celle de Charles VI. du 19. Septembre 1439. & par un Arrêt du Parlement, du 12. Octobre 1579.

*Un Jan.*) L'édition de 1642. & les suivantes, ont mis *Jean.*

*Rousset faire le Prince.*) On lit *Rosset*, dans l'édition de 1642. & dans les suivantes. *Rosset*, étoit un des Médecins d'Henry IV.

Or des vices où sont les hommes attachez,
Comme les petits maux font les petits péchez:
Ainsi les moins mauvais sont ceux dont tu retires
Du bien, comme il advient le plus souvent des pires,
Au moins estimez tels; c'est pourquoy, sans errer,
Au sage bien souvent on les peut desirer,
Comme aux Prescheurs l'audace à reprendre le vice,
La folie aux enfans, aux Juges l'injustice.
Vien doncq', & regardant ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ny preuve, ny témoins;
Informons de nos faits, sans haine & sans envie,
Et jusqu'au fond du sac épluchons notre vie.
De tous ces vices là, dont ton cœur, entaché,

REMARQUES.

Nous voyons dans les Mémoires de Sully, *édit. de* 1652. *T.* 2. *p.* 153. une Lettre écrite de la main de ce Roy, le 3. Novembre, 1598. par laquelle il ordonne au Marquis de Rosny, Sur-Intendant des Finances, de faire délivrer aux Sieurs Marescot, Martin & *Rosset*, Médecins, à chacun cent écus, pour être venus voir le Roi à Monceaux, pendant sa maladie. Ce *Rousset*, dont parle ici Regnier, pourroit être François *du Rosset*, dont nous avons un Volume d'Histoires tragiques; des Recüeils de Poësies de divers Auteurs; la premiere Traduction de la seconde Partie de Dom Quichotte, &c.

*Comme des petits maux.*) Edition de 1642. & suivantes: *Comme les petits maux.*

*Informons de nos faits.*) Dans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1642. on lit *Informans*; mais c'est une faute.

S'est

S'est vû par mes écrits si librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage.
En vendant la Justice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauvre tu détruis, la veuve & l'orphelin,
Et ruines chacun avecq' ton patelin.
Ainsi conséquemment de tout dont je t'offence,
Et dont je ne m'attens d'en faire pénitence :
Car parlant librement, je prétens t'obliger
A purger tes défauts, tes vices corriger.
Si tu le fais, enfin, en ce cas je mérite ;
Puisqu'en quelque façon mon vice te profite.

## REMARQUES.

*S'est veu par mes écrits.* ) C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas, *N'est veu*, qu'on trouve dans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1642.

*Et ruines chacun avecq' ton patelin.* ) Avec ton *patelinage*, mot employé par Rabelais, L. 3. c. 33. *Je ne ris oncques tant, que je feis à ce Patelinage.* C'est la Farce de Patelin qui a introduit ces termes dans notre langue.

*Ainsi conséquemment de tout dont je t'offence.* ) C'est-à-dire : *Il en est de même de tous les autres vices, dont le récit, que je fais, t'offense.*



## SATIRE XVI.

N'AVOIR crainte de rien, & ne rien eſpérer,
Amy, c'eſt ce qui peut les hommes bien-heurer;
J'aime les gens hardis, dont l'ame non commune,
Morgant les accidens, fait tête à la fortune;
Et voyant le Soleil de flamme reluiſant,
La nuit au manteau noir les Aſtres conduiſant,
La Lune ſe maſquant de formes différentes,
Faire naître les mois en ſes courſes errantes,
Et les Cieux ſe mouvoir par reſſorts diſcordans;

### REMARQUES.

Le ſujet de cette Satire eſt expliqué dans les deux premiers vers. Elle étoit la dix-huitiéme dans les précedentes éditions.

Elle parut pour la premiere fois dans l'édition de 1652. faite par Jean & Daniel Elſevier, à Leyden.

*J'ayme les gens hardis*, &c.) Tout ce commencement eſt imité des deux premieres Strophes de cette belle Ode d'Horace, qui eſt la 3. du 3. Livre:

*Juſtum & tenacem propoſiti virum,*
*Non civium ardor prava jubentium,*
*Non vultus inſtantis tyranni,*
*Mente quatit ſolidâ; neque Auſter,*
*Dux inquieti turbidus Adriæ,*
*Nec fulminantis magna Jovis manus.*
*Si fractus illabatur orbis,*
*Impavidum ferient ruinæ.*

Les uns chauds, temperez, & les autres ardens,
Qui ne s'émouvant point, de rien n'ont l'ame atteinte,
Et n'ont, en les voyant, espérance, ny crainte.
Même si, pêle mêle avec les Elémens,
Le Ciel d'airain tomboit jusques aux fondemens,
Et que tout se froissât d'une étrange tempête,
Les éclats sans frayeur leur fraperoient la tête.
Combien moins les assauts de quelque passion,
Dont le bien & le mal n'est qu'une opinion!
Ny les honneurs perdus, ny la richesse acquise,
N'auront sur leur esprit, ny puissance, ny prise.
Dy-moy, qu'est-ce qu'on doit plus cherement aimer,
De tout ce que nous donne ou la terre ou la mer?
Ou ces grands Diamans, si brillans à la veuë,
Dont la France se voit à mon gré trop pourveuë;

## REMARQUES.

*Qui ne s'émouvant point*, &c.) Ceci se rapporte aux *gens hardis*, du troisieme vers.

*N'auront sur leur esprit.*) Dans toutes les éditions il y a: *N'auront sur son esprit*; mais c'est une faute, car ce vers se rapporte aux *gens hardis*, dont il est parlé dans le troisieme vers: ainsi, il faut mettre, *leur esprit*, & non pas, *son esprit*. La faute est venue sans doute, de ce que l'Auteur, plein de l'idée du beau vers d'Horace qu'il venoit de traduire: *Impavidum ferient rùinæ*, ne se souvenoit pas qu'il avoit commencé sa periode par le pluriel, en disant: *J'aime les gens hardis*; quoique Horace son modele, eût commencé la sienne par le singulier.

Ou ces honneurs cuiſans, que la faveur départ,
Souvent moins par raiſon, que non pas par hazard;
Ou toutes ces grandeurs après qui l'on abbaye,
Qui font qu'un Préſident dans les procès s'égaye;
De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir?
Et de quel appétit au cœur les recevoir?
Je trouve, quant à moi, bien peu de différence
Entre la froide peur, & la chaude eſpérance:
D'autant que même doute également aſſaut
Notre eſprit, qui ne ſçait au vrai ce qu'il lui faut.
Car étant la Fortune en ſes fins incertaine,
L'accident non prévû, nous donne de la peine.
Le bien ineſpéré nous ſaiſit tellement,
Qu'il nous gele le ſang, l'ame & le jugement,
Nous fait frémir le cœur, nous tire de nous mêmes.
Ainſi diverſement ſaiſis des deux extrêmes,
Quand le ſuccez du bien au deſir n'eſt égal,
Nous nous ſentons troublez du bien comme du mal;
Et trouvant même effet en un ſujet contraire,
Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.
Or donc, qne gagne-t'on de rire, ou de pleurer?
Craindre confuſément; bien, ou mal eſpérer?
Puiſque même le bien, excédant notre attente,
Nous ſaiſiſſant le cœur, nous trouble, & nous tourmente;

Et nous désobligeant nous même en ce bonheur,
La joie & le plaisir nous tient lieu de douleur.
  Selon son rôle, on doit joüer son personnage.
Le bon sera méchant, insensé l'homme sage,
Et le prudent sera de raison dévetu,
S'il se montre trop chaud à suivre la vertu.
Combien plus celui-là, dont l'ardeur non commune,
Eleve ses desseins jusqu'au Ciel de la Lune,
Et se privant l'esprit de ses plus doux plaisirs,
A plus qu'il ne se doit, laisse aller ses desirs!
  Va donc, & d'un cœur sain voyant le Pont-au-Change,
Desire l'or brillant sous mainte pierre estrange;
Ces gros lingots d'argent, qu'à grands coups de marteaux,
L'art forme en cent façons de plats, & de vaisseaux;
Et devant que le jour aux gardes se découvre,
Va, d'un pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre;
Talonne un Président, suy-le comme un valet;

REMARQUES.

——— *Voyant le Pont-au-Change.*) Un des Ponts de Paris, sur lequel sont plusieurs boutiques d'Orfevres & de Jouailliers.

*Va, d'un pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre.*) Le Roy Henry IV. se retiroit souvent à l'Arcenal, pour y travailler avec quelques-uns de ses Ministres, principalement avec le Duc de Sully.

Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet.
Suy jusques au Conseil les Maistres des Requestes ;
Ne t'enquiers curieux s'ils sont hommes ou bestes,
Et les distingue bien : les uns ont le pouvoir
De juger finement un procez sans le voir ;
Les autres, comme Dieux, près le Soleil résident,
Et Démons de Plutus, aux finances président ;
Car leurs seules faveurs peuvent, en moins d'un an,
Te faire devenir Chalange, ou Montauban.
Je veux encore plus, démembrant ta Province,
Je veux, de partisan que tu deviennes Prince :
Tu seras des Badauts en passant adoré,
Et sera jusqu'au cuir ton carosse doré ;
Chacun en ta faveur mettra son espérance.
Mille valets sous toy désoleront la France.

## REMARQUES.

*Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet.*) Du temps de Regnier, la voiture ordinaire des Magistrats & des Médecins, étoit une Mule. Il indique ici quelque Plaideur, qui, pour faire sa cour à son Juge, s'étoit abaissé jusqu'à panser sa mule. Mr. Tardieu, Lieutenant Criminel de Paris, si fameux par son avarice, exigeoit des Plaideurs qui le venoient solliciter, qu'ils menassent sa mule à l'abreuvoir, car il la pansoit lui-même, ne voulant point avoir de domestique à sa charge.

*Et Démons de Plutus.*) Plutus, Dieu des Richesses.

——— *Chalange, ou Montauban.*) Riches Partisans.

Tes logis tapissez en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-là mesme du Roy.
Mais si faut-il, enfin, que tout vienne à son conte,
Et soit avec l'honneur, ou soit avec la honte,
Il faut, perdant le jour, esprit, sens, & vigueur,
Mourir comme Enguerrand, ou comme Jacques Cœur;
Et descendre là-bas, où, sans choix de personnes,
Les écuelles de bois s'égalent aux Couronnes.

## REMARQUES.

*Mourir comme Enguerrand, ou comme Jacques Cœur.*) Ces deux favoris sont célebres dans notre histoire, par leurs richesses & par leur disgrace. *Enguerrand de Marigny*, Sur-Intendant des Finances sous Philippe Auguste, fut condamné en 1315. à être attaché au gibet de Montfaucon, qu'il avoit fait dresser lui-même. *Jacques Cœur*, aussi principal Ministre & *Argentier* de Charles VII. fut condamné, comme coupable de plusieurs crimes, par Arrêt du 19. May 1453.

*Les écuelles de bois s'égalent aux Couronnes.*) Diogene, content de son tonneau & de son écuelle de bois, méprisoit les richesses d'Alexandre le Grand. Voyez le chap. 30. du Liv. 2. de Rabelais, où cet Auteur feint, que dans les Enfers, *Alexandre le grand repetassoit de vieilles chausses; & ainsi gagnoit sa pauvre vie.* Il ajoute plus bas, que *Diogenes se prélassoit en magnificence, avec une grand' robe de pourpre, & un sceptre en sa dextre; & faisoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien repetassé ses chausses, & le payoit en grands coups de bâton.* Il n'est pas impossible que cette plaisanterie de Rabelais, ne soit l'original de la pensée de Regnier.

En courtisant, pourquoy perdrois-je tout mon
temps,
Si de bien & d'honneur mes esprits sont contens ?
Pourquoy, d'ame & de corps, faut-il que je me
peine,
Et qu'étant hors du sens, aussi bien que d'haleine,
Je suive un financier, soir, matin, froid & chaud,
Si j'ai du bien pour vivre antant comme il m'en faut ?
Qui n'a point de procez, au Palais n'a que faire.
Un Président pour moi n'est non plus qu'un Notaire.
Je fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faveur, & ma Court.
Voila le vrai chemin, franc de crainte & d'envie,
Qui doucement nous meine à cette heureuse vie,
Que, parmi les rochers & les bois desertez,
Jeusne, veille, oraison, & tant d'austéritez,
Ces Hermites jadis, ayant l'esprit pour guide,
Chercherent si long-temps dedans la Thébaïde.
Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy,
Sans la chercher si loin, chacun l'a dedans soy,
Et peut, comme il lui plaît, lui donner la teinture,
Artisan de sa bonne ou mauvaise aventure.

*Fin du Tome premier.*



